



JOCELYNE MALLET-PARENT

Basculer dans l'enfer

David
ROMAN

BASCULER DANS L'ENFER

DE LA MÊME AUTEURE

- Le silence de la Restigouche*, Ottawa, Éditions David, 2014, coll. «14/18». Prix littéraire du Salon des mots de la Matapédia 2015.
- Celle qui reste*, Ottawa, Éditions David, 2011, coll. «Voix narratives».
- Dans la tourmente afghane*, Ottawa, Éditions David, 2009, coll. «Voix narratives»; 2016, coll. «Romans d'ici».
- Ariane. L'éclaboussure*, Lévis, Éditions de la Francophonie, 2007.
- Sous le même soleil*, Lévis, Éditions de la Francophonie, 2006.
Prix France-Acadie 2007.

Jocelyne Mallet-Parent

Basculer dans l'enfer

ROMAN

David

Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives Canada

Mallet-Parent, Jocelyne, 1951-, auteur

Basculer dans l'enfer / Jocelyne Mallet-Parent.

(Voix narratives)

Publié en formats imprimé(s) et électronique(s).

ISBN 978-2-89597-596-0 (couverture souple). — ISBN 978-2-89597-627-1 (PDF). —

ISBN 978-2-89597-628-8 (EPUB)

I. Titre. II. Collection : Voix narratives

PS8626.A4525B38 2017 C843'6 C2017-903491-X
C2017-903492-8

Les Éditions David remercient le Conseil des arts du Canada, le Bureau des arts francophones du Conseil des arts de l'Ontario, la Ville d'Ottawa et le gouvernement du Canada par l'entremise du Fonds du livre du Canada.



Conseil des arts
du Canada

Canada Council
for the Arts



ONTARIO ARTS COUNCIL
CONSEIL DES ARTS DE L'ONTARIO
an Ontario government agency
un organisme du gouvernement de l'Ontario



Les Éditions David

335-B, rue Cumberland, Ottawa (Ontario) K1N 7J3

Téléphone : 613-695-3339 | Télécopieur : 613-695-3334

info@editionsdavid.com | www.editionsdavid.com

Tous droits réservés. Imprimé au Canada.

Dépôt légal (Québec et Ottawa), 3^e trimestre 2017

*Jamais le meurtre ne sera à mes yeux
un objet d'admiration
et un argument de liberté; je ne connais
rien de plus servile,
de plus méprisable, de plus lâche,
de plus borné qu'un terroriste.*

François-René de CHATEAUBRIAND

*Quelle que soit la cause que l'on défend,
elle restera toujours
deshonorée par le massacre aveugle
d'une foule innocente
où le tueur sait d'avance qu'il atteindra
la femme et l'enfant.*

Albert CAMUS

*Pour Marie-Ève, Justin,
Aurélie, Maël et Aimée.
Pour tous les enfants de la terre,
l'espoir d'un monde meilleur.*

PROLOGUE

TARIQ

6h32

L'homme à la tuque noire jette un coup d'œil à sa montre. 6h32. Il est là où il se doit, à l'heure exacte où il devait y être.

L'humidité ambiante le fait frissonner. Une pluie incessante tombe drue, obligeant les passants à presser le pas. Autour des lampadaires, une sorte de halo brumeux se dessine. On dirait des fantômes géants postés aux abords de la rue.

L'homme contourne les voitures, balaie les alentours du regard, se dirige promptement vers les portes vitrées et se laisse avaler par la bouche du métro, comme une taupe, pressée de fuir la lumière. Tête basse, il se déplace à pas feutrés. Incognito, noyé dans le flot des passants.

L'homme se faufile parmi la foule, zigzague entre les passagers, double tous ceux qui traînent le pas. Il atteint enfin l'escalier roulant menant à la ligne bleue, le dévale en slalom, impatient de gagner sa destination. Après avoir longé un étroit corridor, il débouche sur un second escalier avant de bifurquer vers l'ouest, direction centre-ville. Ce n'est qu'à ce moment qu'il prend son souffle. Après avoir secoué d'un geste nerveux son imperméable kaki, il se remet à marcher d'un pas rapide, gardant toujours un profil bas, soucieux de passer inaperçu. Malgré la clarté mitigée, il porte des lunettes fumées, un modèle ancien aux verres teintés de couleur cuivre, encerclé de larges rebords en plastique.

En haut, dans le coin gauche, il note la présence d'une caméra de surveillance. D'une main, il enfonce un peu plus son bonnet noir; de l'autre, il enserre plus fort son précieux paquet niché tout contre sa poitrine, comme un enfant à protéger.

Les puissants climatiseurs n'arrivent pas à purifier l'air vicié du métro. Une odeur forte d'urine témoigne de la présence de quelques sans-abri qui y passent la nuit. Ne se laissant distraire par rien, l'homme file droit son chemin, ne tient pas compte du vendeur de journaux posté aux abords des tourniquets d'entrée, ignore la main tendue des mendiants accroupis le long des couloirs, mais il entend très bien le guitariste matinal fredonner *Imagine* de Lennon, dont les paroles prennent plus que jamais tout leur sens.

*Imagine there's no countries
It isn't hard to do
Nothing to kill or die for
And no religion too
Imagine all the people
Living life in peace...*

Un peu plus et il se bouchait les oreilles pour ne pas l'entendre, cette chanson mythique qu'il a pourtant lui-même souvent fredonnée. Mais c'était en d'autres temps.

L'horloge indique 6 h 36 lorsqu'il débouche sur le quai du métro.

Il ralentit quelque peu le pas, avance discrètement en rasant les murs défraîchis. Sur le pan gauche, il remarque une éclaboussure qui ressemble à du sang séché. Une tache rougeâtre en ramification, comme une œuvre d'art. « Il y en aura d'autres », songe-t-il, alors qu'une sensation de malaise

l'envahit. D'un œil rapide, il scrute les passagers avec l'air le plus naturel possible. Devant lui, une femme d'une maigreur squelettique marche comme sur des échasses, juchée très haut sur ses talons aiguilles. À sa droite, deux hommes cravatés, coincés dans leur habit sur mesure, discutent avec entrain. Un peu plus en retrait, un couple de vieillards ploquant sous le poids des années se soutiennent l'un l'autre pour s'assurer de ne pas trébucher. De l'autre côté des rails, de jeunes ados, casquettes enfoncées sur la tête et écouteurs vissés aux oreilles, bondissent comme des ressorts sur leurs espadrilles aux lacets fluo. Rien de particulier à noter.

Au loin, un roulement sourd annonce l'arrivée de la prochaine rame de wagons. L'homme remonte le capuchon de son imperméable sur sa tête, s'approche de la ligne d'embarquement, pour s'assurer d'être parmi les premiers à monter et bien choisir sa place.

Celle qu'on lui a ordonné d'occuper.

Sa main gantée toujours fermement rabattue sur son colis, il jette un dernier coup d'œil à sa montre. Jusqu'à maintenant, tout se déroule comme prévu. « Pourvu que ça dure. » Malgré l'heure matinale, le wagon est bondé. Des ouvriers affectés au premier quart de travail ; des directeurs de commerce responsables de l'ouverture de leur entreprise ; des étudiants zélés pressés d'arriver bons premiers à leurs cours. Au loin, une jeune mère court vers la rame de wagons, son bébé dans les bras, un petit garçon pendu à sa jupe. L'homme se rembrunit.

« Des enfants ! Ne manquait plus que ça ! Qu'est-ce que cette foutue femme et ses rejets font dans le métro à une heure aussi matinale ? »

Contrarié, il les dévisage. Le petit garçon lui sourit alors que l'homme détourne rapidement la tête. Il voudrait ne pas les avoir vus, mais l'image des deux enfants

est déjà ancrée en lui comme si un bon coup d'estampe l'avait fermement inscrite dans sa mémoire. Une toupie commence à tourner en lui et tout se met à vaciller. « Il ne faudra pas te laisser distraire. Reste neutre dans la mesure du possible », qu'on lui a dit.

Son visage se crispe pourtant. Il déglutit avec difficulté. Le temps d'un instant, il revoit ses sœurs, lorsqu'elles étaient petites et qu'il avait la responsabilité de les protéger. Du coup, il a mal, très mal. Au prix d'un effort laborieux, il arrive à se ressaisir.

Le sifflement annonçant le départ se fait entendre, suivi de la fermeture automatique des portes. Un néon défectueux clignote par intermittence, créant une étrange bande lumineuse qui danse comme un feu follet sur le plancher du wagon. L'homme ferme les yeux, se laisse balancer de gauche à droite, au rythme des mouvements saccadés des wagons filant sur les rails. L'image des deux enfants et de leur jeune mère se balançant avec lui derrière ses paupières closes.

Une première, puis une deuxième station. Personne ne descend. Même que cinq à six passagers s'ajoutent, pressés de se dénicher une place dans cet espace déjà surchargé. La mère et ses enfants se rapprochent de la porte, s'installent juste en face de lui. Ses vêtements encore mouillés de pluie, les cheveux décoiffés par le vent, son bébé sur les genoux, la jeune femme affiche un sourire avenant malgré une fatigue évidente qui se lit sur son visage. Son gamin, qui doit avoir entre quatre ou cinq ans, ne cesse de dévisager l'homme encapuchonné.

Sept heures pile.

Une voix robotisée annonce l'arrivée prochaine à la croisée des stations. Tout le monde s'active. L'homme sent son cœur s'accélérer.

« Calme-toi. Il faut te calmer tout de suite. Ne pas laisser la nervosité surgir, éviter que la panique te torde les entrailles. Surtout ne pas cafouiller, jamais! »

Il inspire profondément, essaie d'éliminer la tension bien logée entre ses omoplates et qui semble vouloir courir jusque dans ses épaules et grimper le long de son cou. « Il y aura sûrement beaucoup de va-et-vient. Il s'agira de te mêler à la foule, de faire vite et bien », lui avait-on dit.

Les portes s'ouvrent. De nombreux passagers se précipitent hors du wagon, vite remplacés par de nouveaux voyageurs qui se bousculent vers l'intérieur. L'homme se fait petit, reste en retrait, attend patiemment. Son estomac se noue, produit des sons inusités. Ses battements cardiaques tambourinent contre ses tempes. L'heure est venue d'agir. Dans un geste mille fois visualisé, il se penche, pousse subrepticement le colis sous son siège avant de se précipiter vers l'extérieur. Il a une seule chose à l'esprit : partir de là au plus vite.

Et voilà que l'imprévisible se produit.

L'homme entend cogner contre la vitre du wagon.

« Ne te retourne pas. Ne te retourne surtout pas. »

Pourtant, il le fait. Dans un flash, il voit la mère qui tente de lui signifier qu'il a oublié quelque chose. Aperçoit le gamin à quatre pattes sous son siège, le colis dans les mains!

Tout est à un doigt de dérailler.

« Devrais-je y retourner? Forcer l'ouverture des portes? Reprendre le paquet? Ou peut-être tirer l'alarme d'évacuation? »

Mais, il est déjà trop tard. L'homme à la tuque noire le sait très bien. Il détourne brusquement la tête, augmente sa cadence, escalade l'escalier trois marches à la fois. Il sent la sueur dégouliner sur son front, l'eau lui couler dans le dos.

Son cœur voudrait sortir de sa cage. La toupie se remet à tourner dans sa tête et, en sourdine, les paroles de Lennon reviennent le torturer.

*Imagine no possessions
I wonder if you can
No need for greed or hunger
A brotherhood of man
Imagine all the people
Sharing all the world.*

L'image de ses sœurs ne le quitte pas. Il entend même les recommandations de sa mère, les ordres stricts de son père. « Tu es le grand frère. Il faut les protéger, toujours en prendre soin. Elles sont encore toutes petites. »

Il lui faut faire un effort suprême pour chasser ces pensées, puisque maintenant il est rendu ailleurs, puisqu'il n'est plus un frère, qu'il n'est plus un fils. Pour lui, il s'agit d'éliminer à jamais l'image de ces enfants de sa tête. Cliquer sur la touche « supprimer », comme on le ferait pour détruire un fichier embarrassant. Il se doit de disparaître au plus vite, de déguerpir en repoussant tout devant lui, d'avancer comme la tornade balayant tout sur son passage.

Pressé d'en finir, il accélère carrément le rythme le long de la rame en partance, dépasse effrontément tous ceux qui le précèdent. Le visage livide, c'est à grands pas qu'il arpente maintenant les derniers mètres le menant à la sortie ouest, les yeux rivés sur le panneau affichant « Exit ». Ses deux mains vides, enfoncées dans ses poches. Une fois la porte de sortie bien en vue, il vérifie à nouveau l'heure.

7 h 04

Il est exactement dans les limites planifiées.

À l'extérieur, le ciel s'est quelque peu dégagé, laissant entrevoir une percée de lumière au milieu d'un ciel encore

lourd de nuages. Stationnée en face du métro, une femme l'attend. Au volant d'une voiture bleu gris. Il arrive juste à temps, quelques secondes à peine avant le carnage. L'explosion lui brise les tympans.

L'homme ferme les yeux, respire à fond, cherche désespérément sa salive. Il pose enfin la main sur la poignée et s'engouffre dans la voiture.

«*Allahou Akbar*¹», dit l'homme, en refermant la portière.

«*Allahou Akbar*», répète la femme.

1. Dieu est le plus grand.

ÉLISE

6h32

La fille panique. La voiture de sa mère n'est pas dans l'entrée. « Ne manquait plus que ça ! Où est passée la Toyota, bon Dieu ? » Sachant son temps précieusement compté, elle regarde l'heure, une lueur d'affolement dans les yeux.

Tout est programmé à la minute près. Plusieurs fois, elle a fait ce trajet, a méticuleusement chronométré le temps requis pour chacun des tronçons de route à parcourir. En moyenne, douze minutes jusqu'au pont. Trois minutes vingt-cinq secondes pour le traverser, six minutes vingt-deux jusqu'à la rue Sherbrooke et neuf minutes additionnelles jusqu'à la bouche du métro. Selon ces calculs, il ne lui resterait que trois minutes de jeu pour s'assurer d'être à son poste à l'heure prévue.

Trois petites minutes... Il n'y a donc pas mille solutions. Il lui faut réagir et vite.

Sans plus de réflexions, elle actionne le bouton sous ses yeux et la porte du garage s'ouvre. La BMW, la voiture de Jean, le conjoint de sa mère, est rarement verrouillée lorsqu'elle est stationnée à l'intérieur. Elle ouvre la boîte à gants, soulève le *Manuel du propriétaire* et glisse sa main dans la pochette plastifiée. Sa mémoire est bonne : la deuxième manette du démarreur s'y trouve. La conduite de cette berline sport ne lui est pas vraiment familière, mais elle va devoir s'ajuster. Une fois en marche, la sportive émet un rugissement de lion. La puissance du moteur n'a rien à voir avec le miaulement chétif de la Toyota compacte de sa mère. « Pourvu que cette satanée cylindrée ne réveille pas tout le voisinage ! » D'un geste incertain, elle ajuste le rétroviseur, respire à fond, lutte pour conserver son calme.

Surtout, ne pas s'énerver, se remémorer chaque détail. Bien refermer la porte du garage et partir au plus vite pour n'éveiller aucun soupçon.

Elle s'en veut de ne pas avoir su prévoir cette éventualité. Sa mère a probablement été obligée de faire un quart de travail supplémentaire, comme cela lui arrive parfois lorsqu'elle doit remplacer d'urgence un collègue. Elle ne sera donc pas de retour avant neuf heures. Elle calcule mentalement. Cela devrait lui laisser amplement de temps pour accomplir sa mission et revenir stationner la BMW dans le garage sans que personne en ait connaissance.

6h36

Elle a perdu quatre précieuses minutes. Il lui faudra compenser en roulant un peu plus vite pour se rendre au pont en trois minutes de moins. Elle prend enfin la voie d'accès menant au pont. Il s'agit maintenant de garder son sang-froid et de suivre scrupuleusement le plan établi.

Une fois la voiture bien engagée dans le flot de la circulation matinale, elle passe sa main dans sa longue frange blonde, geste machinal qu'elle fait chaque fois que quelque chose l'énerve, que quelqu'un la contrarie. Un instant, un tout petit instant, elle se demande ce qu'elle fout là. C'est qu'à partir de ce matin, tout est devenu plus sérieux. Un mouvement vient de s'enclencher, la roue d'engrenage s'est mise à tourner et elle a le pied dedans. Tout va maintenant s'enchaîner dans une mécanique bien huilée. Et une fois mis en marche, ce mécanisme va devenir irréversible. Le fil des événements la mènera jusqu'au bout de l'aventure.

La fille sait que le coût à payer sera exorbitant ! Pourtant, elle n'a pas peur. Elle ressent même une étrange sensation qui ne lui déplaît pas du tout. Un sentiment nouveau, excitant. Une impression de vivre plus intensément, de toucher à l'action du bout des doigts, de frôler le

danger de près et tout cela l'enivre follement. Mais il y a plus encore. Ce qui l'emballe, c'est d'avoir enfin trouvé une cause dans laquelle elle croit profondément et d'avoir fait le choix d'agir au nom de celle-ci.

La circulation sur le pont est toujours fluide à cette heure-là. Le tout risque de se corser dans moins de dix minutes, à partir du moment où les banlieusards se mettront à converger vers la ville, comme des moutons se dirigeant aveuglément vers le train-train quotidien d'une vie modelée au rythme du sempiternel métro-boulot-dodo.

Ses moindres doutes se dissipent sitôt qu'elle traverse le pont. Comme si ce passage au-dessus des eaux était soudainement devenu le symbole de son basculement vers un autre monde, une autre vie. Sa seconde vie!

6 h 45

Étrangement sereine, elle se décontracte enfin. Rien qu'une minute de retard. Elle a réussi à reprendre le temps perdu. La sirène d'une auto-patrouille lui ramène son air inquiet. « Pas un accident ! Ce n'est surtout pas le moment de rester coincée dans un bouchon de circulation. » Au loin, les gyrophares d'une voiture balisée se rapprochent à toute vitesse, suivie d'une ambulance et d'un camion de pompiers. Tous les trois passent en trombe et s'engagent sur la bretelle de sortie, laissant libre cours aux voitures en direction du centre-ville. Elle respire mieux.

6 h 53

Tout est rentré dans le temps. Plus que quelques minutes et elle apercevra l'enseigne du métro. « Ne flâne surtout pas aux alentours », qu'il lui a dit. « Arrange-toi pour n'arriver que deux ou trois minutes avant l'heure, pour pouvoir stationner juste devant la bouche du métro sans te faire remarquer. » Sa part du boulot est accomplie

et elle a réussi, enfin, presque. Pourvu que tout ait bien fonctionné de son côté à lui.

Elle range la voiture exactement à l'endroit où ils s'étaient donné rendez-vous, regarde encore une fois sa montre et se met à l'attendre. Une minute trente-six secondes qui durent une éternité.

7h04

L'homme à la tuque noire apparaît enfin. Blême, les mains vides, un léger filet de sueur courant sur son front. « Il l'a fait ! » s'exclame-t-elle à haute voix. Craignant qu'il ne la reconnaisse pas au volant de cette autre voiture, elle baisse la fenêtre et lui crie « Je suis ici ! » L'homme monte juste à temps. Quelques secondes à peine et c'est l'explosion !

« *Allahou Akbar* », dit l'homme, en refermant la portière.

« *Allahou Akbar* », répète la fille.

Sans perdre une seconde, elle démarre, se glisse dans la file de voitures quittant l'aire de stationnement du métro, roule sur quatre cents mètres à peine et voilà que l'homme se met à vociférer.

— Il y avait des enfants ! Deux foutus enfants dans le wagon ! Le plus vieux ne me lâchait pas des yeux !

— Ah oui ? S'ils t'ont remarqué, peut-être qu'ils vont vouloir changer les plans...

— Changer les plans ? Tu es folle ou quoi ?

— Je pensais juste que... si cet enfant t'a vu... et s'il est toujours vivant...

— On fait comme prévu, j'te dis ! Les cours cet après-midi, comme si de rien n'était, et le départ tel que planifié. Et puis qu'est-ce que tu fous dans cette grosse cylindrée de merde ? Tu veux tout faire foirer ou quoi ? Incognito, qu'on avait dit. Profil bas, tu sais pas c'que ça veut dire ?

— Me parle pas sur ce ton-là !

— Va falloir que t'arrêtes de rouspéter tout l'temps et que t'apprennes à obéir aux ordres. C'est fini le temps des discussions. Mets-toi bien ça dans la tête. On est dans l'action, maintenant. Dans l'action, t'as compris ?

— Arrête de t'énerver comme ça, j'avais pas le choix. Maman était pas rentrée. Au lieu de m'engueuler, tu devrais être content que j'aie eu la brillante idée de trouver une solution de rechange.

L'homme à la tuque noire lui lance un regard de feu.

— Discute pas, j'te dis. Avance, bon sang. Dégageons d'ici !

JAMIL

6h32

Jamil a du mal à dormir.

Le jour se lève à peine sur son pays surmonté de hauts reliefs et de vastes plateaux calcaires.

Un objet encombrant entrave les mouvements du garçon, quelque chose d'inconfortable, plaqué tout contre son corps, d'une froideur métallique qui l'incommode. Il se réveille en sursaut et regarde l'intrus qui partage désormais son lit.

« Il te faut toujours dormir avec l'arme, Jamil. Elle fait partie de toi, maintenant que tu es un soldat ! » lui a ordonné Habib.

Jamil soupire, déplace le fusil de quelques centimètres, tente en vain de se rendormir.

Surgissant derrière les montagnes, le soleil levant illumine d'une aveuglante clarté les pics déchiquetés omniprésents sur la ligne de l'horizon. L'Est tout entier est teinté d'une éblouissante lumière, alors que l'Ouest reste étrangement tapi dans la pénombre.

Il a beau s'efforcer, il n'arrive pas à retrouver le sommeil. Les yeux mi-clos, la respiration saccadée, il ne peut s'empêcher de penser à cette foutue bête. Encore et encore, les mêmes images ineffaçables l'habitent.

Le canidé, toujours le même ! Un chacal commun à flancs rayés, qui a des allures de loup avec ses pattes hautes, son museau pointu et ses petites oreilles dressées, mais ce sont ses yeux qui ont le plus de ressemblances avec ceux du loup. Des yeux perçants, énigmatiques, impénétrables. Un souvenir que Jamil n'arrive pas à chasser. L'animal blessé, ses yeux effarés, sa démarche chancelante, ses pattes

cassées, son flanc rougi de sang. Des images qui habitent ses jours, qui hantent ses nuits.

Et Habib qui ne cessait de crier : « Tire, Jamil, tire. Mais ne l'achève pas du premier coup. Blesse-le aux pattes, puis au flanc. Laisse-le te regarder dans les yeux. »

Jamil avait mal au ventre. Son cœur battait la chamade. C'est qu'il aime bien les bêtes, Jamil. En fait, ce sont tous les animaux de la terre qu'il aime de manière inconditionnelle, mais il lui faut s'endurcir, l'a averti Habib. « Fais comme si le chacal, c'était l'ennemi. Il faut l'éliminer. Mais avant de l'achever, il faut que tu le laisses te regarder droit dans les yeux afin qu'il sache qui tu es, et pourquoi tu es là ! Tu es en mission, Jamil. Et ton commandant, c'est Allah. Vas-y, tire ! » vociférait Habib.

Figé, Jamil n'avait pas bougé. Il savait que le chacal n'avait rien d'un ennemi et que c'était à tort qu'on lui faisait si mauvaise réputation. C'est son père qui le lui a appris. « Le chacal est un animal malin et courageux, lui a-t-il dit. Et il a un sens de la famille exceptionnel. Chaque fois que tu en verras un, prends le temps de l'observer. Tu verras qu'en plus d'être un époux fidèle pendant toute sa vie, le chacal prend grand soin de ses petits. C'est un modèle à suivre, Jamil. »

Mais ce jour-là, Habib lui avait tenu un tout autre discours au sujet de l'animal fauve aux yeux magiques. « Ce n'est rien qu'un rapace, un charognard en tout point semblable aux mécréants. Tire, Jamil, tire-lui dessus ! »

Jamil avait avalé sa salive, serré les dents et pesé sur la gâchette. La balle avait atteint la cuisse droite et poursuivi sa trajectoire à travers la patte gauche, faisant éclater la rotule en morceaux. Le chacal avait hurlé de douleur, s'était roulé sur lui-même dans le gravier. Il avait toutefois réussi à

se relever et essayait tant bien que mal de gagner le rocher en claudiquant. Jamil, lui, avait les yeux pleins d'eau.

— Le flanc, maintenant, hurlait Habib, une lueur glauque dans ses yeux globuleux.

Encore une fois, le garçon avait hésité. La pression excessive de la main de Habib sur son épaule l'avait ramené à la raison. Il avait essayé de viser le flanc. Sa respiration haletante faisait dévier le canon de sa cible. Au loin, le chacal rampait, son arrière-train ensanglanté dessinant une traînée rougeâtre dans son sillage. Jamil respirait de plus en plus fort, souhaitant ardemment que l'animal puisse atteindre le rocher avant l'arrivée de la prochaine salve de plomb. Il essayait de gagner du temps, regardait à deux fois la boîte de culasse, vérifiait le chargeur, n'en finissait plus d'ajuster la cible dans sa mire.

Boom! Habib avait tiré.

Une éclaboussure couleur de vin s'était répandue sur la fourrure dorée de l'animal.

— Rentrons, Jamil. Tu devras faire beaucoup mieux la prochaine fois.

— Mais... Habib...

— Mais quoi?

— Je crois qu'il n'est pas tout à fait mort, le chacal. Tu entends sa plainte?

— Je sais. Et on ne va pas l'achever. Tu dois aussi t'habituer à voir. À voir le sang, les blessures, la souffrance de l'ennemi.

Et de sa grosse main rugueuse, Habib avait saisi Jamil par le col, soulevant du coup l'enfant de terre. Jamil avait ravalé ses larmes.

Les jours ont passé, mais Jamil n'a jamais oublié la bête ensanglantée. Il se retourne sur sa couche. Sûrement que

Habib a raison. Il faut qu'il s'endurcisse, maintenant qu'il est guerrier.

La nuit suivante, la nuit d'après et toutes celles d'ensuite, Jamil n'a cessé d'y rêver. Toujours le même scénario. En cachette de Habib et de tous les autres, il se lève dans la pénombre, il suit les traces de sang sur le gravier et retrouve le chacal.

Il abrège ses souffrances, exactement comme il aurait tant voulu le faire.

Abolir toutes les souffrances dont il a été témoin, le jour du grand massacre...

ARIANE

6h32

Ariane Dubé s'éponge le front. L'intervention chirurgicale vient de virer à la catastrophe. La nuit entière a été noire et orageuse. L'enfant vient de mourir!

Son minuscule cœur s'est arrêté en plein milieu de l'opération. Sur le moniteur, le tracé de ses battements cardiaques en montagnes russes s'est vu pris d'une folie meurtrière avant de finir par s'aplanir en une longue ligne horizontale ponctuée de bips-bips à vous rendre dingue. Hébétée, Ariane fait des efforts pour essayer de s'imprégner d'une vérité qui refuse de faire son chemin jusqu'à son cerveau. Elle a beau essayer de rester concentrée, elle n'a qu'une envie : hurler sa déception, sa colère, sa rage. Elle voudrait se volatiliser, fuir ce lieu, s'évader à des milliers de kilomètres de cet hôpital.

Comme dans un tribunal, la famille en détresse attend le verdict, confinée dans la salle d'attente depuis la veille. L'équipe médicale, encore sous le choc, tente tant bien que mal de se remettre en mode de fonctionnement. La question épineuse sur toutes les lèvres : qui va se charger d'annoncer l'indicible aux parents? Lorsque le chirurgien lève les yeux sur Ariane, d'un mouvement de tête elle lui signifie son accord. Après tout, c'est elle qui a insisté pour assister à l'opération et, en tant que médecin traitant, c'est également elle qui connaît le mieux cette famille. Comme un animal venant d'éviter l'abattoir, le chirurgien s'éclipse aussitôt lui laissant l'odieux d'aller annoncer la nouvelle, besogne à laquelle elle voudrait maintenant se soustraire.

Ariane enlève ses gants, en étire longuement le caoutchouc, agrippe le masque qui lui couvre la figure et, dans un geste brusque, les jette à la poubelle. Vaguement

consciente du regard compatissant des infirmières, elle est sur une autre planète. Après une nuit à carburer à l'adrénaline, la fatigue, la déception et une incommensurable frustration s'emparent d'elle. En vitesse, elle quitte le bloc opératoire, cherche une éclaircie, plonge son regard vers l'extérieur.

Les dernières gouttes de pluie tambourinent contre la fenêtre, timidement, par intermittence. Les rayons du soleil matinal s'efforcent en vain de trouver les nuages alors que les larmes, elles, réussissent aisément à percer l'armure d'Ariane.

6h39

Le temps file. Il ne lui reste que quelques minutes pour se refaire une contenance, marcher sur ses sentiments, traverser sans fléchir le corridor la séparant des parents, mettre la main sur la poignée de la porte et l'ouvrir.

Ne pas hésiter, même pas une seconde.

Surtout, ne pas laisser ses sentiments prendre le dessus, ne pas affronter trop longtemps leurs regards interrogateurs et remplis d'espoir. Prendre la parole avant eux, sans larmoyer, avant l'émergence des cris de douleur dans leur gorge. Sinon, elle sera foutue.

Elle sait comment faire. Ses professeurs de médecine le lui ont appris et, qui plus est, elle l'enseigne à son tour aux étudiants en résidence. Ariane se répète les mots : être forte, faire preuve à la fois de fermeté et d'empathie, ne pas s'éterniser outre mesure, aller droit au but.

Et vlan ! Donner rapidement le coup de masse. Celui qui tuera le plus vite possible leur moindre illusion.

6h47

Voilà ! C'est fait, sans larmes ni bavures, presque à la perfection. Un robot n'aurait pas mieux fait. Toujours sous le coup de l'adrénaline, Ariane s'extirpe de la salle d'attente

comme une lame de fond qui se retire après avoir tout dévasté sur son passage. Les cris, les pleurs, pas question de les entendre trop longtemps. Elle gagne son bureau en catastrophe, ferme la porte à double tour. Elle se fait un café bien corsé, se déshabille avec rage comme si, avec ses vêtements, elle pouvait également extirper de sa peau la torpeur et la déception à la suite de son échec.

Le mot claque dans sa tête comme un drapeau dans la tempête. De dépit, elle lance sarrau et pantalon verts en direction du panier en osier. Complètement vidée, elle glisse sous la douche. L'eau coule dru sur son corps fatigué. Longtemps, elle reste là, sous le jet.

Puis elle s'arrête, ne bouge plus. Pendant de longues minutes, immobile, paralysée, momifiée.

Elle repense à l'enfant, à son visage tuméfié, à tout ce sang sur un si petit corps. Le scalpel acéré qui a tranché insolemment dans ses chairs. Un fort relent nauséux lui tord l'estomac. Ariane se raidit pour ne pas pleurer. C'est en des moments pareils qu'elle prend conscience des aléas de sa profession, de l'ampleur de la marge entre la théorie et la pratique. Elle inspire longuement, lentement et essaie d'évacuer la tension logée bien creux, entre ses omoplates. Du coup, elle frissonne de la tête aux pieds. D'une main tremblante, elle attrape la serviette et s'essuie dans un rapide mouvement de va-et-vient frénétique, vigoureux, exagéré.

Son bureau s'est drapé d'un silence mortuaire. Il n'y a que le tic-tac de l'horloge pour la relancer, lui rappeler effrontément que son temps, à elle, ne s'est pas encore arrêté, lui signifier que le brouhaha matinal des vivants va bientôt se manifester : l'empressement des employés de nuit à quitter les lieux et l'effervescence soudaine de ceux nouvellement arrivés.

Le matin grisâtre plonge la pièce dans une atmosphère lugubre. Rien pour égayer ce matin déjà trop ombrageux.

Ariane enfle ses vêtements. Il lui tarde de regagner sa maison, se recroqueviller au creux de son lit, prendre enfin un peu de repos. Au réveil, serrer fort ses enfants.

Élise et Maxime, bien vivants, eux!

Mais avant de quitter l'hôpital, elle doit compléter le dossier, dicter le rapport des événements de la nuit et le remettre sans tarder aux autorités. La mort d'un patient exige un lot de paperasse supplémentaire, encore plus en ces temps où la moindre erreur médicale peut vous aspirer dans un tourbillon de longues et onéreuses poursuites judiciaires.

Ariane s'active. Tout doit être relaté dans les moindres détails, les phrases choisies avec minutie. Ne laisser place à aucune interprétation, aucune erreur. Elle soupire, pestant contre la bureaucratie rigide de l'administration. Les mots ne lui viennent pas aisément. Elle décide de faire un premier jet par écrit. Mais l'exercice n'est pas plus facile. Comment réussir à mettre sur papier ce que l'esprit n'arrive même pas à concevoir? Elle doit pourtant le faire, s'y applique comme une chirurgienne. À petits coups précis de scalpel, elle coupe dans ses sentiments, tranche dans le verbe, taille dans l'adjectif. Au prix de laborieux efforts, le cœur éclaboussé d'encre et de sang, Ariane arrive enfin à coucher la mort sur le papier.

7 h 48

Elle enregistre son texte, dépose la cassette sur le bureau de sa secrétaire et quitte rapidement l'hôpital par la porte de service. Pas question de croiser qui que ce soit, d'avoir à relater les revers de cette nuit à un collègue, de risquer la rencontre avec un membre de la famille du bambin. Les

yeux rivés au sol, elle longe le corridor comme une lépreuse et gagne rapidement le stationnement.

Étrange!

Un inconnu l'attend, le coude bien appuyé sur le capot de sa Toyota.

FATIMA

6h32

Fatima Taboury essuie ses yeux rougis. La discussion d'hier soir avec Hakim a viré au vinaigre. Elle jette un coup d'œil au réveil.

Quelques gouttes de pluie cognent encore aux carreaux, doucement, par intervalles, entêtées à ne pas céder la place aux rayons du soleil qui dardent fort pour percer la couche nuageuse.

La nuit a été chaude et mouvementée. La pluie tombant dru sur le toit de tôle ondulée a mené grand bruit, mais ce sont surtout les propos de son mari et son entêtement acharné à ne lui céder sur aucun point qui l'ont tenue éveillée.

Hakim déteste que Fatima lui tienne tête. Sa position a été intransigeante, sa femme doit continuer à porter le hijab. Même ici, en Amérique. Même aujourd'hui. en ces temps perturbés où les regards sur eux et tous leurs semblables se font de plus en plus chargés de méfiance, parfois même de haine.

Fatima se lève sur la pointe des pieds, enfile sa robe de chambre et gagne la cuisine. Elle fait couler le robinet, emplit la bouilloire et la met sur le feu. D'un geste machinal, elle tire le rideau et soupire bruyamment. Hakim aime son thé brûlant et sucré, ses œufs mollasses et poivrés. Le tout servi à l'heure.

D'un coup, elle pense à Tariq, son fils unique, qui, comme son père, lui cause également bien des soucis. Elle ne l'a justement pas entendu rentrer hier soir. À pas feutrés, elle monte l'escalier, trottine jusqu'à la chambre de son fils et tend l'oreille. Pas un bruit. Elle frappe un coup, puis deux, avant de tourner doucement la poignée de la porte.

Personne. Le rideau est grand ouvert, le lit, intact.

Après un instant d'hésitation, elle ose pénétrer dans l'ancre bien gardé de Tariq. Éparpillés sur sa table de travail, des cahiers barbouillés de notes de cours, quelques volumes universitaires, son ordinateur portable. Traînant dans un coin, un ensemble de poids et haltères, un short d'entraînement et un sac de sport débordant de linge malodorant. À droite, sur la table de chevet, un exemplaire du Coran, la tranche jaunie, les pages racornies d'avoir trop souvent été tournées. Par terre, à portée de main depuis le lit, une pile de livres. Bien rangés sur le tapis tressé, trois ouvrages, rédigés en arabe.

Fatima les examine, hésite un instant, tend l'oreille du côté de la porte, se décide enfin à prendre celui qui se trouve sur le dessus de la pile.

Elle le tourne et le retourne, l'ouvre au hasard, lit le premier passage s'offrant à sa vue.

Fatima pose aussitôt sa main sur bouche, retient un cri qui vient mourir au fond de sa gorge. Un frisson glacial lui parcourt le corps tout entier, l'ensevelit sous une avalanche d'appréhensions.

OLEYA

6h32

Oleya Daoud a le sommeil mauvais.

Toujours les mêmes cauchemars qui la hantent, toujours les mêmes images à jamais gravées derrière ses paupières.

Le manque d'aération dans la pièce où elle dort ne l'aide pas non plus à trouver le repos. Et puis il y a tous ces grillons qui ne cessent de s'agiter, leurs incessantes stridulations déchirant le silence nocturne. Les plus téméraires sautillent même jusque sur son lit. D'un geste machinal de la main, elle tente en vain de les déloger.

À l'extérieur, le temps est lourd et chaud, presque suffocant. Au loin, les chiens aboient. Soit ils ont faim, soit ils ont entendu un bruit insolite. Probablement les deux. Ou peut-être sentent-ils la tempête venir, à l'horizon, là-bas. Les nuages s'amoncellent et n'augurent rien de bon.

Sous leurs paupières, les yeux d'Oleya bougent sans arrêt. L'horreur du scénario qui se déroule derrière le rideau de ses prunelles y est pour quelque chose. Toujours les mêmes images qui l'obsèdent.

Les hommes. Toutes les nuits Oleya entend venir les hommes, sent leur odeur musquée, devine leurs intentions abjectes. Elle revoit tout, absolument tout!

Les ennemis qui ont fait irruption dans leur maison, la salve de plombs qui a fait sauter la tête de son mari. La longue lame rougie de sang, qui a crevé les yeux, puis tranché la gorge de ses vieux parents. Et la dague pointue, posée sous le sein gauche de sa fille aînée.

Ses jumeaux, Kamel et Khalid, ses deux ados qu'on a roués de coups avant de leur lier mains et pieds. Leurs

visages qu'elle a vus pour la dernière fois, juste avant qu'ils ne disparaissent à jamais sous une cagoule crasseuse.

Et puis le viol! Les viols, à répétition.

Combien étaient-ils déjà? Au cinquième, Oleya a cessé de compter. Le ventre en charpie, du sang plein ses cuisses. Les hurlements prisonniers de sa tête, alors que sa bouche était obstruée par une main, deux mains, dix mains.

Cent mains d'hommes sur son corps et sur celui de sa fille, Noor. Sa si jolie Noor qui n'a pas survécu aux sévices.

Il lui restait Jamil, son petit dernier, son enfant. Où était-il, Jamil? Elle le cherchait désespérément des yeux, ne le voyait pas. Elle aurait tant voulu lui crier de ne pas bouger, de rester caché, de ne surtout pas regarder.

Oleya se réveille en sursaut, les mains moites, le front en sueur, l'horreur gravée sur ses pupilles.

Assise dans son lit, elle voudrait tellement crier, mais ses mots se sont désagrégés.

De ses pleurs, elle voudrait tant laver sa douleur, mais son puits est tari.

Encore une fois, les cauchemars sont venus gâcher sa nuit. Oleya se balance en avant, en arrière, ses yeux morts fixant le vide. Tous ces souvenirs atroces lui déchirent la mémoire. Finiront-ils un jour par l'achever pour de bon?

I

L'homme est toujours là. Immobile, appuyé contre le capot de la Toyota, au beau milieu du stationnement. Son corps entier semble figé dans un bloc, sauf ses deux pouces qui courent allègrement sur le clavier de son cellulaire.

Ariane Dubé l'aperçoit de loin, regarde à deux fois, tous ses sens en éveil malgré la fatigue qui l'assomme. À la fois intriguée et sur ses gardes, elle ralentit le pas, s'arrête un moment pour mieux scruter l'inconnu. L'air d'un chien pisteur, elle flaire s'il n'y a pas danger, écarquille les yeux, inspecte les alentours. Pratiquement personne. Au loin, qu'un employé retardataire cherchant désespérément un espace libre. Ariane se rapproche sans bruit afin d'examiner l'individu de plus près, voir s'il ne s'agirait pas d'une personne connue.

Dans la jeune vingtaine, plutôt maigrichon, la figure allongée par un soupçon de barbichette accrochée au menton, l'homme est vêtu d'une veste sport de couleur foncée et d'un jeans cintré qui lui colle à la peau. En apparence, rien d'un agresseur ou d'un voleur. Les doutes d'Ariane s'estompent lorsqu'elle aperçoit le casque du cycliste et son vélo près du hayon. Elle se décontracte et en conclut à un pur hasard. Un employé à vélo qui a dû s'arrêter en catastrophe pour répondre à un texto urgent.

Rendue à quelques mètres de sa voiture, Ariane actionne son démarreur à distance. L'homme sursaute, lève les yeux vers elle et glisse prestement son téléphone dans sa poche.

— Docteur Dubé ? lance-t-il. Pourrais-je vous dire quelques mots ?

— On se connaît ? questionne Ariane.

— Excusez-moi. J'aurais dû commencer par me présenter. Je suis un collègue de classe, euh... un ami d'Élise.

— Ah bon ! Vous connaissez ma fille ?

— Élise Benoît. Il s'agit bien de votre fille, non ?

— Bien sûr. Élise est ma fille. Il lui est arrivé quelque chose ?

— Oui. Non. Je veux dire... peut-être.

Ariane lève les sourcils, intriguée. Le jeune homme fuit son regard, cherche ses mots, hésite un moment avant de reprendre.

— Ben, j'crois qu'on pourrait peut-être résumer ça comme vous le dites... il lui est arrivé quelque chose.

— Quelque chose comme quoi ? Pas un accident, j'espère ?

— Non, non. Pas un accident. C'est juste... un peu délicat, voyez-vous. Élise aurait possiblement des problèmes. Et comme j'travaille à l'hôpital pendant les fins de semaine, j'savais que vous étiez sa mère. J'ai pensé que vous n'étiez peut-être pas au courant. Les parents... ils sont parfois les derniers à savoir.

Épuisée par sa longue nuit, Ariane soupire, excédée par cette étrange conversation.

— Je vous en prie, dites-moi vite ce que vous me voulez, coupe-t-elle sèchement.

— C'est que... c'est pas vraiment facile d'aborder une question comme celle-là. Et j'ai seulement des soupçons... pas de vraies preuves, j'veux dire.

Pressée qu'elle est de rentrer à la maison, Ariane n'a nullement envie de jouer aux devinettes.

— Mais parlez, bon sang!

— Fâchez-vous pas! Moi, j'veux juste vous mettre la puce à l'oreille. Et qu'Élise n'en sache rien. J'veux surtout... éviter d'avoir à contacter la police. Il faut pas niaiser avec ce genre d'histoire-là. Moi, en tout cas, ça m'fait peur. Au collège, les rumeurs vont pas tarder à courir. Avec les médias sociaux, une fois partis, ce genre de ragots, ça pardonne pas. Ça pourrait faire pas mal de tort... à Élise.

— Je veux bien vous écouter, mais venez-en aux faits, je vous prie. Je suis fatiguée et pressée, lance-t-elle, de plus en plus irritée.

Le cycliste rougit, se redresse, recule d'un pas. Il hésite toujours à plonger dans le vif du sujet. Peut-être qu'il n'aurait pas dû se mêler de ça. Il souhaite juste protéger Élise, et voilà qu'au lieu de l'écouter, sa mère lui crie après. Comme d'habitude, personne ne lui prête grande attention. Pas plus la mère que la fille d'ailleurs, même s'il l'admire tellement, en secret. Il sent la colère le submerger. Un beau jour, ils regretteront tous de ne pas lui avoir accordé plus d'attention.

— On sait bien, les médecins... faut surtout pas les déranger. Toujours trop occupés, trop pressés! Vous parler n'était finalement pas une bonne idée. J'aurais dû m'en douter. Excusez-moi d'avoir volé quelques minutes de votre précieux temps, docteur Dubé!

Il empoigne son casque, le met gauchement sur sa tête sans prendre le temps d'en fixer la courroie, enfourche son vélo et déguerpit.

Ariane voudrait tout reprendre à zéro, tempérer quelque peu son impatience, lui expliquer qu'elle vient de passer une nuit éprouvante, mais il est trop tard. L'inconnu franchit déjà la guérite de sortie du stationnement. Elle veut lui crier d'attendre, mais elle ne sait rien de lui. Ni son nom, ni son prénom.

La question demeure entière. Fatima a beau examiner le problème sous tous les angles, elle n'arrive pas à trancher. Va-t-elle ou non en informer son mari? Doit-elle lui faire part de sa découverte? Les livres, dans la chambre de Tarik, les sujets inquiétants dont ils traitent...

Trois choix s'imposent : ou elle en informe Hakim sur-le-champ, au risque de le voir se mettre dans tous ses états, déjà qu'il a le cœur fragile; ou elle confronte directement Tariq, écoute ses explications afin d'être en mesure de juger du sérieux ou non de l'affaire; ou elle ne dit mot, se laissant ainsi le temps de mener elle-même sa petite enquête. Elle se mordille la lèvre inférieure.

Le temps file. Hakim va bientôt sortir du lit. Fatima sort le bocal contenant le thé, en mesure trois cuillerées et les dépose machinalement dans la théière. Elle mélange les raisins secs, les pistaches et le miel dans le yogourt, choisit deux céréales parmi le lot, coupe le fromage de chèvre en petites portions, étale quelques languettes de pita dans la corbeille. Elle se mordille toujours la lèvre. Le goût âcre du sang se répand dans sa bouche. Ce vilain tic, qu'elle a. Il lui faudrait bien s'en défaire. Hakim n'aime pas.

L'eau coule dans la salle de bain, Hakim est levé. Lui dire ou non. La décision de Fatima n'est pas prise. Au final, peut-être qu'il n'y a pas lieu de s'alarmer outre

mesure, et que mieux vaut garder tout ça au point mort, pour le moment du moins, jusqu'à ce qu'elle glane plus d'information, d'autres indices qui lui donneraient raison de s'inquiéter vraiment. Peut-être qu'il y a également lieu de questionner Soumia et Nawal. Peut-être seront-elles en mesure de l'éclairer sur les activités de leur frère.

Fatima jette un coup d'œil circulaire sur la table. A-t-elle oublié quelque chose ? Ça non plus, Hakim n'aime pas.

La pièce gagne en clarté. La pluie a fini par cesser de goutter. Fatima touche l'interrupteur du bout des doigts et éteint. Pas besoin de lumière artificielle dans la maison lorsque ce n'est pas nécessaire. Hakim ne tolère aucun gaspillage. La cuisine est de bonne taille, l'ameublement date un peu, mais les appareils ménagers viennent d'être remplacés. Non pas par ceux en acier inoxydable dernier cri que Fatima aurait souhaité, mais au moins, c'est du neuf.

Ces derniers temps, on dirait que Hakim durcit ses positions. Fatima a pourtant réussi à gagner sur certains points importants. L'année dernière par exemple, à force de persévérance, elle a même fini par convaincre son mari de la laisser travailler à l'extérieur. Pas très loin, mais tout de même dans un quartier de la ville autre que le leur. Elle adore son nouveau poste de réceptionniste-assistante chez le docteur Bachar Kadri. Un gain très important pour elle, un petit pas vers la liberté. Cette précieuse liberté dont elle a tellement rêvé en suivant Hakim jusqu'en Amérique. Pour elle, cet emploi signifie une porte ouverte sur autrui, une occasion d'être en contact avec le monde extérieur, de nouer des liens avec d'autres personnes que ceux de son quartier. Avec toutes sortes de personnes intéressantes, à commencer par le docteur Kadri lui-même...

Rien que d'y penser, Fatima retrouve sa bonne humeur. Au moins, Bachar Kadri, lui, il est de sa génération, alors

que trente-six ans la séparent de son mari. Leur union a été scellée par son oncle le jour de son treizième anniversaire, trois semaines jour pour jour après le décès de ses parents dans un bête accident de la route. Neuf mois plus tard, à quatorze ans à peine, elle mettait au monde un fils au grand soulagement de Hakim qui l'avait prévenu que leur aîné se devait d'être un garçon.

Le grincement aigu de la porte d'entrée brise le silence dans lequel Fatima s'était drapée et la fait sursauter.

7h35

Tariq ferme doucement la porte, mais ne peut empêcher son chuintement plaintif. Il glisse un regard fureteur dans la cuisine. La chance est avec lui. Que sa mère ! Leurs yeux se croisent un instant. Aucun échange de paroles. Tariq se hâte de monter l'escalier en douce, avant que son père ne l'aperçoive. Fatima lève les yeux au ciel et ajoute un couvert.

Tariq ! Son unique garçon qui, tout comme son père, n'en fait qu'à sa tête. Intelligent, charismatique, mais également opiniâtre et dominateur, il cherche toujours à en imposer à ses sœurs, Soumia et Nawal, plus dociles et rangées, en apparence, du moins.

Soumia déboule l'escalier, un sac à dos pendu à l'épaule, son cellulaire à la main.

— Sais-tu où ton frère a passé la nuit ? demande discrètement Fatima.

— Quoi ? questionne machinalement Soumia, la tête ailleurs.

Le doigt sur la bouche, sa mère lui fait signe de baisser la voix.

— Ton frère, Soumia. Il vient juste de rentrer. Sais-tu où il était ?

— Pourquoi me demandes-tu ça? S'il y a une chose que j'ignore, c'est bien les allées et venues de Tariq.

— Nawal? Elle le saurait?

— C'est quoi, cette enquête! Si tu veux savoir où était Tariq, pourquoi ne pas lui demander?

— Oublie ça. Et surtout, pas un mot à ton père!

Lorsqu'ils se trouvent seuls avec elle, les enfants se permettent un langage qu'ils n'osent jamais en présence de leur père. Fatima aime ce côté franc-jeu entre elle et eux. Si jamais il leur arrivait d'éprouver des difficultés, à l'école ou ailleurs, elle serait au courant. Elle se croise les doigts, souhaitant que Nawal apparaisse à son tour, avant que Hakim ne pénètre dans la pièce.

*

Tariq enlève son chandail, change son jeans et enfle une chemise propre. Il ouvre son ordinateur et vérifie ses courriels. Trois messages de Barouk Abbadie, un peu trop explicites à son goût. Il fronce les sourcils.

Il leur faudra être plus prudents.

Changer de nouveau leurs mots de passe.

Le soleil vient à peine de se lever, mais pour Élise Benoît, la journée est commencée depuis longtemps.

La nuit a été longue, la matinée stressante et épuisante. Il s'agit maintenant de rentrer au bercail sans se faire remarquer. Son téléphone vibre, mais elle ne répond pas. Si c'est Tariq qui appelle pour s'excuser, il attendra, ça lui apprendra à ne pas lui parler sur ce ton. Elle s'engage doucement dans l'allée, entre dans le garage et stationne la voiture exactement à l'endroit où elle l'a prise. D'un geste rapide, elle remonte le capuchon de son chandail sur sa tête et se faufile en direction de la cour arrière, contourne la piscine et entre par la porte-fenêtre qu'elle a délibérément laissée déverrouillée. Ne sachant trop si son frère est déjà parti à l'école, elle enlève ses chaussures, grimpe l'escalier en sourdine et trottine jusqu'à sa chambre. Une fois la porte refermée, elle sent sa respiration reprendre son rythme normal. Sa mère n'est toujours pas rentrée. Encore une fois, elle ignorera où sa fille était passée.

« Et c'est très bien ainsi », songe Élise, en plongeant sous l'édredon.

*

8 h 43

Ariane stationne sa Toyota dans l'entrée plutôt que d'éveiller toute la maisonnée en actionnant la porte du garage. Elle entre doucement, passe près de la voiture de Jean et bute sur un bout de tissu noir traînant au sol, près de la portière avant. D'un geste machinal, elle le prend. Un bonnet de sport qu'elle ramasse distraitement et qu'elle jette sur le comptoir de cuisine avec ses clés et son foulard. Elle n'aspire plus qu'à une seule chose : gagner son lit.

Au passage, elle glisse un œil dans la chambre de Maxime. Y règne une sorte de désordre ordonné, comme seuls les adolescents savent s'en entourer. À l'heure qu'il est, son fils doit déjà être en route pour l'école. Habituellement, elle essaie de prendre son déjeuner avec les enfants, mais comme dans la majorité des familles, chacun a son propre horaire. Personne ne se lève à la même heure, personne ne se couche en même temps. Pour une fois, Ariane regrette les habitudes strictes de sa mère. Clara exigeait que tous les membres de sa famille prennent leurs repas ensemble, sans exception.

La porte de la chambre d'Élise est fermée, comme d'habitude. Ariane ne cherche même plus à y pénétrer. Sa fille tient mordicus à ce qu'on respecte son intimité. Sa chambre, c'est son espace personnel, pas question que ni sa mère ni son frère n'y posent les pieds. Ariane ralentit le pas, tend quelque peu l'oreille. Pas un bruit. Élise ne doit pas avoir cours cet avant-midi, probablement qu'elle dort encore. Ariane traverse de l'autre côté de l'escalier, gagne cette partie de la maison que les enfants appellent «le quartier des patrons»! Elle aime bien l'aménagement de cette maison qui confine à l'écart la chambre principale et ses deux pièces attenantes : une immense salle de bain et un *walk-in* presque aussi spacieux.

Ariane dépose son sac à main sur la commode, enlève prestement ses vêtements, enfile un pyjama et se glisse sous les couvertures. Elle ferme les yeux et essaie de dormir. Pas moyen d'y parvenir. Elle respire longuement, lentement, tente une technique de relaxation. Chasser les images négatives pour les remplacer par des éléments positifs en essayant de visualiser quelque chose d'agréable.

Le fleuve! C'est l'image qui s'impose à elle. L'inconcevable fleuve. C'était lui, le grand bleu s'étendant à l'infini qui était venu à sa rescousse lorsque le plus grand drame de sa vie l'avait projetée brutalement contre les falaises. Depuis ce jour, le fleuve est devenu son allié et c'est maintenant sa compagnie qu'elle recherche chaque fois que la tourmente se pointe. Ariane s'imagine marchant sur la grève, cheveux au vent, pieds nus sautillant sur les cailloux friables. Un instant de bien-être qui ne dure malheureusement pas très longtemps. Les images négatives qui l'habitent sont tenaces.

Dans un flash, Romain surgit dans sa mémoire. Menottes aux poings, regard aux abois. Sa bouche grimaçante qui vocifère : « Ariane! Il y a assurément erreur sur la personne. Je n'ai rien fait. Je te le jure sur la tête de nos enfants. Il s'agit d'une déplorable méprise. »

Et elle l'avait cru, parce qu'ils étaient en couple depuis quinze ans, parce qu'il était le père de ses enfants, parce qu'elle croyait très bien le connaître. Parce que, parce que, parce que... Elle l'avait bel et bien cru, pour quelque temps, tout au moins, jusqu'à ce qu'un doute s'instille en elle, petit à petit. Une toute petite faille qui avait lézardé l'étanchéité de sa confiance initiale envers son mari et qui s'était mise à s'agrandir au fil des jours, comme une minuscule fissure sur un pare-brise qui finit par ramifier dans toutes les directions. D'abord de petits soupçons,

presque anodins, pas un brin malicieux mais qui, à force de prendre de l'expansion, avaient fini par faire leur ravage. La découverte d'un mince indice susceptible de confirmer la culpabilité de Romain, puis deux... Et tiens, un troisième! Au bout du compte, des dizaines d'indices qui s'étaient empilés les uns sur les autres, jusqu'à former une grosse boule qui s'était mise à dégringoler la pente, les éclaboussant tous au passage.

Elle, ses enfants, sa famille entière. Tous salis. De petites taches en grosses bavures, jusqu'à l'éclaboussure totale.

Bon sang, qu'elle lui en avait voulu! Romain Benoît, son propre mari, qui s'était bêtement trouvé piégé dans une magouille de blanchiment d'argent par une bande de malfrats faisant dans la cyberpornographie juvénile, qui plus est. La veille même de sa comparution devant le juge, alors qu'il venait tout juste d'accepter de dénoncer ses acolytes, on l'avait trouvé mort dans sa cellule, un couteau planté dans le dos.

Cinq ans se sont écoulés depuis les funestes événements. Ariane n'a rien oublié. Mais pour passer à autre chose, pour faire la paix avec elle-même et enfin mettre une croix sur cette partie désastreuse de sa vie, elle essaie très fort de ne plus en vouloir à son défunt mari. Lorsque sa rancœur refait surface, elle se dit que personne n'est à l'abri du gouffre, que personne n'est réductible à sa pire faute, même pas Romain.

Six mois plus tard, six mois d'enfer où elle et ses enfants avaient eu à subir les dommages collatéraux des bavures de son conjoint, Ariane Dubé avait décidé de partir, de quitter sa petite ville tranquille et son majestueux fleuve et de déménager dans la métropole. Un endroit où l'on pouvait

vivre incognito, à l'abri des commérages et des qu'en-dira-t-on, avec l'espoir d'être en mesure de recommencer à zéro.

À l'époque, Maxime n'avait que six ans. Toute cette merde l'avait quelque peu épargné. Mais leur fille Élise, du haut de ses treize ans, et mêlée malgré elle aux magouilles de son père, avait écopé durement.

Élise! Son insaisissable adolescente au regard si intense.

Ariane revoit sa fille, cet été-là, au bord de la mer. Alors qu'elle l'avait confrontée sur les points encore nébuleux de cette sordide histoire avec son père, Élise était restée silencieuse, accroupie sur le sable, prostrée sur elle-même, recroquevillée dans son cocon. Plus sa mère la questionnait, plus elle se cloisonnait. Faire sortir sa fille de son mutisme avait demandé à Ariane tout son savoir-faire en matière de psychologie. Élise avait fini par lever le voile sur deux ou trois incidents récurrents, par émettre quelques vérités. Mais si peu. Trop peu, probablement...

Ariane avait-elle abdiqué trop vite, ce jour-là? Élise lui avait-elle caché quelque chose? Le plus important, peut-être? Certains jours, il lui arrive de le penser.

Ariane se tourne et se retourne dans son lit. Elle s'étire longuement, tend la main vers sa table de nuit et remet en marche son cellulaire qu'elle doit systématiquement fermer avant de pénétrer dans le bloc opératoire. Trois textos, cinq courriels, deux messages téléphoniques. Tous les deux de Jean.

Jean Dussault. Le Jean qu'elle a tant aimé dans sa jeunesse, celui qui l'a laissée en plan à l'aube de sa vingtaine pour aller poursuivre ses études au bout du monde, celui qui a refait surface après le décès de Romain. Dieu, qu'elle a aimé cet homme, qu'elle l'aime toujours autant, d'ailleurs!

Elle voudrait bien qu'il soit là, à cet instant précis, pour qu'elle puisse lui raconter la mort du gamin tout en

cherchant son réconfort. Plus d'une fois, il lui a proposé d'emménager ensemble pour de bon. Chaque fois, c'est elle qui remet le projet à plus tard. Non pas qu'elle n'en ait pas envie, mais chaque fois, elle pense aux enfants. Jean est libre, n'a ni femme ni enfants. Ce qui n'est pas son cas à elle. Élise et Maxime ont déjà été tellement perturbés par les frasques de leur père, inutile d'en rajouter. Maxime adore Jean et il le lui rend bien. Le véritable problème, c'est Élise. C'est toujours comme ça. Si simple avec son fils, si complexe avec sa fille. Bien que Jean passe beaucoup de temps chez elle, ils ont tout de même convenu de garder chacun leur logis jusqu'à ce que les enfants soient un peu plus vieux, qu'ils aient fait le deuil de leur père, aient mis de côté ses mésaventures notoires.

Ariane regarde sa montre. Neuf heures à Montréal, quinze heures à Paris. Peut-être Jean est-il en pause? Elle compose son numéro. Pas de chance, elle tombe sur le répondeur. Elle déteste laisser des messages intimes dans une boîte vocale, ne sachant jamais trop qui risquerait de les récupérer.

Ariane dort jusqu'à midi. Elle aurait bien filé jusqu'au soir, n'eût été du bruit persistant d'un moteur qui n'en finissait plus de pétarader sous sa fenêtre. Son voisin de gauche, un maniaque des pelouses coupées à ras de sol. Bien réveillée par autant de vacarme, elle glisse ses deux oreillers sous sa tête et laisse son regard vagabonder dans la chambre. Sur sa droite, une sculpture moderne taillée dans l'ébène, rapportée d'Afrique par son frère Reno. Dix ans déjà qu'il y travaille comme ingénieur, au service des plus démunis de la planète. À chacun de ses retours au pays, il lui fait cadeau d'une œuvre fabriquée par des artisans africains. Sur la commode, un énorme bouquet de fleurs séchées dans un vase en porcelaine. En face, à gauche, un

confortable fauteuil scandinave en cuir souple et grenu. Lors des rares moments de loisir que sa profession lui permet, Ariane aime bien s'y prélasser en compagnie d'un bon livre. Accrochées au mur, cinq photos de ses enfants dans des cadres rectangulaires et colorés. Ses yeux se fixent sur la troisième. Élise et Maxime chez leurs grands-parents, s'amusant sur l'une des magnifiques plages de l'île, riant aux éclats, du sable et de l'eau plein la figure.

C'était avant, parce que dans leur vie de famille, il y a désormais un *avant* et un *après*.

Avant la tragédie de Romain, le bonheur se faisait plus proche. Depuis, il semble devenu plus distant, comme s'il les boudait, sa famille et elle. Difficile d'élever seule deux adolescents. Les surprotège-t-elle un peu trop ? À force de vouloir leur éviter tous les écueils, les prépare-t-elle adéquatement à tous les aléas de la vie ? Il lui arrive parfois de se le demander.

Maxime semble bien parti. Un enfant équilibré, agréable et de bonne compagnie. Elle ne peut en dire autant de son aînée. Élise se fait fuyante comme une veine sous la pointe de l'aiguille. Ariane n'arrive pas à la saisir, à cerner exactement ce qui la perturbe. Sa grande fille a l'art inégalé de faire escalader une conversation. À partir d'un simple propos, elle peut vous diriger à votre insu droit vers un sujet existentiel. Et avec elle aux commandes, l'avion de la conversation dépasse souvent le mur du son. L'avant-veille encore, leur discussion avait dérapé. Une simple remarque de sa part et c'était parti. Le tout avait escaladé sans qu'Ariane ait pu saisir exactement les motifs pour lesquels sa fille et elle s'étaient toutes les deux laissées emporter dans un tel débordement.

Cela avait commencé bêtement. Au dîner, Élise faisait la tête, engueulait son frère pour un rien, boudait le repas

de homard. Prétendument trop copieux, trop dispendieux pour un soir de semaine ! Elle reprochait à sa mère de vivre comme une vraie « capitaliste ». Excédée, Ariane lui avait demandé de cesser de rouspéter à propos de tout et de rien. Et voulant faire un jeu de mots pour désamorcer l'impasse, elle avait eu le malheur de rajouter : « Tu te plains le ventre plein ! » Sa fille s'était alors mise à soupirer comme si la terre venait d'arrêter de tourner.

— Me plaindre, moi ?

— Oui, toi. Tu râles sur tout alors que tu es une enfant comblée. Tu as ta propre chambre, de beaux vêtements, tous les gadgets électroniques à la mode. Tu as la chance d'être née et de vivre en Amérique, terre de toutes les libertés !

— Justement ! Bien dit, maman. Terre de toutes les libertés. Même celles qui entravent les droits des autres, même celles qui t'avalissent en tant qu'être humain ! Et puis, tous ces gadgets, les vêtements, ma propre chambre, c'est tellement secondaire. Ce ne sont que des accessoires. Des leurres. L'essentiel est ailleurs !

Ariane aurait dû voir venir, faire cesser cette discussion sur-le-champ. Mais elle n'en pouvait plus d'entendre sa fille gémir tout le temps. Au lieu de calmer le jeu, elle en avait rajouté.

— Comme ça, « l'essentiel » est ailleurs ! Où ça ? Dis-moi donc ? Tu aurais voulu naître ailleurs, en Inde peut-être ? Là où les vaches sont sacrées, mais où une femme est violée toutes les vingt minutes ?

— Et dans notre si belle Amérique, maman, pas de violence, peut-être ? Pas d'agressions verbales dans les médias sociaux ? Pas d'abus sexuels ? Pas d'exposition dégradante du corps des femmes ?

— Faudrait quand même pas généraliser, Élise. Ce ne sont pas toutes les femmes d'Amérique qui sont violentées. Et tu ne voudrais tout de même pas être obligée de te couvrir le corps de la tête aux pieds comme dans certains endroits du monde?

— Qu'est-ce qui te fait croire qu'elles sont obligées de le faire? Au moins, ces femmes-là, on les regarde pour ce qu'elles ont dans la tête. Pas uniquement pour leurs seins et leurs fesses!

— Élise, ça suffit! avait tranché Ariane, exaspérée par les propos simplifiés à outrance de sa fille.

Maxime, jusque-là resté silencieux, s'était immiscé du coup dans la discussion.

— Tu dis ça à cause de ce qui est écrit sur Facebook, Élise?

— Quoi? Qu'est-ce qui circule encore sur ce torchon de merde?

— C'est écrit que tu te prends pour une autre avec « tes grosses boules et ton p'tit cul sexy ».

De rage, Élise avait poussé son assiette, quitté la table et gagné sa chambre en faisant claquer la porte derrière elle.

Toujours dans son lit, Ariane tente de chasser de son esprit cette désagréable conversation. Mieux valait se lever et occuper son esprit ailleurs.

Le soleil déjà haut strie de jaune les fentes du store et dessine de petites lignes d'or sur le mur d'en face. À regret, Ariane s'extirpe de son lit moelleux et décide d'aller tâter l'humeur de sa fille en souhaitant qu'elles puissent toutes les deux mettre derrière elles leur conversation de la veille.

— Élise? Tu es là?

— Je dors.

— Tu es sortie avec la voiture de Jean hier soir?

— Il m'a toujours dit que j'pouvais l'utiliser en son absence. C'est quoi, le problème?

— Ne t'énerve pas, veux-tu? J'te demande juste si t'as pris sa voiture. C'est pas sorcier.

— Pourquoi tu veux savoir ça, hurle Élise, décontenancée que sa mère ait remarqué sa sortie matinale.

— Parce que j'ai buté sur une tuque en rentrant ce matin.

— Une tuque? Quelle tuque? De quoi tu parles?

— Rien, Élise. Je parle de rien du tout.

Ariane coupe court, soucieuse d'éviter une autre escalade de mots. Elle descend à la cuisine, aperçoit la tuque sur le comptoir, une tuque mince en laine de mérinos, comme en portent bon nombre de sportifs. Sûrement qu'elle appartenait à Jean. Pour éviter de revenir sur le sujet avec sa fille, elle prend le bonnet et entre dans le garage. Elle ouvre le boîte à gants de la voiture de Jean et y dépose le bonnet noir.

Fatima agrippe sa fille aînée par le bras juste avant qu'elle passe la porte.

— Attends une minute, Nawal. J'ai à te parler.

— Dépêche-toi, je ne veux pas arriver en retard à mes cours.

— Ce ne sera pas bien long. Attendons juste que ton père parte.

Hakim n'en finit plus de boire son café. On dirait qu'il le fait exprès pour contrarier Fatima qui attend, la main tendue, pour prendre la tasse vide et enfin terminer la vaisselle.

L'épicerie ou plutôt le modeste dépanneur que Hakim possède se trouve au rez-de-chaussée, alors que la famille vit au deuxième étage. Hakim a lui-même monté cette petite entreprise lors de son arrivée au Canada, y investissant la totalité du maigre pécule qu'il avait réussi à emporter en fuyant son pays. On y trouve les aliments communément achetés dans ce genre de commerce : lait, pain, friandises, boissons gazeuses, mais aussi quelques aliments particulièrement prisés par la communauté d'immigrants habitant le quartier : dattes, figues, clémentines, noix de pins, pistaches, raisins secs, feuilles de vignes. Et aussi, toute une variété d'huiles d'olive, d'épices et de thé. De l'autre côté du comptoir, en vrac dans des sacs de jute,

quantité de pois chiches, haricots, lentilles, riz et farine de blé. Sur une petite tablette, tout près de la caisse, son délice préféré entre tous, de minuscules pots de confiture de roses. Un véritable nectar ! Comme lui, son fils Tariq en raffole. D'autant plus que son goût velouté lui rappelle les plats aromatiques que cuisinait si bien sa mère, dans leur pays gorgé de soleil, la belle Algérie de son enfance, trop vite devenue un véritable baril de poudre.

Hakim était fort jeune lorsque ses parents s'étaient battus pour obtenir l'indépendance de leur pays. Avec l'insouciance de sa jeunesse, il croyait la partie gagnée. Il allait enfin pouvoir passer sa vie à Oran, y vivre confortablement, pour toujours. Et voilà qu'à peine quelques décennies plus tard, les affres de la guerre le forcèrent à fuir son pays.

Comme la plupart des exilés, Hakim travaille fort, mais peine quand même à joindre les deux bouts. Contre son gré, il a fini par se résoudre à voir Fatima travailler ailleurs que dans leur modeste commerce. Trois bouches à nourrir, les études de Tariq à payer, et aussi celles de Nawal et Soumia. Les filles de son pays n'avaient pas nécessairement à être instruites. « Ici, c'est différent, lui répète Fatima sur tous les tons, pour qu'il comprenne bien. Tu n'as pas le choix, Hakim. Tu as voulu que tes filles vivent en Amérique. Bien, dis-toi qu'ici les filles font des études ! »

Au bout d'une dizaine de minutes bien comptées, Hakim tend enfin sa tasse vide à Fatima qui la plonge rapidement dans l'eau, de peur qu'il n'en redemande. Sitôt Hakim sorti, Fatima s'approche de Nawal.

— Tu sais où était ton frère, la nuit dernière ?

— Il est pas rentré ?

— Oui, il est rentré, Nawal. Mais aux p'tites heures du matin, et ce n'est pas la première fois. J'me demande

s'il n'aurait pas une petite amie, chez qui il dormirait peut-être. Parce que si c'était le cas, et que ton père venait à l'apprendre...

— Non, coupe un peu trop rapidement Nawal. Tariq n'a pas de petite amie. Tu n'as pas à t'inquiéter de ça.

— Alors, si ce n'est pas pour une fille qu'il n'entre pas la nuit, qu'en est-il donc ?

— Je... je sais pas.

— Ma fille, tu dois me dire tout ce qui pourrait irriter ton père et mettre Tariq en danger, peut-être.

Nawal regarde sa montre avec impatience. Fatima insiste.

— Nawal ! C'est ton devoir de dire à ta mère ce que tu sais. Tout ce que tu sais ! Où était ton frère la nuit dernière ? Et que sais-tu de tous ces livres étonnants qu'il traîne tout le temps à la maison ?

— Des livres ? Quels livres ?

Voyant qu'elle ne tirera rien d'elle pour l'instant, Fatima abdique. Elle lui fait signe de filer, en agitant son linge à vaisselle de la main, comme si elle chassait une mouche.

Mais, elle a une partie de sa réponse. Nawal est au courant de quelque chose. Fatima serait prête à le jurer. Sa fille sait !

Jamil court. La chaleur, la poussière, le soleil dans les yeux, et cette brise frontale soudainement arrivée du Nord, tous ces éléments rassemblés contribuent à ralentir sa course. Le sable chaud lui brûle les pieds, la clarté l'aveugle, le poids de son fusil tenu en bandoulière lui lacère le dos à chaque foulée.

Jamais il n'arrivera à temps. Habib l'attend au bout de la route, impatient, comme à tous ses entraînements, les yeux rageurs, la bouche tordue dans un éternel rictus, l'air perpétuellement contrarié. Encore une fois, Jamil subira une raclée, car il ne s'améliore guère. Il ne s'endurcit pas assez vite. Dans tous les cas, pas à la vitesse que souhaiterait Habib. À la dernière séance de pratique, il s'est bien fait comprendre. Finie la patience. Finis les enfantillages.

— À ce rythme-là, Jamil, tu vas tout faire foirer!

— Mais, j'essaie, Habib. J'essaie de mon mieux.

— Essayer? Oublie ce mot. C'est réussir qu'il nous faut et rien d'autre. T'as bien compris hein, Jamil? répète-t-il en lui tirant durement l'oreille.

Jamil recommence, tente désespérément d'augmenter sa cadence. La course n'a jamais été son fort. Son pied heurte un caillou. Il trébuche face contre terre. L'objet fragile qu'il transporte se fracasse en mille miettes.

— Un échec, Jamil! Un échec total, gueule Habib.

— Je suis... je suis désolé. Excuse-moi, balbutie Jamil, la figure en sang et du sable dans la bouche.

— Plus d'excuses! Il te faut payer. C'est encore la meilleure manière d'apprendre.

Habib marche jusqu'à la jeep, ouvre le hayon et en sort une lanière de cuir, du genre qu'on utilise pour faire avancer les ânes trop têtus. Jamil sent les larmes lui monter aux yeux. « Il ne faut surtout pas pleurer. Cela ferait monter d'un cran le courroux de Habib. » Il serre les poings et ferme les yeux. Comme il aimerait retourner à l'école plutôt que d'apprendre à manier des armes. Il est très doué pour apprendre. Le maître l'avait dit à son père lorsqu'il avait été le premier de sa classe à apprendre à lire et à compter. « Il est très intelligent le petit. Il pourrait faire des études. » Et voilà que maintenant, dans ce foutu camp d'entraînement, ses problèmes de mathématiques ne se résument plus à additionner des pastèques, des citrons et des abricots, mais plutôt à comptabiliser les balles de fusil, les grenades et les roquettes!

Sa famille lui manque terriblement.

Et puis, il n'est qu'un enfant, pas un guerrier.

Ariane marche sur des coussinets, comme un chat. Elle essaie de surprendre Élise avant que celle-ci ne déguerpisse comme elle a l'habitude de le faire aussitôt qu'elles se trouvent dans la même pièce.

En entrant dans le boudoir, elle aperçoit sa fille assise en tailleur dans le profond sofa de cuir gris. Concentrée à souhait, son MacBook ouvert sur les genoux, Élise a la chevelure en broussaille, porte un long t-shirt usé et une petite culotte à pois comme uniques vêtements. Le vieux matou Chopin enroulé à ses côtés laisse échapper un petit sifflement d'aise à chaque respiration.

Ariane contourne la table basse sur laquelle traînent une tasse à café vide, des pelures de banane et un pot de miel aux rebords dégoulinants. Elle se retient de passer quelque commentaire que ce soit et vient s'asseoir près de sa fille. Dans un mouvement ultrarapide, Élise rabat le couvercle de son ordinateur.

— Qu'est-ce que tu regardais comme ça, avec autant d'attention ?

— Rien.

— Tu regardais bien quelque chose, non ?

— Rien, je te dis.

Ariane respire à fond pour s'assurer de ne pas perdre patience trop vite.

— On pourrait se parler ? continue-t-elle, d'un ton qui se veut conciliant.

— Parler de quoi ?

— De tout, de rien, de toi...

— Non, mais... ça va pas ? C'est quoi ce baratin ?

— Ce n'est pas un baratin, Élise. Juste une mère qui s'informe de sa fille.

Du coup, Élise se crispe, déplie ses longues jambes et s'extirpe du sofa comme si une guêpe venait de la piquer. Le matou sursaute, miaulant à son tour d'être si brusquement dérangé.

— Inutile de te braquer, je veux juste jaser. Savoir à quoi tu occupes ton temps, connaître tes projets, t'entendre me parler de tes amis...

— J'm'en doutais. Ça va vraiment pas, toi ! Tu t'es brouillée avec Jean ? Au fait, quand est-ce qu'il revient d'Europe ?

— Ne change pas de sujet, veux-tu ? Je suis sérieuse, Élise. J'aimerais ça qu'on se parle de temps en temps.

— Parle si tu veux. Moi, j'ai pas envie de parler.

Ariane s'exprime avec le moins d'agressivité possible, mais d'une voix ferme qui signifie qu'elle souhaite des réponses à ses questions.

— J'ai dû mal m'exprimer, recommence-t-elle. C'est de toi que je veux entendre parler.

— Pas dans le *mood* pour ça. Pis tu sais que j'parle pas beaucoup.

— Si tu avais des soucis, tu me le dirais ?

— Quoi ?

— Des tracas, Élise. Si tu avais des problèmes, tu m'en parlerais ? J'aimerais ça pouvoir t'aider... le cas échéant.

— Est-ce que j'ai l'air d'avoir des problèmes, moi ? Quelqu'un t'a dit que j'avais des problèmes ?

— Oui, justement.

— Ah oui? Qui ça?

— Ce qui importe, c'est de savoir s'il disait vrai ou non. Je me fais du souci pour toi, Élise, et il semble que je ne suis pas la seule.

— Encore un abruti qui s'mêle pas de ses affaires! Explique-toi parce que si tu continues avec tes sous-entendus, j'm'en vais.

— Non, Élise! Tu restes ici. Et tu me dis ce qui ne va pas.

— Rien. Absolument rien qui ne va pas!

Élise est debout, les yeux en feu, déjà en direction de la sortie. Pas question de la laisser filer encore une fois. Sans perdre une seconde, Ariane relance le discours avec un point d'avance sur sa fille.

— Un de tes amis! Il m'attendait à la sortie de l'hôpital, avec son vélo.

— J'en ai pas d'amis avec des vélos. J'crois plutôt que tu dis n'importe quoi pour me tendre un piège.

— Pas d'ami avec un vélo, hein? Il était pourtant bel et bien là, en chair et en os, et il m'a clairement dit que je devrais m'inquiéter pour toi.

— T'inquiéter? C'est complètement ridicule!

— Tu en veux plus? Il m'a même dit qu'il faudrait éviter d'en informer la police!

Un pli de contrariété se dessine sur le front d'Élise. Elle baisse le regard, l'air penaud d'une petite fille prise la main dans le pot de biscuits. Mais cela ne dure qu'une fraction de seconde.

— Tu m'dis qui c'est, cet enfoiré-là. Son nom! Sinon, je conclus que t'as tout inventé.

— Calme-toi, Élise. Je ne te raconte pas d'histoires. Un gars m'a carrément dit que tu étais en danger. Il ne

s'est pas identifié. Il m'a seulement dit qu'il était un de tes collègues de classe.

— Pas de noms? Pas d'histoire à raconter! Pis pas de danger non plus. Point à la ligne!

Pressée d'esquiver le sujet, Élise enchaîne sur un autre propos.

— T'as pas oublié de sortir mon passeport du coffre-fort, hein maman? C'est demain que je pars.

— Justement, ma fille. Si tu ne me dis pas dans quel pétrin tu t'es encore mise, peut-être qu'il faudra songer à l'annuler ce voyage en France.

— Tu rigoles? hurle Élise, quasi hystérique. Guyanne m'attend. Tu m'as promis que je pourrais passer un mois avec elle cet été. Tout est organisé. Tu peux pas me faire ça!

— Calme-toi, veux-tu? J'essaie juste de te faire comprendre que j'ai besoin de te faire confiance pour te laisser partir seule aussi loin. Avec Guyanne, par-dessus le marché!

— Du chantage, c'est ça? Tu l'as jamais aimée, Guyanne, hein? Tu n'as jamais aimé aucun de mes amis, de toute manière! Pas assez bien pour tous tes docteurs, les fréquentations de ta fille!

— Élise, ça suffit! On ne pourrait pas se parler calmement, pour une fois? Bon sang, quand est-ce que tu vas arrêter tes enfantillages et faire preuve d'un peu plus de maturité?

Élise prend carrément la porte avant que sa mère ne puisse dire ou faire quoi que ce soit de plus pour la retenir.

« Une autre conversation avortée », soupire Ariane.

*

Sitôt entrée à l'hôpital, Ariane Dubé se pointe en direction du bureau des ressources humaines, bien résolue à identifier cet étudiant à vélo, trouver son nom, le contacter au plus vite afin de savoir exactement ce qu'il était venu lui dire au sujet d'Élise.

Ses recherches s'avèrent plus complexes que prévu. Il y a une bonne vingtaine d'étudiants qui travaillent à temps partiel à l'hôpital et ils sont nombreux à utiliser le vélo comme moyen de transport. Qu'à cela ne tienne, Ariane n'abdique pas pour autant. Elle demande à voir leurs photos. Vingt photos à examiner, cela ne devrait pas prendre trop de son précieux temps. Mais on lui refuse net l'accès aux dossiers du personnel. «Confidentiel», lui répète la responsable du secteur.

Ariane tourne les talons sans broncher. Plan numéro deux. Elle connaît très bien la directrice des ressources humaines. Elle lui offrira le café, dès demain.

Sitôt le nez dehors, Fatima décide de ne pas prendre le métro. D'autant plus qu'une journée radieuse s'annonce, les derniers nuages de la nuit s'évanouissant un à un le long de la ligne d'horizon.

« Marcher au travail serait bien, ça me donnerait du temps pour réfléchir, pour penser à Tariq, à Hakim, à Bachar... Les hommes! Toujours les hommes! »

Cela avait commencé avec son père. Décédé alors qu'elle était jeune adolescente, mais pas avant qu'elle n'ait eu le temps de déceler son autoritarisme. Puis ce fut Hakim qui prit immédiatement la relève comme figure d'autorité. Comme si les filles et les femmes ne pouvaient pas avancer seules. Hakim! Toujours à vouloir régenter sa vie, celle de leurs enfants, de leur famille tout entière. Mais le premier homme dans la liste de tous ses soucis, c'est son fils, Tariq.

Tariq qui a toujours eu l'art de lui en faire voir de toutes les couleurs. Enfant, déjà il n'en faisait qu'à sa tête. Aujourd'hui, toujours prêt à argumenter, discuter, critiquer. « Sciences Po », qu'il ne cesse de répéter. Il veut faire de la politique. Pas du genre à vous propulser sur les bancs de l'Assemblée nationale. Tariq veut faire de « la politique active », comme il dit. La politique qui vous dirige plutôt vers la contestation, les manifestations, les démonstrations musclées. S'engager dans des actions concrètes aptes à

déranger, à faire bouger les gouvernements, et à les forcer à s'extirper de l'éternel laxisme qui les caractérise tous. Car, pour Tariq, tous les gouvernements sont pourris, corrompus, gangrenés jusqu'à l'os. Les députés et les ministres font leurs frais sur le dos des contribuables. Et lui, il s'est donné comme mission de faire changer les choses.

L'étrange ardeur avec laquelle son fils décrit les injustices et, surtout, sa propension à manquer de discernement inquiètent Fatima. Jamais de nuances. C'est noir ou c'est blanc, aucune teinte de gris. Ni de place pour les doutes non plus. Tariq est opiniâtre et convaincu d'avoir tout le temps raison. Par contre, elle reconnaît qu'une des grandes forces de son fils, c'est son pouvoir de persuasion. Charismatique comme pas un, il est capable de convaincre un oiseau de la nécessité de prendre des cours de vols, plaisantant parfois ses sœurs.

Fatima n'arrive pas à cerner véritablement son fils. Il est certes différent de Nawal et Soumia. D'humeur inégale, tantôt extraverti et effervescent, tantôt renfermé et taciturne. Et toutes ces réunions interminables auxquelles il dit assister et ces sempiternelles manifestations qu'il n'en finit plus d'organiser. Autant de raisons aptes à soulever l'inquiétude de Fatima. Son fils est un leader, de cela, elle n'en doute point. Elle se demande seulement à quoi pourraient ressembler ceux susceptibles de le suivre, et si la route qu'ils risquent de prendre sera la bonne. Les quelques phrases qu'elle vient de lire dans un de ces livres rangés au pied de son lit n'ont rien pour la rassurer.

Plus Fatima songe à son fils, plus elle marche vite. Sans qu'elle ne le voie venir, un motard casse-cou la frôle de si près qu'elle en perd pied, trébuche, se retrouve à genoux sur l'asphalte. Plus de peur que de mal, mais une bonne écorchure au genou gauche, une légère coupure au front. Elle

éponge le sang sur sa figure, fouille dans son sac, trouve un diachylon qui ne réussit pas à couvrir la blessure. Elle continue de marcher en boitillant, se disant qu'elle devra faire plus attention, bien qu'elle n'ait pourtant pas fini de résoudre les problèmes qui accaparent son esprit. Elle les reprend un par un.

Tariq.

Dans un premier temps, elle rappliquera auprès de Nawal, essaiera encore une fois de lui tirer les vers du nez. Elle est convaincue que sa fille en sait plus long sur les activités de son frère qu'elle ne l'a laissé paraître. Elle confrontera ensuite Tariq lui-même. Peut-être la mettra-t-il dans ses confidences. En dernier lieu, et uniquement si elle juge la chose obligatoire, elle en parlera avec Hakim. Lorsqu'il est question de reproches à faire aux enfants, Fatima préfère sa façon de faire aux méthodes corsées de son mari.

Hakim.

La façon brutale dont s'est terminée leur conversation de l'autre nuit n'a rien pour l'encourager à entamer un autre sujet délicat avec lui. Son mari l'oblige à porter le hijab lorsqu'elle se trouve à l'extérieur de la maison, lorsqu'elle le seconde au dépanneur, quand elle travaille à la clinique du docteur Kadri.

À force d'argumentations, Fatima a réussi à le convaincre de ne pas obliger leurs deux filles à se couvrir. « On est en Amérique ici, ne cesse-t-elle de lui répéter. Laissons nos filles choisir elles-mêmes si elles veulent ou non porter le voile. Ne crois-tu pas que c'est mieux ainsi, Hakim? » Il a fini par concéder pour les filles, mais pas pour sa femme!

L'autre nuit, Fatima est revenue sur le sujet, a beaucoup insisté, même. Hakim est entrée dans une colère

épouvantable, l'a injuriée, l'a traitée de tous les noms. Il est même allé jusqu'à la frapper. Il y avait longtemps qu'il n'avait pas levé la main sur elle. Geste dont il ne se privait pourtant pas durant les premières années de leur vie commune, mais qu'il n'avait pratiquement jamais répété depuis qu'ils avaient émigré ici.

Fatima tente de chasser ces mauvais souvenirs de son esprit. Elle traverse la rue, monte non sans difficulté les quelques marches de la clinique, un imposant édifice de brique rouge aux fenêtres carrelées à l'ancienne. Juste avant d'entrer, Fatima sent toujours son cœur s'endimancher. Rien qu'à l'idée de revoir l'homme qui fait battre son cœur un peu plus vite que d'habitude.

Une fois à l'intérieur, Fatima se dirige d'un pas rapide vers les salles de toilettes. Et là... comme tous les matins, elle répète les mêmes gestes : elle enlève son hijab, le plie soigneusement et le dépose dans son sac à main, se recoiffe et met une touche de baume à ses lèvres. Elle se réjouit à l'idée de revoir son patron.

Bachar!

Bachar qui accourt vers elle aussitôt qu'il la voit arriver en boitillant.

Bachar qui passe son bras autour de ses épaules, la dirige vers une chaise, lui demande gentiment de s'asseoir.

Bachar qui éponge la tache de sang séché sur son genou, analyse l'état de sa blessure, se penche au-dessus d'elle, la palpe délicatement au front.

Leurs visages se frôlent de si près qu'elle peut sentir l'odeur de sa peau.

Fatima inspire profondément, s'emplit les poumons, la tête, le cœur de cet arôme, s'assure de l'emmagasiner, afin de pouvoir y revenir...

De loin, Nawal fait signe à son frère. Elle veut lui parler, tout de suite. Tariq est entouré de ses acolytes habituels et semble animé par un discours enlevé. Pas question pour Nawal de l'interrompre ni de s'approcher du groupe.

Les cours vont bientôt commencer. Nawal doit, coûte que coûte, attirer son attention avant qu'il ne disparaisse pour la journée. Elle a beau lui faire signe de la main, gesticuler à outrance, rien n'y fait. En désespoir de cause, elle se résigne à lui envoyer un texto, bien qu'il lui ait fermement défendu d'utiliser ce moyen de communication pour traiter de certains sujets délicats.

Tariq

Faut absolument qu'on se parle. Avant que tu rentres à la maison. Maman se doute de quelque chose.

A+ Nawal.

Elle ferme son iPhone et entre dans la salle du cours d'anthropologie. Il y règne une sorte d'effervescence inhabituelle, c'est le dernier cours avant l'examen de fin de session.

Élise Benoît est assise au dernier rang, le nez sur son MacBook, fidèle à ses habitudes. Dès qu'elle l'aperçoit, Nawal change vite de direction et vient s'installer à côté

d'elle. Le professeur s'élançe dans un préambule percutant, souhaitant attirer d'entrée de jeu l'attention du groupe.

— Étais-tu avec Tariq la nuit dernière? chuchote Nawal à l'oreille d'Élise.

— Pourquoi tu demandes ça?

— Étiez-vous ensemble, oui ou non?

— La nuit dernière? Non.

— Joue pas sur les mots. L'as-tu vu cette nuit ou ce matin? Sais-tu où il était?

— Oui. Ton frère fait ce qu'il a à faire. Arrête de t'inquiéter.

Élise répond toujours avec une sorte d'insouciance. Désinvolte, rien ne semble la déranger, son plus grand plaisir étant de voir Nawal se ronger les sangs, s'inquiéter pour Tariq et pour elle. Mais ce jour-là, Nawal croit percevoir une contrariété inhabituelle dans son attitude.

Agacé par leurs chuchotements, le professeur apostrophe Élise.

— Alors, madame Benoît? Je constate que, pour une fois, vous semblez être d'humeur à vous exprimer aujourd'hui. Je suppose que vous savez déjà tout au sujet du thème que nous abordons cet après-midi. Alors, allez-y. Faites profiter toute la classe de votre érudition et dites-nous ce que vous en pensez.

— Eh bien, monsieur, répond Élise du tac au tac, vous voulez savoir ce que je pense du peuple québécois comparativement aux autres ethnies de la planète? C'est simple. Pour ne pas dire simpliste! Je peux vous rapporter ce que j'ai l'occasion de constater à tous les jours. Je vois les Québécois rire beaucoup... et s'interroger bien peu!

Nawal donne un coup de genou à Élise, l'incitant à se contenir. Le professeur sourit, nullement étonné des propos sarcastiques de son élève. Il connaît passablement bien

Élise. Il la sait contestataire, cultivant des idées d'extrême-gauche et étant prompte à réagir si on la contrarie. Il se sert d'ailleurs souvent d'elle pour amorcer les débats complexes. Mais ce matin, sa réplique incisive a l'effet contraire. Tous les étudiants pouffent et le brouhaha s'installe sans que le professeur ne réussisse à les ramener à l'ordre.

Satisfaite de l'effet produit, Élise jubile.

*

Il est prêt de seize heures lorsque Tariq ouvre le message de Nawal. Il s'éjecte de son siège, sort de la salle de cours en catastrophe et file comme un éclair. « Urgence », lance-t-il au professeur, avant de claquer la porte derrière lui. « Sacrée Nawal ! » Il lui a pourtant dit de ne pas laisser de traces de leurs échanges. De ce genre d'échanges en particulier. Pas question de se faire prendre. Surtout pas maintenant, alors qu'ils se trouvent aussi près de la cible !

*

Sur le chemin du retour à la maison, Élise bifurque en direction de la gare. Elle contourne le guichet, fait un long détour avant de se diriger d'un pas rapide vers les casiers. Elle prend la clé au fond de sa poche, vérifie les alentours pour s'assurer que personne ne l'observe, puis elle ouvre le casier numéro 304 qu'elle dépouille à la hâte de son contenu.

Une liasse d'argent.

Un deuxième billet d'avion.

Un autre téléphone cellulaire.

Élise rebrousse chemin, traverse la rue, jette la clé du casier dans un caniveau.

Au journal télévisé, à la radio, sur tous les médias électroniques, on ne parle que de ça : l'explosion dans le métro, l'heure de la déflagration, le lieu, les circonstances, les blessés.

Mais ce qui passe toujours en boucle, ce sont les photos d'une mère et de son bébé, du sang sur la figure. Et on montre en gros plan son autre enfant, celui qui aurait permis d'éviter une catastrophe plus grande encore.

Réunis autour de la table pour le souper, les Taboury entendent la voix de l'animateur du journal télévisé qui leur parvient depuis la salle de séjour.

Drame évité de justesse ce matin dans le métro de Montréal, grâce à l'œil vif d'un enfant de cinq ans qui a aperçu un colis abandonné sous un siège. Grâce aussi à la perspicacité de sa mère qui a eu le réflexe de déclencher l'alarme d'évacuation quelques secondes avant l'explosion. Plusieurs personnes ont tout de même subi des blessures dont on ne connaît pas encore le degré de gravité. Mais heureusement, on ne rapporte aucun mort.

Hakim ordonne à toute la famille de se taire pour mieux écouter. Choqué par ce qu'il entend, il marmonne quelques phrases dans un langage incompréhensible.

Fatima se couvre le visage de ses mains. Nawal et Samia restent bouche bée. Seul Tariq continue de manger, faisant tinter fourchette et couteau contre la porcelaine.

— Arrête, Tariq, lui crie Samia, les larmes aux yeux. T'entends pas les horreurs? T'as pas de cœur ou quoi?

Tariq continue de mastiquer en faisant même exprès pour faire plus de bruit qu'à l'accoutumée. Il ose même un commentaire.

— Peut-être bien que c'est ce qu'ils méritaient...

Autour de la table, c'est la consternation.

— Quoi? s'indigne le père. Qu'est-ce que tu as dit?

— Rien. J'ai rien dit.

— Oh si, tu as bien dit quelque chose. Et tu vas le répéter, pour que je m'assure d'avoir bien compris.

— Je... j'ai dit que... qu'ils ne méritaient pas ça...

— C'est pas ce qu'il a dit, reprend Samia. Il a dit que...

— Toi, tu te tais, Samia, gueule Tariq.

Le père toise sévèrement son fils avant de poursuivre.

— J'espère avoir mal compris la première fois. Il y a des discours que je ne tolérerai pas dans cette maison. Tu m'entends bien, Tariq? N'est-ce pas que tu m'entends bien?

— Je voulais juste dire que... pour une fois que ce seraient eux et pas nous qui seraient ciblés...

— C'est qui, ça, eux par rapport à nous? s'insurge Hakim.

— N'essaie pas de me faire croire que tu comprends pas! T'as beau essayer de te convaincre que nous avons été acceptés dans ce pays, tu sais très bien que ce n'est pas du tout le cas. On nous regarde de travers, on se moque de nous, on nous traite d'arriérés, crache Tariq, les yeux enflammés. Ici, tout le monde nous méprise parce qu'on est différents, parce qu'on a d'autres coutumes, parce qu'on est musulmans!

Toute la famille semble éberluée par le discours qu'elle entend.

— On est à contre-courant, ici, papa, continue-t-il, déchaîné. Dans la rue, les gens insultent maman parce qu'elle porte le hijab. À l'école, les élèves se moquent de Nawal et Soumia parce qu'elles se couvrent décemment, alors que les filles d'ici sont dénudées jusqu'au nombril ! Ce qu'ils pensent de nous, c'est qu'on est rien que des pauvres émigrés, et qu'on va le rester toute notre vie. Surtout quand on est d'origine maghrébine. Trente pour cent moins de chance de se trouver un emploi que tous les autres, à ce qu'il paraît.

— Je te défends de parler ainsi des gens qui nous ont ouvert leurs portes, qui nous ont accueillis dans leur pays alors que... alors que nous avons été obligés de fuir la guerre, la violence, la mort ! Si j'ai été réduit à m'exiler, ce n'est pas de gaieté de cœur. Tous ceux qui sont partis, c'est parce qu'ils avaient déjà perdu un père, un frère, un fils. C'est ça que tu aurais souhaité, Tariq ? Que je vive sous les bombes, sans courant électrique, dans la crainte de bouger, de parler, de penser ? Tu aurais préféré que je meure là-bas ?

Hakim sent la colère sourdre en lui comme un torrent printanier. Jamais encore son fils ne lui a parlé sur ce ton, ne s'est permis de le critiquer de la sorte, de remettre en question ses choix de vie.

— Tous ceux qui sont morts là-bas, au moins ils ont été jusqu'au bout de leurs convictions et sont restés fidèles à leurs croyances, rétorque Tariq. Au moins, là-bas, tu étais comme les autres, parmi les tiens. Mais tu as préféré venir te perdre ici, au milieu de tous ces mécréants !

— Non mais, c'est du délire ! s'exclame Hakim, complètement abasourdi. Crois-tu que je n'aurais pas préféré y rester, dans mon pays, si j'avais eu le choix ? Penses-tu que

toutes les nuits je ne rêve pas de rentrer à la maison ? Si j'ai décidé de partir, c'est pour vous autres ! C'est pour ta mère. Pour que notre famille puisse vivre décemment, en paix, qu'elle ait une meilleure vie.

— Une vie de misère, tu veux dire. Tu travailles du matin au soir comme un forcené dans ta p'tite épicerie qui n'aura jamais la chance de progresser parce que jamais un client non musulman ne s'y pointera ! Jamais ! On est ostracisés, considérés comme des citoyens de deuxième classe.

Hakim voit rouge. Il dépose un par un ses ustensiles, pousse son assiette et sa tasse de thé au centre de la table, comme pour occuper ses mains et ainsi les empêcher de se métamorphoser en poings qu'il a de plus en plus envie de flanquer sur la figure de son fils.

— Tu vas retirer tes paroles tout de suite et t'excuser auprès de ta famille pour tes propos indignes d'un fils, d'un frère. Tu m'entends bien, Tariq ?

Tariq baisse les yeux, s'entête à ne pas répondre. Le père se lève, pose sa main puissante sur la nuque de son fils et serre l'étau.

— Tu vas répondre quand j'te parle, insiste Hakim en resserrant sa main sur le cou de Tariq.

— Fais quelque chose, maman, sinon papa va l'étouffer ! S'il te plaît, fais quelque chose, crie Nawal, alors que Soumia pleure à gros sanglots.

Au risque de voir la colère de Hakim se retourner contre elle, Fatima se lance dans la mêlée.

— Laisse Hakim, intervient Fatima en gesticulant. C'est certain que tu as mal compris. C'est sûr que Tariq ne pense pas vraiment ce qu'il a dit, et qu'il n'agirait jamais comme ces... extrémistes qui ont fait sauter le métro, n'est-ce pas Tariq ? Dis-le à ton père que tu ne penses pas que...

— Toi, tu t'en mêles pas, Fatima! hurle le père. C'est entre Tariq et moi que ça se passe.

Toujours muet, Tariq tente de se dégager de l'étreinte de son père. Le visage rouge, les poings serrés sous la table, il se retient de réagir. « Ce n'est pas le moment de tout faire foirer. Tais-toi. Ne lui réponds surtout pas! »

— C'est correct. J'ai compris. Lâche-moi, maintenant, concède enfin Tariq.

— Tu t'excuses, et tout de suite à part ça!

— Ça va! Ça va! Je m'excuse, marmonne Tariq à regret.

Hakim finit par lâcher prise. Nawal lève sur son frère un regard sévère. Soumia cesse de pleurnicher.

Tariq se frotte vivement le cou, enfle sa veste en jeans et disparaît en claquant la porte. « Je ne resterai pas longtemps un zéro comme lui. Moi, je serai bientôt un héros », se console-t-il, en marchant d'un pas décidé en direction de l'appartement de Barouk.

Fatima inspire profondément. La crise est passée. Mais deux ou trois mauvais pressentiments aux allures de serpents venimeux rampent déjà en direction de son esprit.

*

Élise se lève et s'empresse de fermer le téléviseur.

— Hé, qu'est-ce que tu fais? s'impatiente Ariane. Tu ne veux pas savoir ce qui s'est passé? Tu aurais dû voir ça à l'hôpital ce matin. C'était horrible!

— Ah oui? Pire qu'en Syrie ou en Irak?

— Non mais, tu n'es pas sérieuse, Élise?

— Que ce soit ici ou ailleurs, un blessé c'est un blessé, un mort c'est un mort, non?

— Là n'est pas la question.

— Elle est où d'abord? Des centaines de personnes meurent déchiquetées au Moyen-Orient. Mille enfants meurent de faim en Afrique, mais c'est pas grave! On en parle à peine. Mais un petit topo de rien du tout à notre télé et c'est le drame!

Ariane secoue la tête, incrédule. Les raisonnements tordus de sa fille la laissent estomaquée. Ses discours qui deviennent de plus en plus cinglants, ses paroles qui reflètent une colère qui couve commencent à l'inquiéter. Connaissant Élise, Ariane respire à fond. Sûrement que sa fille le fait exprès pour l'exaspérer. « Ne pas mordre à l'hameçon. » Voilà ce qu'elle doit faire. Devant des commentaires aussi tranchants, elle ne peut tout de même pas laisser passer l'occasion de remettre quelque peu les choses en perspective.

— Voyons, Élise, ne mélange pas tout. Un drame, c'est un drame. Ici comme ailleurs, j'en conviens. Mais on ne vit pas les mêmes réalités que dans ces pays-là, et avoue que c'est dérangeant toute cette violence, ces tueries gratuites qui gagnent du terrain... jusque chez nous.

— Ben oui! Ailleurs, ça ne dérange personne. Mais, s'il vous plaît, pas dans ma cour. Puis, ajoute-t-elle à demi-voix, de toute manière, je ne crois pas que ce soit si gratuit que ça...

— Qu'est-ce que t'en sais, Élise? Hein? Qu'est-ce que tu connais à toutes ces horreurs commises au nom de... Et puis non. Je refuse d'embarquer encore une fois dans tes discours absurdes qui ne servent qu'à provoquer. Ça devient fatigant, à la longue. Il serait grand temps que tu commences à faire preuve d'un peu plus de jugeote, ma fille.

Élise ne paraît nullement décontenancée. Elle affiche même une étrange mimique à mi-chemin entre défi et satisfaction.

La porte d'entrée claque. Maxime revient de sa pratique de soccer. Il balance son sac de sport dans l'entrée, ouvre le frigo, s'assure que sa mère ne le voit pas avant de boire à grandes goulées à même le litre de lait. Dans le salon, silence radio. Ariane épluche un dossier, Élise furète sur le Web.

— Aye, vous écoutez pas la télé? Ça a pété fort dans le métro c'matin. Paraît qu'il y a plusieurs blessés. Un jeune enfant, à part ça! Non mais, c'est qui ces fous-là qui sont capables de faire des conneries pareilles?

Élise se braque à nouveau.

— Ces « fous-là »! Non mais, tu t'entends pas! Toujours la faute des autres. Toujours l'Orient, le coupable!

— Qu'est-ce qui te prend? J'ai jamais parlé d'Orient, moi, s'insurge Maxime.

— Justement. C'est gros comme le bras que la faute vient d'ailleurs. Alors qu'il est pourtant ici, le problème.

— T'es à pic pas à peu près. De quel problème tu parles? Pis c'est quoi c't'histoire d'Orient?

— C'est pourtant simple. L'Occident possède toutes les richesses, ne veut rien partager avec le reste de la planète... et croit que l'Orient va accepter ça *ad vitam aeternam* sans jamais réagir.

— *Ad vitam aeternam*? C'est quoi ce langage-là? Explique-toi mieux que ça si tu veux que je comprenne ton jargon.

Élise se redresse d'un coup, ferme son ordi et se penche vers son frère, le regardant droit dans les yeux. Ariane voit l'étrange feu de tout à l'heure se rallumer dans les yeux de

sa fille et se doute bien que tout cela va dégénérer encore une fois.

— Un exemple. Tu veux un exemple, Maxime? s'élançe Élise. Toi qui ne parles que de jeux électroniques pis de hockey, voici un jeu que tu devrais comprendre. Selon toi, combien d'Américains sur 1 000 possèdent une voiture? lance-t-elle, d'une voix accusatrice.

— Aucune idée. Comment veux-tu que je sache ça?

— 814, Maxime! 814 Américains sur 1 000 ont une automobile. Et maintenant, devine combien de Chinois en possèdent une? Et dis-moi aussi combien de personnes ont cette chance en Inde?

— Où tu veux en venir?

— 47 Chinois sur 1 000 possèdent une voiture! poursuit Élise, de la braise au fond des prunelles. Et tiens-toi bien, Maxime! Seulement 16 habitants sur 1 000 ont cette chance en Inde. Et je te parle même pas de certains pays d'Afrique comme la Somalie, par exemple, où seulement 2 habitants ont un véhicule.

— Ouais. C'est pas beaucoup. Mais... t'es quand même pas après dire que c'est de ma faute.

— Ben voilà! Il est exactement là, le maudit problème. On possède tout. On partage rien et ce n'est ab-so-lu-ment pas de notre faute si notre monde est tout croche!

Maxime regarde sa mère.

Ariane lève les yeux au ciel.

— Tu as faim, Maxime? demande-t-elle. Ton assiette est au frigo.

Jamil observe le ciel. La nouvelle lune est bien visible, signe imminent que le prochain ramadan va commencer sous peu.

Le mois du ramadan paraît toujours bien long dans la courte vie de Jamil. Un mois complet au cours duquel les musulmans ne doivent pas manger, ne pas boire, ne pas fumer et ne pas entretenir de relations sexuelles de l'aube au coucher du soleil. Depuis qu'il a l'âge requis, Jamil observe sans broncher cette consigne, à l'instar de tous les membres de la famille de son oncle — où il habite maintenant depuis la nuit du grand massacre — et de la grande majorité des habitants de son village.

Une seule fois, l'année dernière, il a failli à la règle. C'était à la rivière, où il conduisait le troupeau de chèvres pour qu'elles s'y abreuvent. Inopinément, son chemin avait croisé celui de Chafia. Du haut de la colline, il l'avait aperçue, agenouillée au ras de l'eau, les deux mains en forme de vase, recueillant l'eau fraîche et s'en aspergeant le visage à grands éclats, tant la chaleur du midi était insupportable.

En se rapprochant doucement, Jamil avait pu apercevoir le visage découvert de la jeune fille. En fait, il s'était même permis de laisser courir son regard jusqu'à son corsage entrouvert qui laissait paraître la délicatesse de la peau à la naissance de petits seins déjà bien fermes. Du coup,

Jamil s'était immobilisé, subjugué par la beauté de la jeune fille, par la couleur ébène de sa chevelure mouillée, par le rose tendre de sa gorge dénudée. Secoué par cette vision inattendue, il avait été remué jusque dans ses entrailles. Ordonnant à ses bêtes de rester bien tranquilles, le berger avait longuement profité du moment.

Jamil aurait voulu que le temps s'arrête, que ce moment perdure au-delà des secondes, des heures et des jours. Il aurait surtout souhaité que la vie soit désormais plus douce, pour son oncle, pour sa nouvelle famille, pour lui... et pour Chafia, peut-être.

Mais c'était le ramadan. Et le souvenir des paroles de son oncle était venu ruiner ce moment délicieux. « N'oublie pas, ne cessait-il de marteler aux oreilles de son jeune neveu, même les pensées sexuelles durant les heures de jeûne sont interdites. » Lentement, Jamil avait alors remis ses chèvres en marche, laissant amplement à la belle le temps de les entendre venir et de se revêtir décemment avant leur arrivée.

Depuis ce jour-là, jamais Jamil n'a regardé Chafia de la même manière. Chaque fois qu'il la rencontre au marché, leurs yeux se croisent et le temps s'arrête, jusqu'à ce que sa tante lui plante chaque fois ses doigts bien pointus dans les côtes. « Avance, Jamil », qu'elle lui dit, consciente du petit manège de son neveu.

Certains soirs, Jamil se surprend même à rêver qu'on ne la marie pas trop tôt, sa Chafia, avec le vieux riche venu de la ville qui commence à rôder aux alentours depuis quelque temps.

La lune éclaire la nuit comme une lanterne allumée dans le ciel. Le ramadan va bel et bien commencer. Et, plus que jamais, Jamil craint l'arrivée du neuvième jour du mois.

« La mission aura lieu le neuvième jour du ramadan. » Une information secrète qu'il a réussi à arracher de la bouche de Habib, c'est tout ce que ce dernier a laissé filtrer. Les autres détails que Jamil connaît, il les a appris en circulant discrètement aux alentours de la planque du grand chef. C'est là qu'il a réussi à glaner quelques bribes du plan qui se trame et qui le concerne.

Jamil observe la lune une dernière fois avant de rentrer dans la baraque. Il s'affaisse sur la banquette en bois et prend les coupures de journaux, comme on le lui a ordonné. Il relit les articles pour la dixième fois au moins, ceux faisant état du succès des missions déjà accomplies, toutes le neuvième jour du dernier ramadan et faisant basculer le monde entier dans l'horreur. Jamil a un désagréable pressentiment : il se dit que la sienne, sa mission, pourrait avoir lieu plus tôt qu'il ne le pense. Au neuvième jour du prochain ramadan, par exemple, qui arrive à grands pas.

Et Jamil lit, le cœur gros comme une pleine lune.

« C'était un vendredi. C'était le 26 juin. »

FRANCE

Saint-Quentin-Fallavier — Une personne est morte décapitée et deux autres ont été blessées vendredi dans un attentat djihadiste contre un site industriel français, près de la ville de Lyon. L'homme retrouvé mort est une victime innocente qui a été assassinée et abjectement décapitée. On a appelé à la retenue et à la dignité après la découverte macabre de la tête du défunt accrochée à un grillage près de drapeaux islamistes. Un véhicule a foncé sur l'usine, provoquant une explosion. L'auteur présumé a été arrêté. Le terrorisme islamiste a frappé une nouvelle fois la France...

TUNISIE.

Port El Kantaoui — Carnage dans un hôtel. Trente-sept personnes sont mortes et trente-six autres ont été blessées dans l'attaque menée vendredi par un homme armé contre les clients de l'hôtel Riu Imperial Marhaba, près de la ville tunisienne de Sousse. « Nous avons 37 tués et 36 blessés, quelques-uns dans un état critique », a indiqué le chargé des communications. Au moment de l'attentat, il y avait 565 clients dans l'hôtel. Les clients étaient majoritairement de la Grande-Bretagne et du centre de l'Europe. Les autorités ont indiqué que l'attentat avait été commis par un étudiant tunisien, inconnu des services de police. Avant d'être tué à son tour, l'assaillant a visé les clients de l'hôtel sur la plage et au bord des piscines en utilisant kalachnikov et grenades. Cette attaque frappe un pays qui voit monter la menace djihadiste. Plusieurs experts soulignent que le groupe armé État islamique a appelé ses djihadistes à redoubler d'ardeur durant le mois saint du ramadan.

SOMALIE

Mogadiscio — Des dizaines de personnes, en majorité des soldats burundais, ont été tuées vendredi à Lego par des islamistes shebabs dans l'attaque d'une base de la force de l'Union africaine, selon des témoins. Cette attaque serait l'une des plus meurtrières de ces dernières années. On parle d'au moins 50 morts. Selon les habitants, le raid a commencé avec une attaque-suicide à la voiture piégée sur l'entrée de la base, avant que des dizaines de miliciens armés de mitraillettes et de lance-grenades ne donnent l'assaut. Le porte-parole de cette attaque a salué « un jour heureux pour la nation musulmane ».

KOWEÏT

Koweït City — Un attentat du groupe État islamique contre une mosquée chiite a fait 25 morts. Le groupe extrémiste sunnite État islamique a de nouveau ciblé des fidèles chiites dans le Golfe en revendiquant un attentat-suicide qui a fait 25 morts et 202 blessés, vendredi, dans une mosquée du Koweït, en plein ramadan. Le groupe ultra-radical sunnite EI a très rapidement revendiqué la responsabilité de l'attentat mené pendant la grande prière dans la mosquée El-Iman al-Sadeq à Koweït City. Selon un témoin, des dizaines de personnes ont été tuées et blessées et des photos horribles circulant sur les réseaux sociaux montrent des corps ensanglantés au milieu des débris de la mosquée. La semaine dernière, le porte-parole officiel de l'EI avait appelé les musulmans dans le monde à engager la guerre sainte durant le ramadan, qui a débuté en juin, pour en faire un mois de malheur pour les mécréants.

Jamil cesse de lire et imagine la sienne... sa mission prochaine.

Bouleversé, il remet les articles de journaux sur l'étagère, sort du camp et regagne sa tente. Allongé sur son lit de fortune, les mains derrière la nuque, il reste longtemps les yeux grands ouverts. Des images plein la tête, des images d'horreur déjà vues, le jour du grand massacre, et qui lui font pressentir d'autres horreurs à venir, au neuvième jour d'un prochain ramadan.

II

L'inspecteur Alex Duval se concentre de toutes ses forces pour essayer de comprendre ce qui s'est réellement passé. Son meilleur limier, Jacques Gagné, qu'on a rebaptisé Jack dans le service, un solide gaillard au regard aiguisé, est là aussi. Appuyé contre le chambranle de la porte, les bras croisés, il a la moue boudeuse de celui qui n'a pas réussi à mettre le doigt sur l'élément clé qui permettrait à l'équipe de remonter la piste, de suivre le fil conducteur la menant aux responsables de l'attentat perpétré dans le métro. Pour l'instant, les menus détails fournis par ceux qui ont entrevu le présumé coupable n'ont pas permis de tracer un portrait-robot convenable.

— J'ai passé la nuit à regarder ces foutues cassettes. Toutes celles retirées des caméras vidéo.

— Puis ?

— Quelques pistes... Rien de bien défini.

— On va finir par trouver.

— Vous voulez que je les visionne encore une fois, patron ?

— C'est ça. Encore une fois.

Jack sort en secouant la tête.

Duval n'en est pas à sa première mission. Des mafieux, des braqueurs de banque, des motards bourrés de cocaïne, il en a vu passer, mais des terroristes déguisés en civils,

des exaltés prêts à se faire exploser pour la cause, il n'en a pas vu beaucoup. Depuis six mois qu'il a été nommé responsable des cas liés au terrorisme, il s'y est plongé corps et âme. Il a épluché toute la documentation sur le sujet, étudié tous les incidents qui ont eu lieu en Europe et en Amérique depuis les événements du 11 septembre.

Et voilà que cette semaine, le mal est arrivé chez lui, dans sa ville!

Peu importe le temps que ça lui prendra, il trouvera les responsables de cette barbarie. Il se rendra au bout du monde pour les traquer, s'il le faut, car si on les laisse faire, ces illuminés vont finir par prendre en otage toute la planète.

La tête penchée sur son travail, son troisième gobelet de café à la main, Duval épluche le dossier pour la centième fois. Sur la liste des suspects, seize noms. Il a étudié le parcours de chacun d'eux. Peu d'indices importants transparent, pas de détails susceptibles de le mettre sur une piste qui tient la route. Il faut dire que les choses ont changé depuis l'avènement des médias sociaux et des applications de l'électronique. Les anciennes méthodes de recherches ne donnent plus d'aussi bons résultats. Avant, les malfaiteurs se réunissaient dans un lieu quelconque pour organiser leurs mauvais coups et, s'il y avait une filature, on pouvait assez fréquemment remonter jusqu'au groupe et les pincer. Les bandits d'aujourd'hui, particulièrement les terroristes, laissent bien peu de traces. Plus besoin de se réunir, leurs attentats peuvent être planifiés de loin, souvent à l'extérieur même du pays où ils auront lieu. Dans ces conditions, plutôt difficile de suivre des pistes. Duval s'impatiente. Les choses traînent trop à son goût, laissant amplement de temps aux malfaiteurs de filer en douce.

Duval reprend ses notes griffonnées, comme il en a l'habitude, dans un petit carnet en moleskine noir qu'il garde en permanence dans la poche intérieure de son veston. Certains menus détails dans l'attentat du début de la semaine laissent supposer qu'il s'agit ici de néophytes. Les pistes convergent tout de même vers un attentat perpétré par des individus radicalisés. S'agit-il d'un loup solitaire ou est-ce l'œuvre d'un groupe nouvellement organisé? Les profils de possibles suspects déjà fichés ne concordent pas. Il ne s'agit pas d'un gros attentat, c'est certain. Une bombe artisanale qui a quand même provoqué son lot de dégâts, mais qui a très bien pu être fabriquée par un seul individu. Duval se gratte la tête, réfléchit un instant et le déclic se fait. Il est temps d'envisager d'autres scénarios. Oublier ces seize dossiers d'individus déjà fichés et se concentrer sur une autre clientèle.

Les jeunes! Il lui faut se concentrer sur les jeunes, les nouveaux convertis, ceux qui carburent à l'informatique, qui surfent sur le Web à cœur de jour, qui se nourrissent de messages Facebook et Twitter. Du coup, il fait venir Louis-Jean Messier, son spécialiste en informatique. Un gringalet aux taches de rousseur, effilé comme un crayon, allumé comme un feu d'artifice.

— Explique-moi à nouveau comment il est possible de communiquer par informatique sans laisser de traces. Et simplifie au maximum.

— D'accord, patron.

— Cesse de m'appeler patron, veux-tu. Bien sûr, je sais qu'on peut crypter des messages qu'il est toujours possible de déchiffrer si on est patient. Ce que je veux savoir, c'est s'il y a des façons encore plus secrètes d'envoyer des messages.

— Oui, bien sûr.

— Explique-moi.

Gringalet se racle la gorge. Il salive. Rien ne lui fait plus plaisir que d'étaler ses connaissances au visage de ses collègues. Le faire devant le patron relève presque de la jouissance.

— Vous avez raison, patron, oups pardon, monsieur Duval. Aujourd'hui, avec l'informatique, les traces peuvent être quasi invisibles. Les utilisateurs qui veulent vraiment rester discrets envoient des *dead letters*.

— Des quoi ?

— Des messages invisibles ! En plus de crypter leurs textes, ils les versent dans des brouillons qui sont maintenant dans les serveurs de sorte qu'ils ne puissent pas circuler sur le Web.

— C'est pour ça qu'on les appelle des lettres mortes ?

— Exact.

— Intéressant.

— Ce n'est pas tout.

— Vas-y.

— En utilisant ce procédé, ils envoient un message qui part, mais l'astuce, c'est que vous ne savez pas d'où ce message vient... ni où il s'en va.

— Vraiment ?

— Oui, patron... oui, monsieur.

Duval se lève et va se poster devant la fenêtre. Il réfléchit quelques instants à cette hypothèse. Des messages informatiques qui circulent incognito sur le Web. Mais existe-t-il un moyen quelconque de percer l'enveloppe de ces *dead letters* ?

— Il y a encore plus, poursuit Louis-Jean, surexcité d'en apprendre à son supérieur.

— Vas-y.

— Les plus futés n'envoient jamais le même message à un groupe de personnes. Ils le dirigent plutôt vers un seul individu, de sorte qu'un message circule le moins possible et reste quasi statique, une fois acheminé.

— Je suppose que, dans le cas des fanatiques, ils doivent également crypter leurs messages en utilisant un langage codé.

— Absolument.

On s'active dans le corridor. Le patron tend l'oreille. Gringalet se tait.

D'un pas rapide, Duval se dirige vers la porte et l'ouvre d'un coup rapide, comme s'il tentait de surprendre celui qui se trouvait derrière. Une sorte de manie d'enquêteur, un tic développé par déformation professionnelle. Surprise, la personne s'arrête d'un coup sec. C'est Jack qui revient, la casquette à l'envers, toutes voiles dehors. La secrétaire a eu beau lui expliquer que M. Duval était occupé, Jack a insisté pour le voir maintenant, a dépassé la ligne invisible empêchant l'accès au bureau de l'inspecteur-chef.

Un seul coup d'œil en direction de son collègue et Duval détecte qu'il y a du nouveau. Jack a la pupille dilatée, le regard de celui qui détient un indice de valeur, mais qui retient l'information quelques secondes additionnelles, forçant tout le monde à retenir son souffle.

— Alors, quoi? Tu craches le morceau ou tu me fais poireauter jusqu'à l'année prochaine? grommelle Duval.

Beaucoup de gens traversent la vie en attendant que les choses arrivent au lieu de faire en sorte qu'elles se produisent. Ce n'est pas le cas d'Élise Benoît.

Il y a un bon bout de temps qu'elle se prépare. Le moment est maintenant arrivé et elle va bientôt sauter dans l'arène. Elle est prête. Envers et contre tous, elle ira jusqu'au bout, grisée qu'elle est par les événements survenus et l'attente impatiente de ceux plus importants encore à venir.

Son passeport est à jour, son sac à dos, pratiquement bouclé. « Que l'essentiel ! N'apporte surtout pas de choses inutiles. On te fournira tout le reste une fois rendue sur place. » Elle hésite, ouvre son sac une dernière fois, en retire le baume à lèvres, les minicontenants de crème hydratante et de shampoing qu'elle remet dans son tiroir. La brosse à dents et le dentifrice, elle ne peut tout de même pas s'en passer. Dans la pochette avant, elle range ses deux cellulaires.

D'abord, le sien, celui qui lui permettra de rester en contact avec sa famille... pour un certain temps.

Et l'autre... celui qu'on lui a fourni.

Elle range la liasse d'argent avec son passeport, dans le petit compartiment intérieur du sac en toile. Une dernière tâche lui incombe : faire le ménage dans son ordinateur.

Elle ouvre son MacBook et s'active. Tel qu'on le lui a appris, elle fait disparaître tous les messages compromettants. Même cryptés, ils pourraient nuire si jamais un *nerd* réussissait à les décoder. Son Mac est devenu presque un ami dont il lui faudra se séparer bientôt. Étrange à dire mais, mis à part son frère, c'est peut-être son ordi qui va lui manquer le plus!

Élise jette un regard circulaire dans sa chambre. Est-ce qu'elle ne va jamais y revenir? Son grand lit confortable et moelleux dans lequel elle aime bien se prélasser entourée de toutes ces peluches de son enfance qu'elle a conservées; sa garde-robe où pendent en majorité jeans, t-shirts et pull-overs; son coin de travail parsemé de mille et un articles de journaux; quelques posters sur les murs, pour la plupart des photos de chanteurs qu'elle a rêvé de rencontrer un jour; sur sa table de chevet, l'objet qui attire son regard ces derniers jours : une photo prise à l'Île, chez ses grands-parents.

Elle se lève, prend la photo et se met à l'examiner de près. Son frère Maxime et elle. La plage tapissée de sable fin, le paresseux soleil d'été en milieu de ciel, le feu de camp et les guimauves au bout d'une branche, la mer et ses longues vagues roulant à l'infini... Sans plus hésiter, elle enlève la photo du cadre, la glisse au fond de son sac à dos et prend soin de remplacer celle-ci par une autre, tirée au hasard de son album-photos.

On frappe à la porte.

— Je peux entrer?

— Qu'est-ce que tu veux, maman?

— Savoir à quelle heure tu souhaites te rendre à l'aéroport demain.

— Dérange-toi pas, un ami va passer me prendre.

— Ah oui? Qui ça?

— Personne que tu connais.

Ariane ouvre, mais n'avance pas plus loin. Toujours, elle attend une invitation avant de pénétrer dans l'antre sacré de sa fille, mais le mutisme d'Élise la cloue sur le pas de la porte.

— J'avais pensé prendre quelques heures de congé demain et en profiter pour aller te reconduire. Ce serait plaisant si je pouvais serrer ma fille dans mes bras avant son premier vol outre-mer... en solo!

— Maman!

— Quoi?

— J'suis plus un bébé.

— Mais tu es toujours ma fille, Élise. Ma petite fille...

Ariane fait quelques pas en avant, tente de se rapprocher d'Élise, mais celle-ci se dérobe à l'étreinte qu'elle a sans doute sentie venir.

— Je vais juste à Paris, chez Guyanne à part ça. Facile quand on connaît quelqu'un à Paris. C'est pas comme si je partais sans logement, au bout du monde.

— N'oublie pas de me laisser ses coordonnées, à Guyanne. Des fois que j'aurais à te joindre d'urgence.

— Maman! Tu vas quand même pas te mettre à m'appeler tous les jours? Et puis, on sera pas tout le temps à l'appartement. Sûrement que Guyanne va vouloir me faire voir plein de trucs. Puis... j'ai besoin d'air. Laisse-moi respirer, veux-tu? Tu me fais jamais confiance...

— Entre ne pas faire confiance et s'inquiéter pour sa fille, il y a quand même une marge, non?

Élise lève les bras d'exaspération. Ariane abdique et tourne les talons. À son grand étonnement, elle entend sa fille la rappeler.

— Maman...

— Quoi encore? lance Ariane en se retournant pour recevoir ce qu'elle croit être une nouvelle salve de reproches.

Élise s'approche gauchement, ouvre ses bras et pose sa tête contre l'épaule de sa mère.

— Tu sais que je t'aime, maman.

— Moi aussi, ma grande. Moi aussi!

*

Dans sa tête, Tariq a tout planifié.

Son petit bagage est fin prêt. Sa chambre baigne dans son habituel désordre. Ses livres les plus compromettants ont été rendus à leurs propriétaires. Quant au tapis de prière, il a été roulé et rangé au fond du placard. Il partira comme si de rien n'était, après le départ de ses parents pour le travail.

Sa mère. Il ne cesse d'y penser.

Cela le contrarie de lui causer du souci. Elle a toujours été si bonne avec lui, l'a constamment défendu contre les menaces de son père lors de ses mauvais coups d'enfant.

Lui écrire une note, voilà ce qu'il va faire. Une courte missive lui indiquant de ne pas l'attendre avant quelques jours. Il invente quelque chose, une invitation impromptue. Oui, ça, c'est une bonne idée. Pas du tout compromettante non plus. Les cours étant maintenant terminés, il a décidé de prendre une petite pause avant que commence son boulot au dépanneur. Il est parti en camping, avec un ami. En Gaspésie? Non. C'est trop loin. Mieux vaut écrire dans Charlevoix. Ou encore dans le parc de la Gatineau. Il finit par opter pour les Laurentides. C'est plus près, ses parents connaissent, ça les surprendra moins.

Il s'agira ensuite de partir sur la pointe des pieds, éviter surtout de croiser Samia, la bavarde, dans le corridor ou encore dans la salle de bain. Mais, il voudrait bien embrasser Nawal, avant de disparaître.

Il le fera ce soir, avant qu'elle ne s'endorme.

Après minuit, une fois la maison endormie, Tariq entre dans la chambre de sa sœur sur la pointe des pieds. Doucement, il remonte la couverture sur ses épaules comme il le faisait quand elle était petite. « Tariq, murmure-t-elle. Promets-moi que tu vas revenir. S'il te plaît, promets-le-moi ! » La main de Tariq s'attarde quelques instants à caresser la longue chevelure ondulée de sa sœur. Puis, il s'éloigne dans le silence de la nuit, avec comme seul bruit de fond le long sanglot de Nawal bien perceptible à ses oreilles. Pour toute réponse, Tariq sort et referme doucement la porte derrière lui.

Le lendemain, tel que planifié, il part en catimini. Il avale un verre de jus en vitesse, fourre un pita et une mandarine dans sa poche de veston, remet le jus dans le frigo et... ne peut résister. Il ouvre le pot et hume longuement l'odeur de la confiture de roses.

Jack Gagné fait durer le suspense. Rien ne lui plaît autant que de voir cette attente fébrile dans l'œil de son patron. Seuls moments, d'ailleurs, où il a réellement une longueur d'avance sur lui. Car chaque fois qu'un indice est versé dans son collimateur, Duval active son cerveau comme un engin momentanément débranché qui se réveille en force après le retour de l'électricité. On l'entend presque réfléchir tout haut, tant il émet des sons bizarres, utilisant toute la gamme des onomatopées. Et lorsqu'il finit enfin par prononcer une phrase digne d'être comprise, c'est pour émettre une hypothèse crédible dans la majorité des cas.

— Les caméras vidéo ont fini par dévoiler leurs secrets, commence Jack. Dans un premier plan d'images, on voit un individu avec un imperméable kaki et un bonnet noir qui sort du wagon qui a explosé. Son profil correspond exactement à la description du suspect qui nous a été fournie par la dame du métro et son petit garçon.

— Génial!

— Sur une deuxième séquence d'images, on le voit qui sort en vitesse de la station du métro par la sortie ouest. Ensuite, la caméra extérieure le montre de nouveau dans une voiture qui l'attendait juste là, à deux pas de la porte de la station. L'angle de la caméra a capté la marque de

la voiture, une BMW, et les quatre derniers chiffres de la plaque d'immatriculation.

— Bon travail, Jack! le félicite Duval, à grands coups de tapes dans le dos. Commence la recherche des propriétaires de BMW bleues avec plaques d'immatriculation qui se terminent par ces quatre chiffres.

— C'est déjà fait! Il y en a que quatre dans toute la ville et ses banlieues. J'ai pas poussé la recherche plus loin que ce périmètre. Aussi bien vérifier ces pistes-là que je me suis dit. Ça sauvera du temps, si on joue de chance, bien sûr.

— Bonne déduction. Alors, cette liste...

— Deux ont un alibi sans faille. Impossible pour ces voitures-là de s'être trouvées dans les environs du métro à l'heure du méfait.

— Tu en es certain?

— Absolument. L'une des voitures a été accidentée la semaine dernière et elle est toujours en réparation au garage. La seconde est à Boston depuis deux semaines.

— Tu as fait vérifier?

— Doublement. Au sujet de la première voiture, j'ai moi-même parlé au propriétaire du garage. La deuxième, c'est la voiture d'un professeur de McGill parti donner un cours à Harvard. On a obtenu une attestation de son passage aux douanes le jour de son départ, il y a de cela quinze jours. De plus, l'homme a fourni aux policiers de Boston un ticket poinçonné prouvant l'entrée quotidienne de sa voiture dans un des stationnements de l'université.

— Et les deux autres BMW?

— Un médecin d'ici, bien connu à l'étranger pour ses recherches... et un juge à la retraite!

— Allons-y pour le médecin. À moins que le juge ne soit quelque peu délinquant sur les bords!

*

Duval marche en tête, Jack Gagné sur ses talons.

Dans ce genre de rencontre, mieux vaut être deux. Surtout lorsqu'il s'agit du premier contact. On ne sait jamais à quoi s'attendre, ni quelle sera la réaction des gens. Parmi toutes les sales besognes qui lui incombent, celle que Duval déteste le plus, c'est d'avoir à annoncer de mauvaises nouvelles à de bonnes personnes.

Sonner à la porte, montrer son insigne d'inspecteur de police et, devant l'expectative d'un drame, voir l'effacement se dessiner dans les yeux de la personne qui ouvre.

Au moins, cette fois-ci, il ne s'agit pas d'annoncer un décès. En fait, Jack et lui vont à la pêche aux indices. C'est d'ailleurs là que Duval est à son meilleur. Un menu détail, un commentaire anodin, une hésitation un peu trop longue avant de recevoir une réponse, et son œil s'allume comme un gyrophare dans la nuit.

La matinée est radieuse. Un soleil de plomb darde ses rayons sur la ville, faisant disparaître à vue d'œil les gouttelettes de rosée sur les bégonias multicolores des plates-bandes qui longent l'allée menant à la résidence d'Ariane Dubé.

Duval jette un regard circulaire à la propriété, une maison cossue et sobre à la fois, témoignant du statut social des habitants et de leur excellent goût en matière d'architecture. La façade d'un beau gris anthracite, une toiture à pignons multiples, un arrangement paysager fleuri aménagé avec soin. Une maison comme il aimerait bien en posséder une. Dans l'allée, une modeste Toyota. Sûrement qu'une berline plus luxueuse se trouve dans le double garage dont les portes fuchsia contrastent avec le gris des pierres dont la maison est recouverte. Une clôture

en fer forgé noir entoure le terrain et une odeur de chlore, plutôt forte, laisse deviner la présence d'une piscine d'assez grande dimension.

Avant de mettre le doigt sur la sonnette, Duval essaie toujours de s'imaginer à quoi vont ressembler les habitants du logis. Un couple au diapason dont l'un ne contredira jamais les réponses de l'autre? Un mari contrôlant ne laissant aucun espace à sa femme? Des conjoints tout à fait indépendants l'un de l'autre et qui, de toute évidence, ne voient absolument pas les choses de la même manière? Bien sûr, il a quand même jeté un bref coup d'œil au profil de ceux qui habitent cette maison idéale. En apparence, des gens plutôt bien nantis. Une pédiatre fréquentant un chercheur en médecine. Deux enfants : une fille et un garçon. Des personnes éduquées et appréciées dans leur milieu. Alors, pourquoi au juste est-il là? Qu'est-ce qui a bien pu dérailler pour qu'il se trouve sur le point de sonner à cette porte? Ce qu'aime également l'inspecteur Duval, c'est de deviner si l'affaire sera simple ou complexe. Si les gens qu'il s'apprête à interroger seront conciliants, participatifs, futés, polis ou détestables, peut-être même exécrables.

Duval pose enfin le doigt sur la sonnette. Un carillon se fait entendre. Le mécanisme est muni d'une minicaméra et d'un microphone permettant aux occupants de vérifier de l'intérieur la présence d'inconnus à leur porte. Duval maudit ces nouveaux gadgets qui ne lui permettent pas de détecter d'emblée, dans la mimique faciale de ceux qui ouvrent, certains indices susceptibles de lui révéler l'état d'esprit des occupants. Soit la surprise totale de quelqu'un qui ignore tout ou encore l'assurance exagérée d'un individu qui, la plupart du temps, a quelque chose à se reprocher.

Ariane Dubé apparaît vêtue d'un tailleur à la fois sobre et élégant, légèrement maquillée, les cheveux retenus sur la nuque par une large barrette assortie à son vêtement. De toute évidence, elle est sur le point de quitter la maison. Détendue et pas le moins du monde inquiète, elle demande tout de même à ces visiteurs impromptus la raison de leur présence chez elle.

— En quoi puis-je vous être utile ? poursuit-elle, dans un demi-sourire. Un de mes petits patients qui a fait une fugue de son lit d'hôpital ?

Il lui arrive parfois de traiter des cas de délinquance juvénile, ou encore d'enfants maltraités dont on abuse à répétition. Trop souvent, ces cas difficiles nécessitent l'intervention des travailleurs sociaux et des enquêteurs policiers qui viennent la questionner à tour de rôle. Une seule fois, cependant, dans le cas d'un enfant disparu, ils se sont pointés jusque chez elle.

— Je me suis rendu chez monsieur Jean Dussault, domicilié au 287 rue Duhaime, et un voisin m'a dit qu'il serait possiblement ici.

— Euh... il est ici habituellement, mais pas présentement. Pourquoi me demandez-vous ça ? Il ne lui est rien arrivé de fâcheux, j'espère ? s'enquiert-elle, une lueur d'inquiétude dans les yeux.

— Non, non. Pas d'accident, madame. Vous dites qu'il n'est pas ici en ce moment ?

— Il est à Paris, pour son travail. Mais que se passe-t-il ?

— Peut-être qu'on pourrait poursuivre à l'intérieur, si vous permettez ?

— Mais oui. Excusez-moi. C'est que j'étais sur le point de partir pour l'hôpital.

— Rassurez-vous, nous serons brefs, madame Dubé.

Un frisson d'inquiétude traverse soudainement Ariane. C'est qu'elle a déjà vécu un moment semblable, concernant son défunt conjoint, justement.

Romain !

Les policiers, les enquêteurs, les inspecteurs étaient débarqués chez elle à tour de rôle et revenaient à tout moment, sans avertir, avec leurs lots de mauvaises nouvelles qui s'étaient mises à s'empiler, jusqu'à ce qu'elle ne soit plus capable de les porter sur ses épaules fragilisées. Puis, ce fut le tour des journalistes, qui en étaient venus jusqu'à faire le pied de grue devant sa maison. Les caméras de télévision, qui l'attendaient, à la sortie de l'hôpital.

L'enfer !

La pâleur qui s'affiche sur le visage d'Ariane n'échappe pas à l'œil aguerrri de Duval.

— Tout va bien, madame Dubé ?

— Oui, oui, se reprend-elle, passablement moins confiante. C'est juste que si vous me disiez de quoi il s'agit, cela dissiperait mes craintes.

— Vos craintes ? Vous avez peur de quelque chose ?

— Non, mais...

— Mais ?

— Voyez-vous, ce n'est jamais rassurant de voir des policiers sonner à votre porte de si bonne heure.

— Auriez-vous des raisons d'attendre des mauvaises nouvelles, madame Dubé ?

— Non. Pas vraiment. Mais personne n'est à l'abri des mauvaises nouvelles, je suppose.

Laisant en suspens le fil de leur conversation et sans préciser la raison de sa venue, Duval s'invite à l'intérieur. D'un coup d'œil circulaire, il fait le tour du salon, tente de pousser plus loin son regard en direction de la cuisine et de la salle à manger attenante. Une large fenestration laisse

entrer abondamment le soleil qui dessine une bande lumineuse sur un parquet parfaitement astiqué. Un immense escalier agrémenté d'une rampe en bois d'érable mène à l'étage. Suspendues au mur de l'escalier, une série de peintures miniatures, modernes et de couleurs vives, accrochent l'œil. Sur le manteau de la cheminée, la photo de deux enfants. Un garçon à l'allure enjoué, des boucles blondes encadrant son visage lui faisant comme une auréole. À ses côtés, une fille un peu plus âgée, le regard sombre et le sourire totalement absent.

— Votre ami... ou votre conjoint, il est ...

— Mon conjoint, précise Ariane.

— Bon. Votre conjoint, monsieur Dussault, il est allé lui-même à l'aéroport ou vous êtes allée le conduire ?

— Je suis allée le conduire, comme d'habitude. Pourquoi ?

— Alors, sa voiture est bien ici ?

— Dans le garage, oui.

— Nous pourrions y jeter un coup d'œil ? À moins que vous n'ayez quelque objection ?

— Pas du tout. Suivez-moi, dit Ariane, en mode automatique.

Ses visiteurs impromptus sur les talons, elle pénètre dans la cuisine, contourne l'îlot de service et longe la rangée d'armoires en chêne avant d'atteindre la porte intérieure menant au garage. Duval note qu'une seule personne a pris le déjeuner dans cette maison. Par les portes-fenêtres, il aperçoit la grande piscine rectangulaire entourée de plusieurs chaises longues en résine et, au fond de la cour, un pavillon ouvert garni de meubles en rotin. Sur un support métallique, quatre serviettes de plage mises à sécher.

— Si je peux me permettre, vous avez reçu des visiteurs, hier soir ou tôt ce matin ?

— Non. Pourquoi vous demandez ça ?

— Pour rien de particulier. Vraiment. C'est juste qu'en jetant un coup d'œil, en passant, j'ai vu plusieurs grandes serviettes de piscine...

— Mon fils. Sûrement qu'il a invité ses amis à se baigner après l'école. Encore heureux qu'il ait pensé à mettre les serviettes à sécher.

— Il est ici, votre fils ?

La main sur la poignée de la porte du garage, Ariane s'arrête net, reprend ses esprits et plonge ses grands yeux bleus dans ceux plus foncés de Duval.

— Vous ne croyez pas, inspecteur Duval, qu'il serait peut-être temps de me dire ce que vous cherchez exactement chez moi ?

L'avion se pose sur le tarmac avec quelques minutes d'avance sur l'horaire prévu. Comme d'habitude, l'aéroport Charles-de-Gaulle est bondé et des voyageurs convergent par centaines dans toutes les directions. Des gens d'affaires pressés de rencontrer leurs semblables, des familles revigorées de retour de vacances, des couples enlacés encore en lune de miel, quelques esseulés qui cherchent sans trouver la moindre personne venue à leur rencontre.

Au milieu du flot des passagers, Élise Benoît scrute la foule, elle aussi à la recherche d'un visage connu. Au loin, une jeune femme lui fait un signe de la main. À peine Élise reconnaît-elle son amie Guyanne tellement cette dernière a changé. Vêtue style bon chic bon genre, soigneusement maquillée, elle fait au moins dix ans de plus que son âge.

Enthousiaste comme à son habitude, Guyanne s'empresse d'embrasser Élise, glisse son bras sous le sien et l'entraîne prestement vers la sortie. Les taxis font la file, les conducteurs impatients jouent du klaxon, les voyageurs chargés de bagages avancent à pas de tortue tout en jouant des coudes afin de se frayer un passage entre les portes coulissantes. À peine visible parmi les autres voitures du stationnement, une Renault ultra-compacte les attend.

— Dis-moi pas que tu as une voiture ?

— La plus petite sur le marché! Très pratique pour stationner dans les rues super étroites de Paris.

— Ouais, encore faut-il pouvoir se la payer!

Guyanne esquive le commentaire, fait dévier la conversation sur les beautés de Paris.

— J'adore cette ville! En plus d'y trouver toutes les commodités imaginables, on peut y faire ce qu'on veut. Et tout ça, en restant incognito.

— Génial!

— On va pouvoir magasiner à notre goût et sortir très tard dans *Paris by night*, s'éclater comme deux gamines, quoi!

Du coup, Élise s'assombrit. Elle n'est pas venue à Paris pour faire la fête, encore moins pour se fringuer. Le plus tôt elle le fera comprendre à Guyanne, le mieux ce sera.

La minivoiture s'engage sur le périphérique et se déniche facilement un petit espace entre les camions de livraison et les poids lourds.

— C'est bizarre, lance Élise, à brûle-pourpoint.

— Quoi?

— Cet accent français que t'as adopté. On dirait que t'es née ici. Ça te dérange pas de te métamorphoser, comme ça?

— Quand on est à Rome, on fait comme les Romains! Et puis, je n'ai pas envie de faire rire de moi, de passer pour une petite provinciale.

Élise secoue la tête, reconnaissant bien son amie d'autrefois.

Concentrée sur la circulation, Guyanne choisit la porte d'entrée dans la ville qui leur fera voir les plus beaux édifices parisiens avant de gagner le 8^e arrondissement. Impressionnée, Élise ne veut rien rater et Paris en fleurs lui en met plein la vue. La tour Eiffel fait concurrence à

Notre-Dame. La Seine coule lentement sous ses ponts et promène en bateaux-mouches les touristes estivaux.

Élise s'étonne que son amie habite un assez grand meublé dans un arrondissement plutôt cossu. Tout en verve, Guyanne saute d'un sujet à l'autre, décrit les beaux vêtements qu'elle s'achète, passe en revue les boîtes qu'elle fréquente, s'éternise sur les divers aspects de sa vie à Paris. Élise l'écoute d'une oreille distraite, la tête ailleurs. En fait, elle ne se décide pas à lui dire. Elle attend le moment propice, mais ne devra pas trop tarder.

Vendredi, c'est tout de même après-demain !

*

Du haut du ciel, Tariq voit Paris pour la première fois. Mais, pour avoir mille fois visualisé le plan sur Google Map, il connaît parfaitement le parcours à suivre jusqu'à l'adresse qu'on lui a donnée.

Il quitte son siège d'avion bon dernier, se noie dans la foule des voyageurs et s'organise pour se trouver en plein milieu de la file d'attente pour le passage des douanes. Il suit les directives à la lettre : se présenter le plus naturellement possible, parler peu et éviter les caméras de surveillance.

Au lieu de s'informer au kiosque, il serpente les couloirs de l'aéroport comme s'il y venait tous les jours, repère la sortie la plus près, traverse la rue d'un pas assuré et attend l'autobus qui le conduira à la ligne de métro la plus proche. Devenir anonyme dans la foule et atteindre le centre-ville de Paris, le plus rapidement possible. Pas besoin de guide ni de carte touristique. Il a tout en mémoire.

Il n'a pas peur.

Il n'a plus peur.

Il y a des souvenirs qu'il vaut mieux traiter comme des bêtes sauvages. Les enfouir au fin fond de leur tanière, en bloquer la sortie et les y garder captifs à jamais. C'est justement à ce genre de secrets bien gardés qu'Élise Benoît ne cesse de songer depuis son arrivée chez Guyanne. Sans parler des nouvelles cachotteries que son amie est peut-être en train de lui dissimuler. Élise profite justement de l'absence de Guyanne pour en avoir le cœur net. Elle entre dans sa chambre, ouvre sa garde-robe, pousse les cintres, s'étonne encore une fois d'y trouver autant de luxe : des vêtements griffés, des paires de chaussures par douzaines, des pantalons moulants et des pulls angoras doux comme de la soie. Sur les étagères, de la lingerie fine, des sous-vêtements aguichants, des bas de dentelle. Dans sa boîte à bijoux, rien qui ressemble à de la pacotille ! Ce n'est pas avec son salaire de serveuse de bar que Guyanne peut se payer tout ça. Même avec des pourboires faramineux.

Il y a quelque chose qui cloche.

Par la fenêtre, elle aperçoit Guyanne qui revient, une boîte de croissants à la main. La chevelure ondulante, ses longues jambes effilées mises en évidence dans un *legging* ultra moulant, les pieds chaussés de jolis bottillons, son amie n'est plus du tout la jeune fille qu'elle a connue.

Élise soupire. Comme elle, Guyanne a sûrement quelques secrets bien gardés.

— Ces croissants doivent être sans calories, je suppose, si j'en juge par la taille que tu affiches.

— Crois-moi, les Parisiennes ont mille et un secrets pour conserver une taille de guêpe, réplique Guyanne dans un grand éclat de rire.

— Et pour se payer tous leurs vêtements de luxe et autant de bijoux, je me demande bien quels sont leurs petits secrets...

Du coup, le grand rire de Guyanne se fige, une ride de contrariété se dessine sur son front. Elle s'éloigne de quelques pas, s'affaire longuement dans la cuisine, dépose les croissants à la pâte d'amandes et les chocolatinnes dans une corbeille. En quelques minutes, la cafetière crache deux expressos dans un jet de vapeur.

Élise, qui s'en veut d'avoir fait ce commentaire maladroit, tourne en rond, finit par poser une main timide sur l'épaule de Guyanne.

— Excuse-moi. Je n'ai absolument rien à dire, ni même à penser de ton mode de vie.

La tension reste palpable.

La contrariété de Guyanne grandit, se métamorphose en colère. Au bout d'un silence interminable, elle éclate.

— Si tu veux le savoir, Élise, c'est non! Non, je ne me prostitue pas à gauche et à droite pour me faire du fric, comme tu pourrais le penser. J'ai trouvé une meilleure solution. J'ai pris un amant. Il est beau, il est riche. Et j'en profite. Voilà! Ça te choque?

— Non, non! Pas du tout, balbutie Élise.

— Il m'a installée ici, il me gâte, me fait plein de cadeaux, enchaîne Guyanne d'une voix qui a monté d'une

octave. Il m'a même offert la voiture, si tu veux vraiment tout savoir. Puis je me fiche royalement des qu'en-dira-t-on!

Élise avale sa salive, prend le temps de bien choisir ses mots avant d'émettre un nouveau commentaire qui risque d'être mal à propos.

— Parfait. Tu as bien raison. Et si tu as trouvé ton bonheur là-dedans, c'est ce qui compte, non?

— Quoi? T'as bien dit mon «bonheur»? s'emporte à nouveau Guyanne, comme si on venait de lui demander si elle croyait encore au Père Noël.

— Façon de parler. Je voulais simplement dire trouver ta voie, une façon de vivre, quoi!

— Parce que tu crois qu'on ne me l'a pas volé, à treize ans, mon bonheur?

Élise baisse les yeux, désolée que la discussion en soit arrivée là. Bien campée sur sa lancée, Guyanne ne déroutait pas.

— Tu es pourtant bien placée pour le savoir... Depuis l'âge de douze ans que les hommes me reluquent, me tournent autour, me touchent, comme si mon corps leur appartenait. J'ai le corps que j'ai... et ça, je n'y peux rien. Mais ça ne leur donne pas pour autant le droit de poser leurs sales pattes dessus, sans ma permission!

— Je comprends très bien ce que tu veux dire.

— En vieillissant, j'ai bien réfléchi à tout ça, vois-tu, et j'ai décidé de changer la donne. Et ça n'a rien à voir avec le bonheur, crois-moi. J'essaie seulement de m'en sortir, de me faire une carapace, c'est tout.

Guyanne détourne la tête, comme si elle ne pouvait regarder Élise dans les yeux.

— Maintenant, c'est moi qui mène le bal, affirme-t-elle, d'une voix bien appuyée. Et je m'en sers justement... de mon «si beau corps». Parmi tous ceux qui me draguent

sans arrêt au bar, j'en ai choisi un à mon goût. On échange des services et tout le monde y trouve « son bonheur », comme tu dis. C'est mon choix et je n'ai pas de leçon à recevoir de personne à ce chapitre.

— Tu as tout à fait raison. D'ailleurs... moi aussi, j'ai fait des choix, enchaîne aussitôt Élise, profitant de cette porte ouverte pour y aller enfin de ses propres confidences. Pas les mêmes choix que toi, mais ce sont les miens. Et je n'accepterai pas non plus qu'on me juge à ce sujet.

Pressée de voir la conversation s'engager sur une autre voie, Élise se met à parler des étés de leur enfance, de leur si belle amitié, de leurs baignades enjouées, des longues promenades qu'elles faisaient sur les plages de l'Île. Guyanne se prête au jeu. Mais de souvenirs en souvenirs, leur conversation dévie encore une fois sur un terrain marécageux, comme s'il leur était impossible de s'empêcher de patauger dedans.

Élise se remémore les sinistres événements venus gâcher ce qui s'annonçait comme un si bel été, celui de leurs treize ans. L'été où Michel Meunier, ami et avocat du père d'Élise, Romain, avait croisé leur route sur le chemin du retour de l'école et les avait invitées à monter dans sa voiture supposément pour les reconduire chez elles. D'un compliment à l'autre, les filles s'étaient laissé convaincre d'aller chez lui, boire un coca au bord de la piscine. S'y trouvait déjà un certain M. Chong, une autre des connaissances douteuses de Romain. Le coca avait vite été remplacé par de l'alcool et les choses avaient dégénéré. Les prises de photos s'étaient multipliées. Puis Chong s'était occupé de Guyanne. Meunier s'était attaqué à Élise qui lui avait farouchement résisté.

— Ne sois pas trop sévère, Élise. Romain avait des dettes, tu le sais très bien. Il s'est trouvé pris au piège

par une bande de salauds. Et en plus, il était tellement malheureux.

— Après tout ce qui s'est passé, je ne comprends pas pourquoi tu cherches encore à le défendre. À bien y penser, c'est nul autre que lui qui nous a plongés dans ce maudit piège à pédophiles puisqu'il faisait affaire avec Chong et Meunier. Pour moi, il a brisé à jamais le lien sacré père-enfant.

Élise a le regard dur, le front crispé, les poings serrés le long de son corps. Au bout d'un instant, elle poursuit sans nuancer.

— Je lui en veux toujours autant, et sa mort n'y a rien changé.

— Ton père, il a toujours cru qu'il n'était pas assez bien pour ta mère.

— Il t'a dit ça ?

— Quelque chose comme ça, oui. Et puis, je suis persuadée qu'il pensait que Chong et Meunier en resteraient aux photos. Les mille clichés qui ont circulé sur le Web n'étaient distribués qu'aux abonnés, tu t'en souviens ? Et ces photos, elles ont été affichées à l'insu de ton père à ce que je sache.

— Abonnés ou non, il s'agissait de sales pédophiles, Guyanne ! Et nous avions à peine treize ans quand ce trou du cul d'Asiatique et Meunier nous ont...

— *Time out !* Arrête. Tu te fais du mal, Élise ! Puis tu n'es pas venue à Paris pour parler de ces enfoirés. Toute cette histoire, c'est notre secret et on avait convenu qu'on allait l'enterrer avec ton père, non ?

Élise se lève, fait les cent pas dans la cuisine, retenant la colère qui gronde en elle. La sonnerie du téléphone brise le silence, mais Guyanne laisse le répondeur faire son travail, alors qu'Élise tente encore une fois d'effacer son père de

sa mémoire. Le temps file et elle n'a pas encore trouvé les mots pour informer Guyanne, pour lui dire qu'elle ne passera pas les trois prochaines semaines en sa compagnie. Elle hésite, voudrait bien lui faire part de ses intentions, mais est-ce que ce serait sage? Peut-elle tout lui dire sans mettre sa mission — leur mission — en danger?

— Parlant de secret, j'en ai un autre, commence enfin Élise.

— Ah oui?

Les yeux dans le vide, Élise croque sans grand appétit dans son croissant, mastique longuement sa bouchée, boit une gorgée de café qu'elle laisse tourner sans fin dans sa bouche. Non. Elle ne peut se permettre de laisser la moindre trace derrière elle. Elle ne doit rien dire. À personne. Même pas à sa meilleure amie. Pourtant, elle hésite encore. Se délester de son lourd secret lui ferait tellement de bien. Du coup, elle reprend de l'aplomb et fixe Guyanne droit dans les yeux, l'air résolu.

— J'ai décidé de plonger dans... C'est difficile à expliquer, c'est surtout difficile à comprendre. J'ai besoin de toi, Guyanne. Besoin de ta complicité pour réaliser un projet qui me tient beaucoup à cœur. Un projet assez particulier. Vas-tu m'aider?

— Sans aucune hésitation, affirme Guyanne, d'une voix à la fois absolue et catégorique. Je serai là pour toi... comme tu l'as été pour moi. Jamais je n'oublierai ce fameux matin où tu m'as accompagnée à la clinique d'avortement. Tu m'as tenue par la main pendant toute la durée de l'intervention. Tu m'as aidée à faire le deuil de tout ça... Surtout, jamais tu n'as glissé mot de cette sordide histoire à personne.

— C'était toi. Mais cela aurait aussi bien pu être moi, échappe Élise, d'une voix atone.

Guyanne marque une pause. Les deux filles sont aussi décontenancées l'une que l'autre.

— Je vais être muette comme une tombe. Dis-moi sans hésiter de quoi il s'agit.

— Je vais quitter Paris, après-demain. Ni ma mère ou mon frère, ni Jean, ni personne ne doit savoir où je suis. Sinon ils vont essayer de m'empêcher de...

Élise s'arrête net en plein milieu de ses confidences. Comme si une alerte rouge venait de s'allumer. Et si elle faisait tout foirer en ouvrant un peu trop sa grande trappe. Si tout déraillait à cause d'elle. Non. Elle ne peut pas faire ça. Pas maintenant. En ce moment précis où elle est si près du but.

— Alors, tu m'en parles de ce projet ? s'impatiente Guyanne.

— Eh bien, se reprend Élise, je vais à la rencontre d'un homme!

— Humm! Me semblait que les hommes ne t'avaient jamais trop intéressée.

— Les hommes ordinaires ne me disent rien. Mais celui que je vais rencontrer n'a absolument rien d'ordinaire, crois-moi.

Guyanne se détend, comme si une bombe venait d'être désamorcée.

— Ouf! J'avoue que pour un moment, tu m'as réellement fait peur. J'ai pensé que tu t'étais peut-être embarquée dans une histoire louche.

— Mais non, mais non! T'inquiète.

— Ça me rassure de t'entendre dire que tu as un homme dans ta mire. J'aurais cependant dû me douter qu'il devait s'agir de quelqu'un hors de l'ordinaire pour que tu t'y intéresses!

— Arrête de faire ta drôle! J'suis pas si fêlée que ça, non?

— Tu n'es pas fêlée, mais tu es tellement, comment dirais-je, tu es tellement différente. Toujours intense, inattendue, théâtrale avec tes grands discours philosophiques, tes ambitions démesurées, tes idées grandioses de toujours vouloir changer le monde. Alors, tu te décides à m'en parler, de cet homme extraordinaire ?

— Plus tard, marmonne Élise. À mon retour, peut-être. Mais, je peux déjà t'affirmer qu'il est très « particulier » et qu'il fera bientôt parler de lui. Et pas seulement dans les journaux à potins !

*

Bordel de merde, ne cesse de maugréer Tariq en descendant l'escalier de l'appartement miteux où il a passé la nuit. Les draps étaient sales, les couvertures trouées par des brûlures de cigarettes et, comme si ce n'était pas suffisant, le matelas sentait le moisi à plein nez. Quant au café qu'il vient d'avaler, il était infect et le déjeuner, carrément inexistant. Mécontent, il frappe du pied la canette qui traîne sur le bord du pavé comme pour se défaire de sa frustration qui n'a fait qu'augmenter depuis hier soir. Pressé de quitter cet endroit à oublier, il traverse la rue en vitesse, gagne le parking d'un pas décidé et, du coin de l'œil, lorgne le trottoir d'en face.

Le temps est lourd ; c'est le calme avant l'orage. Pas un souffle de vent. Pas l'ombre d'un rayon non plus pour venir tuer cette humidité qui le pénètre jusqu'à l'os.

Tariq l'aperçoit de loin. Du côté des conteneurs réfrigérés longeant l'entrepôt. Un grassouillet à lunettes, le crâne nu comme une boule de quille. Perdu dans un pantalon qui lui traîne sur les talons, bien dissimulé sous un long

survêtement noir à capuchon. Un téléphone portable à l'oreille, l'homme reluque les alentours, comme s'il redoutait l'arrivée d'un intrus. Tariq l'examine à deux fois. Est-ce bien lui, son contact ? Il semble trop jeune, trop bizarre. En s'approchant, Tariq voit qu'il est plus vieux qu'il n'y paraissait à première vue. C'est cependant à son regard dur et sans expression qu'il a la certitude que c'est bien celui qu'il doit rencontrer.

— Zeyab ? questionne Tariq, d'une voix tamisée.

— Zeryab, corrige l'homme, sans lâcher son téléphone.

Scrutant les abords d'un œil, Tariq aperçoit deux autres individus flânant près des conteneurs. Ils portent les mêmes vêtements amples, affichent les mêmes regards ténébreux. Zeryab termine enfin sa conversation téléphonique, lui fait signe de le suivre sans même jeter un regard dans sa direction. Tariq lui emboîte le pas. Les deux autres hommes se mettent également en branle tout en demeurant à distance. À la queue leu leu, ils sortent du stationnement, traversent la rue et marchent environ cinq minutes avant de bifurquer dans une ruelle qui débouche sur une autre artère passablement achalandée. Au moment où Tariq ne s'y attend pas, Zeryab tourne subitement et enjambe, trois marches à la fois, un escalier menant à un édifice délabré. Avant qu'il ne pose la main sur la poignée, la porte s'ouvre et ils pénètrent tous les deux à l'intérieur pendant que les deux poursuivants s'engouffrent dans une Volvo noire stationnée juste au pied des marches.

Un corridor étroit aux murs tapissés de graffitis les mène à une première, puis à une deuxième porte. Cette fois-ci, Zeryab frappe du bout des doigts et attend patiemment qu'on lui indique le moment d'entrer. À l'intérieur, une pièce sombre sans aucun mobilier. Surgi de nulle part, un chien hirsute se dirige droit sur eux, sa truffe mouillée

flaire leurs mains, leurs vêtements, leurs poches mieux que ne le ferait un douanier hyper zélé. Surpris par l'arrivée du molosse, et surtout peu rassuré sur ses intentions, Tariq sursaute.

— Si t'as peur d'un chien, aussi bien retourner d'où tu viens, ricane méchamment Zeryab.

Une voix semblant venir d'outre-tombe retentit.

— Laisse notre nouvelle recrue tranquille, Zeryab, et dégage!

L'homme à la voix de baryton, un barbu à la stature imposante est flanqué d'un acolyte aux allures de chien de poche alors que deux fiers-à-bras viennent compléter le quatuor. Une porte capitonnée mène à une seconde chambre qui ne ressemble en rien à la première. Meublée de chaises confortablement rembourrées, la pièce est entourée d'armoires métalliques cadénassées. Dans un coin, un immense bureau couvert d'une abondante paperasse et de plusieurs appareils téléphoniques.

— Tariq Taboury, c'est bien ça?

— Exact.

— Passeport.

— Je croyais que...

— Passeport sur la table!

Tariq obéit. Le baryton s'empare du passeport canadien, l'examine sous toutes ses coutures, puis le jette négligemment dans un des tiroirs du bureau. Il fouille dans un autre tiroir, en sort une grande enveloppe qu'il ouvre sans plus de délicatesse. Un dossier s'y trouve, rempli de pages crayonnées et de quelques photos. Il regarde Tariq droit dans les yeux, semble scruter sa personne jusqu'au fin fond de son âme. Tariq soutient son regard et le moment dure une éternité. Cela semble être le test d'entrée, car après cet examen scrupuleux, son vis-à-vis change d'attitude, lui

adresse même un semblant de sourire. Il finit par tendre la main au nouveau venu en lui souhaitant la bienvenue dans le groupe.

Une heure plus tard, Tariq quitte l'édifice avec une autre identité, deux nouveaux passeports en main, une liasse de livres turques en poche et deux billets d'avion pour Istanbul via Francfort... et Munich.

Une première série de billets d'avion pour lui.

La seconde pour la fille.

L'inspecteur Duval affiche une mine détendue. Pour avoir bourlingué longuement en sa compagnie, Jack Gagné décèle immédiatement un air de satisfaction tapie au fond de l'œil de son patron.

Une vingtaine de minutes seulement se sont écoulées depuis que Duval a pénétré dans la maison d'Ariane Dubé, mais déjà il peut deviner comment se dérouleront fort probablement les choses. Ces premières minutes passées avec un suspect, ou l'une de ses proches connaissances, lui sont toujours d'une importance capitale. Ignorant la raison exacte de la présence policière sous leur toit, ces individus ont généralement tendance à mieux collaborer, se montrent confiants, se laissant ainsi voir sous leur vrai jour. Ariane Dubé n'échappe pas à la règle. L'inspecteur remarque immédiatement la manière dont elle se repositionne une fois sa surprise initiale passée. Polie, affable, elle fait surtout preuve d'un remarquable aplomb.

— Inspecteur Duval, pourriez-vous me dire ce que vous cherchez exactement chez moi? lance Ariane, d'un ton calme, mais ferme.

— Rien de particulier. Au fait, j'aurais aimé parlé à votre... à monsieur Dussault. Mais vous me dites qu'il est à Paris en ce moment. Par affaire, je suppose?

— Oui, pour son travail. Vous vouliez voir Jean. Mais cela ne m'explique pas la raison de votre visite...

— Sa voiture. C'est la voiture de monsieur Dussault que nous voudrions voir.

— La voiture de Jean? Et auriez-vous l'obligeance de me dire en quoi la voiture de mon conjoint peut vous être d'un quelconque intérêt? questionne-t-elle, un brin ironique.

Duval sourit. Cette Ariane Dubé lui tient tête. Il a vu juste. Une vraie femme de caractère!

— Ah! Une simple routine, dans le cadre d'une enquête. Voyez-vous, nous vérifions tous les véhicules de même marque et de la même couleur que celle de votre...

— De Jean, l'interrompt Ariane. Ça doit en faire beaucoup dans toute la ville, non? Et pourquoi ce genre de voitures en particulier vous intéresse-t-il?

Duval comprend qu'il ne franchira pas la porte menant au garage avant d'avoir répondu à la question d'Ariane Dubé.

Le vieux matou lové dans un rayon de soleil saute du fauteuil en rotin qui donne sur la porte-fenêtre. Il s'étire longuement et vient flairer du côté des visiteurs, l'air de leur signifier qu'ils ont dérangé sa sieste.

— Il s'appelle comment?

— Jean. Je viens de vous le dire.

— Non. Pas votre conjoint. Le chat.

— Chopin.

— Vous aimez la musique classique?

— Bien sûr. Vous cherchez encore à éviter de répondre à ma question, inspecteur?

Duval secoue la tête, mais ne répond toujours pas. Il se baisse, caresse le vieux chat qui se met à ronronner comme un moteur. Près de la porte, Duval remarque une paire

d'espadrilles dont les semelles sont maculées de boue et de brins d'herbe séchée, ce qui lui laisse supposer qu'elles ont été utilisées d'abord sur une terre humide avant de traverser un terrain gazonné encore mouillé. Pourtant, il n'a pas plu cette nuit et il n'y a aucune trace de rosée sur le patio.

— Vous faites du jogging, madame Dubé ?

— Pardon ?

— La course à pied, vous aimez ?

— Je ne vois pas le rapport avec votre visite, mais oui, nous faisons tous du jogging dans cette maison. Ma fille, mon fils, mon conjoint et moi-même, répond-elle, un brin agacée.

— Nous avons quelque chose en commun, donc. Des marathons ?

— Quelques-uns, mais il y a un bout de temps. Mon travail ne me permet pas vraiment de m'entraîner adéquatement pour ces longues courses. Je me contente plus souvent de courir pour faire contrepoids aux journées difficiles à l'hôpital.

Machinalement, Ariane pose la main sur la poignée de la porte donnant sur le garage et s'apprête à l'ouvrir, mais se ravise. Se tournant brusquement, elle se trouve nez à nez avec l'inspecteur Gagné déjà en mouvement pour pénétrer dans le garage.

— Excusez-moi, balbutie Duval dont le visage s'est retrouvé carrément plaqué contre la chevelure d'Ariane.

— Alors, fait-elle, nullement décontenancée, pourquoi encore voulait-on examiner la BMW ?

— L'odeur des champs de lavande...

— Pardon ?

— Votre shampoing. Il sent la lavande. Pour tout vous dire, nous cherchons une BMW bleu gris dont nous avons les quatre derniers chiffres de la plaque d'immatriculation.

Nous vérifions de façon systématique tous les véhicules pareillement immatriculés parce qu'une caméra de surveillance a laissé voir une voiture semblable stationnée à la sortie ouest du métro au moment exact où l'explosion de lundi a eu lieu. L'auto de votre conjoint figure sur notre liste.

Duval a tout déballé d'un seul trait. Une technique qui surprend toujours ses interlocuteurs et qui lui permet de noter toutes sortes de réactions instantanées susceptibles de lui fournir des pistes à suivre. Bouche bée, Ariane ouvre démesurément les yeux avant d'ajouter :

— De toute évidence, il ne s'agit pas de Jean puisqu'il est à Paris depuis près de deux semaines et que sa voiture est restée stationnée dans le garage depuis son départ.

Duval hoche la tête, sort son moleskine de la poche intérieure de son veston et y griffonne quelques notes. Puis, sans plus attendre de permission, il contourne Ariane, ouvre la porte et pénètre dans le garage, son acolyte sur les talons. De ses yeux scrutateurs, il se met à examiner la voiture, fait le tour de la carrosserie, note la marque des pneus, pousse même jusqu'à renifler le tuyau d'échappement. Il enfle ensuite des gants de caoutchouc, ouvre la portière côté conducteur, se penche et inspecte longuement le tapis, examine les pédales d'accélération et de freins. D'un coup d'œil, il fait signe à Jack qui, jusque-là, s'est fait discret. À l'aide d'un instrument ressemblant à une pince à épiler, son collègue collecte plusieurs brins d'herbe et des mottes de terre qu'il dépose dans un sac en plastique avec fermeture à glissière. Caméra en main, il prend plusieurs clichés de l'extérieur et de l'intérieur de la voiture. De son côté, Duval poursuit son inspection de la berline, regarde sous les sièges, ouvre la boîte à gants. Il s'arrête net à la vue de l'objet qui s'y trouve.

Une tuque noire!

— Madame Dubé, lance-t-il, en la regardant droit dans les yeux. Êtes-vous prête à me jurer que cette voiture n'est jamais sortie de ce garage depuis le départ de Jean Dussault?

— Oui. Enfin... à vrai dire, je n'en sais rien. Mais si jamais quelqu'un s'en était servi, ce serait peut-être ma fille, Élise.

Duval sourcille, reprend stylo et moleskine et fixe longuement Ariane, l'air de lui signifier que le jeu est terminé.

— Madame Dubé, commence-t-il, il faut faire un petit effort pour vous rappeler le moindre détail susceptible de nous faire avancer dans cette enquête. Plus vous nous aidez, plus vite vos proches seront susceptibles d'être éliminés de nos listes de suspects. Vous comprenez?

— Euh, oui! Laissez-moi réfléchir un instant.

— Dites-nous tout ce qui vous vient en tête relativement au comportement de votre fille ces derniers jours, même si cela peut vous sembler n'avoir aucun lien avec la raison de notre visite. On fera le tri parmi les informations que vous nous fournirez. C'est notre travail et on s'y connaît. Faites-nous confiance.

Ariane détourne le regard de ses interlocuteurs, se met à fouiller sa mémoire à la recherche d'un élément hors de l'ordinaire au sujet de sa fille. Au bout d'une minute, elle allume.

— Il y a un détail qui me revient au sujet d'Élise.

— Je vous écoute.

— Un cycliste. Un gars bizarre qui m'attendait dans le stationnement de l'hôpital l'autre matin. Il m'a dit que... Il m'a dit quelque chose d'étrange, une sorte d'avertissement au sujet de ma fille.

— Intéressant. Racontez-moi.

— Il avait l'air un peu dérangé. J'avais passé une nuit horrible — un de mes jeunes patients n'avait pas survécu à une intervention délicate — et j'ai perdu patience avec cet étranger qui n'aboutissait pas. Il a déguerpé sans que je sache exactement ce qu'il était venu me dire.

— Faites un effort pour vous souvenir exactement des mots qu'il vous a dits.

— Il m'a dit que... en résumé je crois qu'il essayait de me faire comprendre qu'Élise courait un danger. Mais comme je vous l'ai dit, il est parti en catastrophe. Comme il avait mentionné qu'il travaillait à l'hôpital, j'ai voulu le retrouver en consultant la liste des employés étudiants. Malheureusement, les services des ressources humaines ne m'ont pas donné accès aux dossiers.

— Nous allons le retrouver, si vous voulez bien nous aider à le faire.

— Je vais vous aider, inspecteur Duval. Je vais vous aider, répète-t-elle, d'une voix qui commence à fléchir.

Ils sont assis face à face. Lui boit son café, elle, elle jongle avec ses idées. C'est qu'elle ne sait trop comment annoncer la nouvelle à Hakim. C'est sûr qu'il ne sera pas content. Il s'imaginera qu'elle est de connivence avec Tariq, ne la croira pas même si elle lui dit qu'elle ne savait absolument rien.

L'odeur du pain trop grillé ramène Fatima sur terre. D'un bond, elle gagne le comptoir de cuisine, tapote avec frénésie le bouton du grille-pain. Des rôties brûlées le matin, Hakim n'aime pas du tout. Les jeter à la poubelle pour en griller de nouvelles lui vaudra une remontrance pour gaspillage, les lui servir telles quelles lui en attirera une pour incapacité à faire la cuisine. Aussi, décide-t-elle d'y aller d'une demi-mesure. Elle se met donc à gratter compulsivement le pain avec la lame d'un couteau, ce qui lui vaut un reproche de toute manière.

— Tu ne pourrais pas faire attention. Faire des rôties, ce n'est pourtant pas si difficile. C'est bien vrai que toi, la cuisine...

— C'est ce fichu grille-pain. Il faudrait en acheter un neuf.

— Je t'avais dit de le faire réparer.

— Mais Hakim, nous ne sommes plus là-bas. Il n'y a personne ici qui répare des vieux grille-pain. Je vais en

acheter un nouveau, dès qu'il y aura des soldes, prend-elle soin d'ajouter.

Hakim renifle le pain brûlé et fait la grimace. Il finit par le garnir doublement de confiture de roses.

— Les enfants ne déjeunent pas ?

— Les vacances. Ils sont en vacances depuis ce matin, Hakim.

— Est-ce qu'on a l'air du genre de famille qui se paie des vacances ? Tu les gâtes trop. Tariq est en âge de travailler. Nawal et Soumia aussi m'aideront au magasin cet été.

— Oui, Hakim. Mais ce sont aussi des enfants. Ils ont le droit de prendre quelques jours pour s'amuser, avant de travailler.

— S'amuser ? Tu t'es déjà amusée, toi ?

— Les temps ont changé. Et nous sommes dans un autre pays. Un pays où les enfants peuvent se permettre d'être des enfants, justement.

La remarque de Fatima est trop juste pour que Hakim y trouve à redire.

Un silence lourd s'installe entre eux. Hakim plonge à nouveau dans son bol de café, Fatima reprend son jonglage d'idées, rattrapant au vol la fameuse nouvelle dont elle ne sait trop que faire. Elle ne reprend la parole qu'au moment où Hakim s'apprête à partir pour aller ouvrir le dépanneur, s'assurant ainsi de ne pas avoir à discuter trop longtemps. Dès que son mari se dirige vers la porte, elle s'élançe :

— Tariq est parti en camping avec un ami, dans les Laurentides. Pour quelques jours, seulement. Ça va lui faire du bien, le grand air, le vélo, le canotage, la pêche. Il va nous revenir en pleine forme pour travailler !

— Où ça ? Avec qui ? demande Hakim, carrément surpris.

— Un ami...

— Quel ami? On n'en voit jamais à la maison, des amis. Et pourquoi ne m'a-t-il pas demandé l'autorisation? Tu ne lui as quand même pas donné la permission sans m'en parler?

— Je crois que notre fils est assez vieux pour décider de ce qu'il veut faire de quelques jours de ses vacances. Il faut leur laisser un peu de corde à nos enfants. Et leur faire confiance aussi.

— Je me demande bien où tu prends ces foutues idées. Tant qu'ils vivront sous mon toit, mes enfants devront me rendre des comptes. Mets-toi bien ça dans la tête, Fatima!

Hakim part en claquant la porte. Fatima respire plus confortablement. Elle sort de sa poche la note laissée par son fils, la déchire en petits morceaux qu'elle jette aux poubelles, avec les croûtes calcinées laissées dans l'assiette de son mari.

Chaque matin, la même routine ; chaque jour le même manège.

Oleya Daoud a déjà donné à boire aux deux mulets, raclé l'enclos du cochon. Elle se dirige maintenant vers le poulailler ou plutôt vers ce qui en tient lieu. Huit poteaux soutenant une toile où les poules peuvent se réfugier à la recherche d'un peu d'ombre le moment de pondre arrivé. Sa tâche préférée est sans contredit d'extraire les œufs encore tout chauds et humides sous les poules. Doucement, elle s'approche des volatiles, leur chantonne le même air qu'elle murmure à cœur de jour puis, glissant lentement sa main sous leur corps emplumé de douceur, elle dérobe le fruit de leur ponte quotidienne. À chaque œuf qu'elle dépose dans son panier, Oleya éclate de rire. D'un rire étrange, saccadé, aux notes discordantes. D'abord effrayées par ces bruits bizarres, les poules ne font maintenant plus de cas de la femme au curieux cancanage. Ni les animaux — ni les humains d'ailleurs — ne portent plus attention à son incompréhensible jargon. Tous semblent s'être habitués aux sons incompréhensibles émanant de la gorge d'Oleya, et qui se mêlent étonnamment bien aux bêlements du bouc, aux grognements du cochon et au caquètement des volailles.

Au loin à l'horizon, un énorme disque incandescent apparaît au sommet des montagnes. Une lumière aveuglante en jaillit et s'étend sur l'immensité du territoire, teintant d'or la plaine tout entière et colorant d'ocre les nombreuses cavités des pics rocheux. De ses grands yeux noirs, Oleya fixe l'astre un instant, mais doit aussitôt se protéger la vue en utilisant sa main en guise de pare-soleil. Tout à son spectacle, elle n'entend pas le bruit des sandales qui viennent vers elle.

— Maman, chuchote Jamil pour éviter de la surprendre, tu viens manger ?

Oleya sursaute quand même, une cacophonie de sons pleins la bouche. Effarée à la moindre des choses, la femme se retourne en tremblant, son visage grimaçant, ses pupilles démesurément dilatées.

— N'aie pas peur. C'est moi, Jamil, ton fils Jamil. Tu me reconnais, hein, maman ?

Jamil passe son bras autour du corps amaigri de sa mère et l'amène vers la maison de son oncle. Depuis qu'il est au camp d'entraînement, il la voit de plus en plus rarement. Et même si Oleya n'est plus que l'ombre d'elle-même, sa présence lui manque énormément. Depuis que les autres membres de sa famille ont été tués et qu'il ne sait pas ce qu'il est advenu de ses frères jumeaux — sont-ils vivants, sont-ils morts, nul ne le sait — sa mère est la seule personne qui lui reste de sa famille immédiate.

Oleya frissonne de tout son être.

Jamil frissonne lui aussi, comme chaque fois qu'il entend tout ce qui reste de la voix de sa mère. Elle qui lui chantait pourtant de si jolies mélodies.

Avant.

Avant que la jolie bourgade dans laquelle elle vivait se réveille, un beau matin, avec vingt-neuf habitants en

moins, une douzaine de maisons rasées par les flammes,
toutes les récoltes calcinées.

Avant que dix mains, cent mains, mille mains d'homme
ne viennent lui enserrer la gorge, lui broyer les cordes vocales.

Pour qu'elle ne puisse pas raconter.

Le jour du grand massacre.

Hakim est furieux. Depuis quatre jours que Tariq est parti dans les Laurentides et qu'il n'a aucune nouvelle de lui. Il aurait au moins pu téléphoner à sa mère. Toujours, il a ce satané cellulaire collé à l'oreille, mais n'est pas foutu de s'en servir pour informer ses parents de la durée de son absence.

— Nawal, gueule Hakim. T'as reçu des messages de ton frère?

— Quoi?

— Des textos, des tweets, des je-ne-sais-pas-quoi que vous vérifiez à toutes les secondes?

— Non. Pourquoi j'aurais reçu des messages de lui?

— Il est temps qu'il commence à m'aider au magasin. Le travail déborde. Si jamais tu le couvres, c'est toi qui devras travailler à sa place et vider les caisses de marchandises. Je t'avertis. Et j'entends pas à rire.

Nawal lève les épaules et disparaît dans sa chambre. Hakim se retourne vers sa femme et finit de déverser sa colère sur elle.

— C'est ta faute aussi. T'aurais pas dû le laisser partir sans ma permission.

— Mais...

— Il n'y a pas de « mais » quand je te dis quelque chose. Tu vas appeler ses amis et trouver où il est rendu. Je veux qu'il soit au travail demain matin, tu m'entends?

Fatima ne répond pas et finit de ranger la vaisselle. Tariq finira bien par arriver. Mais quand? Une fois son mari descendu, elle va frapper à la porte de Nawal.

— Tu le sais, où est ton frère?

— Non.

— Il ne t'a rien dit?

— Non.

— Et l'ami avec qui il est parti, tu le connais?

— Maman, j'te dis que j'sais rien.

Fatima s'approche de Nawal. Elle se doute bien qu'elle en sait plus long qu'elle ne le laisse supposer. L'attitude de sa fille, son regard fuyant, son empressement à vouloir clore la conversation ne font qu'alimenter ses craintes.

— Nawal, commence Fatima. Si jamais tu sais quelque chose au sujet des cachotteries de Tariq, je crois qu'il serait grand temps que tu m'en parles. Ça fait quatre jours qu'il est parti sans donner de nouvelles. C'est pas normal, tu ne crois pas? Si jamais il lui était arrivé quelque chose et que tu n'aies rien dit, tu t'en voudrais terriblement, n'est-ce pas? Pas besoin d'en informer ton père pour l'instant, mais si tu sais quoi que ce soit, je t'en prie, dis-le moi.

— Je sais rien, maman, finit par murmurer Nawal après avoir hésité un instant.

— Parfait. Tu ne sais rien, ma fille. Du moins, c'est ce que tu affirmes. Mais moi, j'ai besoin de trouver ton frère et j'ai le pressentiment qu'il s'est mis dans l'embarras. Voici donc ce que tu vas faire : avant de quitter ta chambre pour aller où que ce soit, tu vas me dresser une liste de tous les amis de ton frère et tu vas dénicher leur numéro de téléphone.

Fatima sort et ferme la porte derrière elle. Nawal saute sur son cellulaire et écrit un texto à Tariq. « Où es-tu? Réponds, bon sang! »

*

Que des piles de t-shirts, des bas dépareillés, des sous-vêtements pêle-mêle. Il y a une demi-heure que Fatima fouille la chambre de son fils sans rien trouver de concluant. L'ordinateur portable de Tariq traîne sur sa table de travail. «Étrange qu'il ne l'ait pas apporté avec lui», se dit-elle, sachant qu'il s'en sépare rarement. Elle l'ouvre, reste perplexe face à la photo qui s'affiche sur l'écran d'accueil. Une photo d'ailleurs. Un paysage aride sur un fond de montagnes aux pics déchiquetés. Essayant d'aller plus loin, elle bute sur une demande pour le nom de l'utilisateur et le mot de passe. Elle referme le couvercle de l'appareil, jette un regard circulaire aux alentours jusqu'à ce que son regard se fixe sur le tableau de liège accroché au-dessus du bureau de son fils. Elle approche, examine les quelques photos qui s'y trouvent, remarque les divers mots qu'il y a épinglés. Des phrases qu'elle a aperçues en faisant le ménage, mais auxquelles elle ne s'est jamais vraiment arrêtée. Elle s'attarde à les lire une par une, à en soupeser le sens profond, et se sent défaillir.

Non! Ce n'est pas possible! Pas Tariq.
Pas son fils à elle!

Ariane laisse le téléphone sonner. Toujours la même chose. Personne au bout du fil et c'est la boîte vocale qui prend le relais.

Pas moyen de joindre sa fille. Et plus le temps passe, plus Alex Duval fait les cent pas dans son salon. Jack Gagné, quant à lui, a filé droit au laboratoire de police, avec ses précieux sacs d'échantillons sous le bras.

Depuis sa découverte de la tuque noire dans la boîte à gants de la voiture de Jean, l'inspecteur Duval n'a pas cessé de lui balancer ce satané bonnet sous le nez en la questionnant sans répit. Ariane s'est finalement souvenue l'avoir ramassé, la nuit du décès de son jeune patient.

— Elle est à qui, cette tuque?

— Je n'en sais rien. À Jean, je suppose.

— Vous ne savez pas? Vous l'avez déjà vue sur la tête de votre conjoint?

— À vrai dire, non. Mais je suppose que...

— Des suppositions, ce n'est pas très bon pour une enquête. Vous n'auriez pas une meilleure réponse pour moi?

Ariane n'aime pas la tournure que prend cet interrogatoire. En vérité, elle n'a plus du tout envie de jouer à ce petit jeu où c'est toujours elle qui doit répondre. Elle a, elle aussi, des questions à poser. Beaucoup de questions,

même. Mais, de toute évidence, l'inspecteur Duval est loin d'en avoir terminé avec les siennes.

— Alors, cette tuque?

— C'est moi qui l'ai déposée dans la boîte à gants.

— Ah bon? Elle vous appartient donc?

— Non. L'autre matin, en rentrant du travail, j'ai aperçu ce bonnet par terre, près de la portière. J'ai fini par le déposer dans la boîte à gants, machinalement, en me disant qu'il devait appartenir à Jean.

— Machinalement!

— Oui, machinalement, dit-elle avec impatience. Sans me poser la question combien cette tuque avait coûté, en quelle sorte de tissu elle était fabriquée et si elle allait rétrécir au lavage! Ce n'était qu'un bonnet. Une tuque comme tous les joggeurs en portent. Je l'ai ramassée, l'ai jetée machinalement sur le buffet d'entrée avec mes clés, puis... je l'ai ensuite déposée dans la voiture.

— Dans la boîte à gants?

— Oui, dans la boîte à gants. Je vous l'ai déjà dit.

— Voyez-vous, madame Dubé, commence Alex Duval d'une voix calme et expressément lente, je ne voudrais pas vous harceler indûment, mais c'est que la personne possiblement responsable de l'attentat dans le métro est montée dans une berline de la même couleur et dont les quatre derniers chiffres d'immatriculation sont exactement les mêmes que la voiture qui est stationnée dans votre garage. Et qui plus est, cette personne portait une tuque noire en tout point semblable à celle que vous avez déposée dans la boîte à gants de la voiture. Un. Deux. Trois. Ça nous fait pas un, mais trois éléments qui concordent... Et si vous nous précisiez exactement l'heure, le jour et la date où vous avez découvert cette tuque noire, peut-être bien que ça pourrait nous faire un quatrième élément... de preuve.

Duval se gratte le crâne du bout de son stylo et rajoute :

— Madame Dubé, je comprends que mes nombreuses questions peuvent vous paraître anodines, voire vous indisposer. Voyez-vous, je ne fais que mon travail. Et pour en arriver à des conclusions valables, j'ai besoin de m'appuyer sur des vérités. Car, comme on dit dans le métier, une tonne de soupçons ne vaut pas une once de preuve !

Ariane a beau l'écouter tergiverser sur ses éléments de preuves, l'entendre émettre des hypothèses, elle n'allume pas. Impossible que la voiture de Jean ait pu servir dans le cadre d'un attentat où il y a eu plusieurs blessés. C'est grotesque, voire complètement débile d'imaginer une histoire pareille. Elle marche jusqu'à la fenêtre, se force à se remémorer ses dernières conversations avec sa fille. Et voilà qu'Ariane finit par se souvenir exactement de la réponse d'Élise à sa question à savoir si elle avait pris la voiture de Jean. Celle-ci lui avait crié à travers la porte de sa chambre : « Il m'a toujours dit que je pouvais l'utiliser en son absence. C'est quoi, le problème ? » Ariane réfléchit un instant. La réponse d'Élise était-elle une affirmation comme quoi elle avait effectivement pris la voiture de Jean la veille ? Ou était-ce un simple énoncé signifiant plutôt que la question de sa mère était ridicule puisque, de toute manière, Jean était d'accord pour lui prêter sa voiture ?

— Ma fille, Élise...

— Votre fille, Élise ?

— Elle se serait peut-être servie de la voiture de Jean, balbutie Ariane, comme si elle réfléchissait à haute voix.

— Des réponses précises, s'il vous plaît, madame Dubé. Votre fille s'est servie ou non de la voiture de votre conjoint pendant l'absence de ce dernier ?

— Mais j'en sais rien. Ma fille elle-même n'a pas été très précise à ce sujet lorsque je lui ai posé la question.

— Parce que vous lui avez posé la question à savoir si elle était sortie avec la voiture?

— Oui, mais sa réponse ne m'a pas permis de conclure.

— Aucun problème. On va simplement demander à votre fille si elle s'est servie ou non de la voiture.

Ariane sent sa tension monter d'un cran à chaque minute qui passe. Comme si Duval se plaisait à installer un étau autour d'elle et qu'il prenait un malin plaisir à le resserrer à chacune de ses questions. Elle décide qu'il est plus que temps d'inverser les rôles et de prendre le dessus sur cette conversation empreinte de suppositions ridicules.

— Vous voulez du café, inspecteur Duval? Je crois que j'ai besoin d'un bon café... si vous avez le temps, bien entendu. Et je vais également aviser l'hôpital de mon retard.

— J'ai tout mon temps, madame Dubé.

Ariane laisse un bref message à sa secrétaire et s'esquive dans la cuisine, sort le café et met la cafetière en marche. Il lui faut réfléchir, et vite. Si Duval continue sur cette lancée peut-être qu'elle devrait mesurer plus prudemment l'impact que pourrait avoir chaque mot qu'elle dira de plus.

— Je veux bien répondre à vos mille et une questions, dit-elle, en tendant une tasse à Duval, mais vous ne croyez tout de même pas sérieusement que ma fille, mon conjoint ou moi ayons quoi que ce soit à faire dans cette histoire d'attentat, n'est-ce pas?

— Vous aurais-je laissé croire cela?

— Non. Ou peut-être que oui... Si jamais c'était le cas, je vous prierais de me le confirmer immédiatement, j'appellerais mon avocat!

— Demandons d'abord à votre fille si elle s'est servie de la BMW. Pouvez-vous la faire venir?

— C'est que...

— Que quoi ?

— Élise est présentement à Paris !

— Avec votre conjoint ?

— Non.

Duval hoche la tête, avale une gorgée de café, réfléchit à peine quelques secondes avant d'aligner sa prochaine question.

— Dites-moi, est-elle partie avant ou après l'explosion dans le métro ?

— Euh... le lendemain, je crois...

— Il va falloir que vous me donniez exactement la date et l'heure du départ de votre fille ainsi que ses coordonnées à Paris. Vous comprenez que j'en ai besoin, n'est-ce pas, madame Dubé ? Et j'aurais aussi besoin de poser deux ou trois questions à votre fils.

— Mon fils ? Vous n'y pensez pas ! Maxime n'a rien à voir dans cette stupide histoire et de toute manière... il n'est pas ici.

— À Paris lui aussi ?

— Mais non. Il est à l'école.

Duval finit son café en silence. Depuis le temps qu'il exerce ce métier, il a appris que si une abondance de questions posées coup sur coup, sans laisser de chance à son interlocuteur de réfléchir à fond, pouvait permettre d'obtenir des résultats intéressants, le contraire pouvait aussi survenir. La personne interrogée à outrance pouvait finir par s'enfermer dans un mutisme absolu. Or, son flair du moment lui indique qu'avec ses nombreuses questions, il a atteint le point de saturation auprès d'Ariane Dubé. Un changement de tactique s'impose. Établir une relation de confiance est maintenant devenu primordial s'il veut obtenir plus de renseignements de sa part. Il admire l'intelligence et le cran de cette femme.

— J'avais un fils, madame Dubé. Et je l'ai perdu. Suicide. Il venait tout juste d'avoir seize ans. Le pire, c'est que je n'ai rien vu venir...

— Je suis désolée, répond Ariane, une lueur d'empathie au fond des yeux.

— Je sais ce que c'est être parent d'adolescents. Faites-moi confiance, madame Dubé. Laissez-moi vous aider.

Deux cafés plus tard, l'inspecteur Duval finit par partir non sans avoir visité la chambre d'Ariane et recueilli d'importantes informations concernant Élise, toutes bien notées dans son moleskine. L'heure exacte de son départ du Canada, la compagnie aérienne et le numéro de son vol, le lieu où elle fait ses études, le nom de ses amis les plus proches, les coordonnées de Guyanne à Paris, etc. Il a même obtenu la permission d'aller interroger Maxime à l'école.

Alex Duval a l'instinct d'un chasseur, les réflexes d'une proie. Deux qualités qui le servent bien dans l'exercice de sa profession. Son instinct le conduit presque toujours sur d'excellentes pistes à suivre ; ses réflexes le guident vers toutes les portes de sortie possibles.

Son instinct lui dit aujourd'hui que cette Ariane Dubé a dû vivre quelque chose de particulier. Il l'a senti dans sa façon d'agir, de répondre, de se positionner à la suite de ses questions. Il ne sait pas encore de quoi il s'agit, mais c'est indéniablement une voie à explorer.

Sitôt revenu à son bureau, il s'empresse de demander à sa recherchiste de vérifier plus en profondeur s'il y aurait quoi que ce soit dans les fichiers de la police qui toucherait de près ou de loin à la famille d'Ariane Dubé, de sa fille, Élise, ou de son conjoint actuel ou peut-être de son ex-mari. En moins d'une demi-heure, l'employée se pointe à sa porte.

— Une affaire salée, inspecteur Duval!

— Je m'en doutais.

— Concernant Romain Benoît, défunt mari d'Ariane Dubé et père de ses deux enfants!

— Faites voir, répond aussitôt Duval, de gros points d'interrogation dans les yeux.

Le fichier relativement épais fait état de l'implication de Romain Benoît dans un réseau de cyberpornographie juvénile, résume les grandes lignes de sa saga judiciaire et de son emprisonnement, se termine abruptement par son assassinat par arme blanche à la prison de Bordeaux.

Duval laisse en plan tous les dossiers qui jonchent son bureau, fait transférer le fichier informatisé sur son ordinateur et quitte le bureau.

Il rentre directement à la maison.

* *

*

Sitôt qu'elle voit la voiture du policier quitter sa propriété, Ariane attrape son téléphone et réussit à obtenir Guyanne au bout du fil.

— Élise est sortie, dit vaguement Guyanne.

— Oui mais, je la connais bien, ma fille, vois-tu, et je sais fort bien qu'elle ne lâche jamais son cellulaire. Alors, dis-moi donc pourquoi elle ne répond pas ?

— Je sais que ça paraît impossible, mais imaginez-vous donc qu'elle l'a oublié sur le comptoir de cuisine ce matin. Faut dire qu'elle est partie en vitesse...

— Écoute-moi bien, Guyanne. Je ne crois pas une minute à cette histoire de cellulaire oublié. J'ai besoin de parler à Élise immédiatement ! C'est une question d'extrême urgence. Où qu'elle soit, trouve-la et dis-lui de me téléphoner tout de suite. C'est bien compris ?

— Vous commencez à m'inquiéter. Il ne s'est rien passé de grave, tout de même ?

— Trouve-la-moi. Il faut que je lui parle de toute urgence. Et ça presse !

— Je vais faire ce que je peux, réplique sèchement Guyanne, visiblement exaspérée.

Ce coup de fil n'avance guère Ariane. C'est évident que Guyanne couvre Élise. Comme cela a toujours été le cas. C'est d'ailleurs à cause de ce pacte du silence entre elles qu'Ariane n'a jamais été en mesure de dénouer véritablement l'écheveau des événements impliquant les deux jeunes adolescentes avec un dénommé « l'Asiatique » et son mari Romain, lors des démêlés de ce dernier avec la justice.

Dix minutes plus tard, un message texte s'affiche sur le cellulaire d'Ariane.

— Paraît que tu me cherches. Pourquoi?

— Il faut que je te parle. C'est urgent.

— Parle. Je répondrai par texto.

— T'es-tu servie de la voiture de Jean le 4 au matin ?

— J'peux pas croire que tu me déranges à Paris pour me demander ça. Je t'ai dit de me laisser de la corde au moins pendant que je suis ici. Me semble que tu pourrais respecter ça!

Devinant que sa fille allait se buter et ne plus lui répondre, Ariane téléphone à Jean immédiatement et l'informe de la visite de l'inspecteur Alex Duval et, surtout, de la raison de cette visite.

— Tu n'es pas sérieuse!

— C'est pourtant ce que cet inspecteur semble croire.

— Cette histoire ne tient pas la route. Élise n'aurait jamais trempé dans une affaire pareille. Et tu dis que l'enquêteur voulait voir ma voiture?

— Paraît que la voiture utilisée lors de l'attentat avait une plaque d'immatriculation se terminant par les mêmes chiffres que la tienne. En fait, je ne crois absolument pas que ma fille ait pu faire quoi que ce soit de semblable. Il

faut que tu ailles au plus vite chez Guyanne pour confronter Élise avec cette histoire.

— Compte sur moi, j'y vais tout de suite. Elle est arrivée ici avant-hier, tu dis ?

*

Jean Dussault annule sa séance de travail, monte à toute vitesse dans un taxi et file en direction de la Madeleine. La circulation est au ralenti. Il fait particulièrement beau et Paris est envahi de piétons, de voitures, de bus qui s'alignent dans toutes les directions. Des cars de touristes remplis à craquer bloquent les artères principales, s'arrêtent à tout moment pour laisser descendre des hordes de vacanciers nullement pressés. Les Parisiens qui n'ont pas encore boudé leur ville pour les grandes vacances d'août profitent eux aussi du soleil pour envahir les rues. Une journée parfaite pour faire du lèche-vitrines, promener le chien, s'attabler à l'une des nombreuses terrasses parisiennes et y lézarder sans fin.

L'appartement de Guyanne est facile à trouver, au troisième étage d'un logement d'époque plutôt bien retapé. Au deuxième coup frappé, la porte s'ouvre.

— Monsieur Dussault, s'exclame Guyanne ! J'ignorais que vous étiez à Paris.

— Je suis effectivement à Paris depuis quelque temps, par affaire. Mais pour l'instant, c'est Élise que j'ai besoin de voir.

Depuis le couloir, Jean ose un coup d'œil inquisiteur à l'intérieur, y cherchant l'ombre d'Élise. Il n'est pas sans remarquer le bon goût très chic du lieu.

— Désolée, mais elle n'est plus ici, je vous l'assure. Euh... si vous cherchez Élise, je crains que vous vous soyez déplacé pour rien.

— Ah oui? Sa mère m'a pourtant bien précisé qu'elle habitait chez toi.

— Elle est partie.

— Bon, bon! Je vois. Et elle est partie où, exactement? De toute manière, je vais l'attendre ici. Tu permets que j'entre? demande-t-il, un pied déjà à l'intérieur.

— Vous pouvez certainement entrer, monsieur Dussault, ça me fera même plaisir de vous servir un café. Mais en ce qui concerne Élise, je vous le répète, elle n'est plus ici et je n'ai aucune idée de l'endroit où elle se trouve.

— Ne me raconte pas d'histoire, Guyanne. Je sais très bien qu'Élise est ici et j'ai absolument besoin de lui parler. C'est même très important que je la voie... et tout de suite.

Il y a des chemins qu'il vaut mieux ne jamais emprunter. Pour Alex Duval, ceux qui conduisent invariablement à l'alcool et aux drogues font partie de ces routes sans issue à éviter à tout prix. Après le suicide de son fils, suivi de près par son divorce, il lui est arrivé d'emprunter ces chemins-là, pendant quelques semaines, mais il a vite compris qu'ils ne le mèneraient nulle part. Duval s'est vite repris en main et, maintenant, il boit rarement autre chose qu'une coupe de vin, à l'occasion. Mais lorsqu'il se sert un verre d'alcool avant de se coucher, c'est qu'il a grandement besoin de relaxer.

Il marche d'un pas lent vers le buffet et se sert un scotch. Une bonne rasade, sans glaçons. Il fait tourner le liquide ambré dans le verre et en ingurgite une longue gorgée. L'alcool le réchauffe aussitôt, lui apportant un semblant de réconfort.

L'explosion dans le métro n'est pas une mince affaire. Alex Duval a déjà eu à mener des dossiers chauds, mais celui-ci lui paraît de plus en plus complexe. Plusieurs indices laissent supposer qu'il s'agit d'un acte lié au terrorisme, et la pression se fait sentir de toutes parts, tant en provenance du commissariat de police que du côté politique. Hier encore, le ministre de la Justice a communiqué avec son patron, et ce, pour la deuxième fois en autant de

jours. Si Duval ne trouve pas quelques éléments de preuve plausibles à leur fournir dans les heures qui suivent, le prochain appel au grand patron pourrait très bien provenir du premier ministre lui-même.

Et ça, ce n'est jamais bon pour personne !

La pluie frappe fort aux carreaux. Le vent s'amplifie, se fait entendre bruyamment dans le grand peuplier qui longe sa maison. Duval se lève, s'approche de la fenêtre et examine l'arbre dont les branches touchent dangereusement à la toiture par jour de grand vent comme aujourd'hui. Il lui faudra se décider bientôt à émonder ce géant.

Autant il aime le travail cérébral et la résolution d'énigmes, autant il a besoin d'accomplir des tâches manuelles qui le tiennent ancré dans le vrai monde, comme il se plaît à le dire. Avant son divorce, il effectuait lui-même la plupart des réparations que nécessitait l'entretien de sa propriété. Tout était toujours à l'ordre autour de la maison. Maintenant, il lui arrive de plus en plus souvent de remettre à plus tard les menus travaux.

Il soupire, avale une autre gorgée de scotch et retourne à sa table de travail. Il doit se reprendre en main, il lui faut cesser de s'apitoyer sur son sort et arrêter de maudire ce malheur qui a emporté son fils. Comme bien des couples à la suite d'une telle épreuve, sa femme et lui n'ont pas réussi à traverser ensemble la crise. Culpabilité, blâmes et disputes ont fini par avoir raison de leur union. La solitude lui pèse particulièrement en ce soir de tempête. Peut-être qu'à l'automne il le fera, ce voyage à Londres, et qu'il y rejoindra sa fille qui fréquente l'université d'Oxford depuis bientôt deux ans, récipiendaire d'une bourse d'études qui fait sa fierté en plus d'alléger drôlement son porte-monnaie.

La sonnerie du téléphone le fait sursauter. C'est le numéro de Jack.

— Vous allez être content. J'ai les derniers résultats du labo et ceux de l'expert qui a analysé plus à fond la bande de la caméra vidéo.

— On marque un coup ?

— En plein dans le mille. La voiture de Jean Dussault a bel et bien transité devant le métro le matin de l'explosion. Deux indices plutôt qu'un. Une égratignure sur le coffre arrière, très visible sur la caméra vidéo, ainsi que le nom du concessionnaire où le véhicule a été acheté encore collée sur le pare-choc arrière.

— Et l'heure ?

— La voiture était stationnée devant la sortie ouest du métro entre 7:02:29 et 7:04:20.

— Et l'explosion a eu lieu a...

— À 7:04:18.

— Trop parfait pour qu'il s'agisse d'une simple coïncidence ! Et le labo ?

— Ils ont trouvé des empreintes digitales ici et là et prélevé des cheveux sur la tuque noire.

— Excellent ! La vidéo laisse-t-elle voir le visage de l'homme à la tuque ou encore celui du conducteur ?

— Pas aussi clairement qu'on le souhaiterait, mais assez pour distinguer qu'il s'agit d'un barbu à la peau foncée qui correspond en tout point à la description que nous avons du suspect.

— Et le conducteur ?

— Une conductrice ! Une fille qui pourrait ressembler drôlement à celle de la photo vue hier sur le manteau du foyer chez madame Dubé.

— Je retourne chez Ariane Dubé. Toi, tu trouves sur quel vol la fille a réellement voyagé en France. Avise nos contacts à Paris. J'ai obtenu de sa mère son adresse là-bas, advenant qu'elle y soit encore ! Autre chose. On doit

retrouver un étudiant cycliste qui travaille au même hôpital qu'Ariane Dubé. Il semble savoir quelque chose au sujet des activités de la fille de Dubé.

— Je m'y mets sur l'heure, patron!

Duval raccroche, sourit, et vide son verre de scotch d'une seule lampée.

* *
*

L'école que fréquente Maxime n'est pas à la portée de toutes les bourses. Une des meilleures institutions privées de toute la ville. Pas du genre où les inspecteurs de police descendent tous les jours pour interroger des petits voleurs à la tire qui ont besoin de fric pour se payer un joint.

Après avoir montré patte blanche au gardien de sécurité, prouvé au directeur qu'il a la permission de la mère pour s'entretenir avec le fils, Duval finit par voir Maxime apparaître. Un garçon superbe, les épaules droites de celui qui se sent bien dans sa peau et le regard intelligent. « Tout le contraire de mon propre fils », ne peut s'empêcher de penser Duval.

— Inspecteur Duval, se présente-t-il en lui tendant la main. Je suis de la police.

— Vous voulez encore me parler de mon père? questionne Maxime, en lui rendant sa poignée de main. Ça fait un bout de temps qu'on ne m'a pas posé des questions à son sujet. J'étais très jeune, vous savez, et je me souviens pas de grand-chose.

— Non, Maxime. Je suis pas ici pour te parler de ton père, mais plutôt de ta sœur.

— Élise?

— Oui.

— Elle... elle est à Paris. Pas un accident ? demande-t-il, les yeux ronds comme des billes.

— Non, non. Sois rassuré de ce côté-là.

— Alors, c'est quoi ?

— C'est une histoire un peu compliquée. Et ta mère m'a permis de venir te poser quelques questions à son sujet.

— Je gage qu'elle s'est encore mis les pieds dans les plats. Vous savez, elle a tout un caractère, ma sœur, toujours à s'obstiner avec ma mère. Mais au fond, elle est pas méchante du tout.

— Maxime, tu pourrais me parler un peu des plus grands amis de ta sœur ?

— Ses amis ? Elle n'en n'a pas beaucoup. C'est une solitaire, Élise, un peu renfermée sur elle-même. Et ça s'est empiré depuis la mort de papa.

— Tu aurais quelques noms à me donner ?

— Sa plus grande amie, c'était Guyanne. Mais ça fait un moment qu'elle est partie. Élise ne l'a jamais remplacée.

— Et elle n'a pas de petit copain ? Un amoureux, peut-être ?

Maxime éclate d'un rire franc.

— Je ne vois pas qui pourrait être amoureux d'une fille comme ma sœur. Elle est beaucoup trop sérieuse. Ne pense jamais à s'amuser, toujours à philosopher et à vouloir refaire le monde.

— Et au collège, elle fréquente des gens... avec qui elle aime bien « philosopher », comme tu dis ?

— Non. J'en connais pas. Personne... euh... à part l'Arabe, peut-être...

— L'Arabe ?

— Ouais. Le barbu qui a passé plusieurs après-midi à la maison. Tarouk ou peut-être Tarik, ou quelque chose comme ça.

— Tu le connais ?

— Non. Elle me l'a pas vraiment présenté quand je les ai surpris, en rentrant de l'école. D'autant plus que...

— Que quoi ?

— Qu'elle m'a bien averti de ne jamais mentionner à maman qu'elle avait emmené un gars dans sa chambre. J'suis pas un panier percé, j'ai rien dit.

— Et... si ce n'est pas trop indiscret, puis-je te demander à quoi tu les as surpris ?

— Ah ! Rien de ce que vous pouvez penser, se hâte-t-il de répondre. C'est plutôt étrange, mais je les ai surpris à répéter des phrases. Je n'ai rien compris, mais je crois bien qu'il lui apprenait à parler sa langue.

— Tu les as entendus parler une autre langue ? Tu saurais dire de quelle langue il s'agissait ?

— Oui. L'arabe. Enfin... ça ressemblait drôlement à cette langue-là. Et au rythme où ils conversaient, ma sœur semblait se débrouiller pas mal bien.

— L'arabe ! Tu en es sûr ?

— Oui. Normal pour un Arabe de savoir parler l'arabe, non ?

— Mais oui. Tout à fait normal. Pour un Arabe.

*

Il est passé midi, mais Duval n'a pas le moindre appétit. De l'école privée de Maxime, il file directement au collège que fréquente Élise. Il y entre en coup de vent sans avoir nul besoin de montrer patte blanche à qui que ce

soit. Décidément, la fille Dubé ne fréquente pas le même genre d'établissement huppé que le fils. Ariane avait eu beau insister pour qu'elle poursuive ses études dans une institution privée une fois son secondaire terminé, Élise avait décrété haut et fort, sans faire de concession aucune, que c'en était maintenant fini pour elle des établissements privés. Elle fréquenterait les mêmes institutions que tout le monde et désormais, elle ne se vêtirait plus en fille de riches. « La solidarité, qu'elle avait dit. La solidarité envers les plus démunis de la terre! »

La directrice du collège, une femme au physique imposant, n'a pas le sourire facile. Elle reçoit l'inspecteur en vitesse et l'expulse de son bureau aussi rapidement. Duval ne s'en offusque pas outre mesure. La course contre la montre est commencée. Son temps est devenu précieux et il a encore beaucoup à faire. D'autant plus qu'il a déjà obtenu les informations qu'il est venu chercher, bien inscrites dans son petit carnet : l'adresse et le numéro de téléphone des parents de Tariq Taboury.

Avant de prendre le volant, il appelle son adjoint.

— Jack? À tout hasard, pourrais-tu faire vérifier immédiatement si un certain Tariq Taboury n'aurait pas pris le vol AC 884 sur Paris, le même sur lequel s'est embarquée Élise Benoît jeudi dernier? Et surtout, rappelle-moi aussitôt que tu auras reçu l'information.

* *

*

L'oiseau de métal, un impressionnant Boeing 737 en provenance de Paris se pose aussi doucement sur la piste que le ferait un oiseau de plume. Il roule longuement sur

le tarmac de l'aéroport de Francfort avant de s'immobiliser devant la porte numéro 85.

La passagère du siège 34 D détache sa ceinture de sécurité, ouvre le petit compartiment de son sac à dos, en sort de larges lunettes fumées qu'elle pose sur le bout de son nez.

Le passager du siège 22 K remise sa paperasse au fond de sa poche, sort de son bagage une casquette de baseball qu'il cale bien à fond sur sa tête.

Comme des inconnus, ils gagnent l'aire de débarquement sans avoir à récupérer de valises, toutes leurs possessions dans leur unique bagage sur leur dos.

Deux nuits en Allemagne.

Prochaine destination : Munich.

Histoire de brouiller un peu les cartes.

Curieusement, Alex Duval pense à ses parents alors qu'il parcourt les dix kilomètres le menant à la maison des Taboury. On est en début d'après-midi, l'air s'est quelque peu alourdi. Il y aura sûrement de l'orage avant la fin de la journée. Un air connu de Brubeck joue à la radio. *Take Five*, la pièce musicale préférée de son père.

Les idées tournent dans sa tête. Il faudrait bien qu'il passe voir son paternel plus souvent à la résidence pour personnes âgées où il l'a placé depuis son récent AVC. Les jours passent si vite. Il y a tant à faire. Il quitte le bureau tellement tard le soir. Toutes les excuses sont bonnes. Mais s'il ne va pas visiter son père plus souvent, c'est parce qu'il ne peut pas supporter de le voir dans un tel état végétatif, lui qui a toujours été tellement actif, sans cesse impliqué socialement dans sa communauté, un nouveau projet n'attendant pas l'autre. Après avoir été député provincial pendant des années, il avait quelques années plus tard été élu maire de sa petite ville. Et voilà qu'un beau matin, sans avertissement aucun, son cœur avait eu des ratés. Et maintenant, la personne si indépendante qu'il était ne dépend plus que du bon vouloir des préposés de la maison de soins, pour manger, pour se vêtir, pour se laver, même pour aller aux toilettes. Et ça, les Duval, père et fils, ne peuvent pas supporter.

Les nuages s'amoncellent à vue d'œil, ce qui incite l'inspecteur à se garer le plus près possible de l'épicerie des Taboury. Le quartier regroupe un nombre impressionnant d'immigrés, si Duval en juge par les gens qui déambulent sur les trottoirs : des grappes de gamins à la peau foncée rentrant de l'école, une équipe d'ados, tous des Noirs, le ballon de foot au bout du pied, des femmes couvertes allant du simple voile sur la tête au long manteau noir touchant presque le sol. Selon toute probabilité, il aura affaire à des musulmans. Il se demande s'il s'agira d'une famille bien intégrée à sa nouvelle vie ou si, au contraire, il remarquera qu'elle a plutôt eu du mal à modifier les coutumes de son pays d'origine.

Lorsque Duval pénètre dans le magasin, Hakim Taboury est en train de servir deux clientes. Profil bas, il jette un coup d'œil tout autour, regarde les étals, examine discrètement la provenance des produits sur les tablettes, jusqu'à ce qu'il se trouve seul avec le commerçant.

— Inspecteur Duval, se présente-t-il d'entrée de jeu. Vous êtes bien Hakim Taboury ?

Hakim ne daigne pas lever les yeux sur son interlocuteur et continue son inventaire des marchandises récemment livrées.

— Le père de Tariq Taboury ? poursuit Duval, transférant une clémentine bien dodue d'une main à l'autre.

Cette fois, Hakim lève sur lui ses yeux noirs bien dissimulés sous une forêt de poils issus de sourcils fort broussailleux.

— Qu'est-ce que vous lui voulez à mon fils ?

— Juste le voir une minute ou deux. J'aurais quelques questions à lui poser.

— Quelles sortes de questions ?

— De routine. Il est ici ?

— Quel genre de routine ?

— Rien d'alarmant pour le moment. Je peux le voir ?

— Je vais y répondre à vos questions, moi !

— Bon ! Comme vous voulez... mais peut-être ne serez-vous pas vraiment en mesure de répondre à sa place...

— Voyons toujours.

— Votre fils vit-il avec vous ? Est-il ici en ce moment ?

— Oui, à votre première question. Non, à la deuxième.

Duval pose la clémentine sur le comptoir. Comme d'habitude, il sent que la conversation sera de courte durée s'il ne cherche pas d'abord à créer des liens. Tout au moins, il lui faut tenter d'établir un minimum de confiance avant de pousser plus loin ses investigations.

— Elles sont bien belles. Où vous les procurez-vous ? demande-t-il en pointant le fruit orangé.

— Au Maroc.

— Ah, ce sont les meilleures, à ce qu'on dit. Vous êtes Marocain ?

— Non, je suis d'Algérie.

— Un pays de soleil. J'ai visité Alger. Une seule fois. Mais il y a un bon moment, déjà.

— Vous n'avez pas raté Oran, j'espère.

— Je devine juste si je dis qu'il s'agit de votre ville natale ? Ça doit faire tout un contraste de passer d'un pays ensoleillé comme le vôtre à un pays nordique comme le Canada.

— Vous l'avez dit. Tout un contraste. Vous en voulez combien ?

— Quoi ?

— Des clémentines. J'en vends à l'unité, mais j'ai aussi des caissettes de deux kilos.

— Une caissette. Tiens, donnez-m'en plutôt deux.

Hakim disparaît derrière un rideau et revient aussitôt, deux caisses de clémentines sous le bras. Duval en aura assurément en quantité suffisante pour en distribuer à tous les membres de son personnel à son retour au bureau.

— Votre fils Tariq connaîtrait-il une dénommée Élise Benoît ?

— Pourquoi vous demandez ça ?

— Parce que nous cherchons la fille et on se demandait, par hasard, si votre fils serait au courant du voyage qu'elle a entrepris.

— Mon fils est aussi en congé. C'est la fin de la session d'études. Les jeunes prennent quelques jours de vacances.

— Et où se trouve-t-il au juste ? En Algérie, peut-être ?

— Non, non, sourit enfin Hakim. Juste à la pêche, dans les Laurentides.

Le cellulaire de Duval vibre dans sa poche. Il prend la communication qui ne dure que dix secondes. C'était Jack avec l'information demandée. « Bingo, patron ! Tariq Taboury et Élise Benoît étaient sur le même vol Montréal-Paris, jeudi dernier ! »

Alex Duval tâte quelques clémentines dans la première caissette, en choisit une à son goût, la porte à ses narines et en hume longuement l'odeur avant de commencer à la peler.

— Monsieur Taboury, commence-t-il, en êtes-vous certain ?

— Pardon ?

— Êtes-vous bien certain, monsieur Taboury, que votre fils est bel et bien à la pêche dans les Laurentides ? Je dis ça parce que moi, j'ai de bonnes raisons de croire qu'il est ailleurs, très loin des Laurentides. J'en ai même la preuve, si vous voyez ce que je veux dire. Vous permettez

que je visite la chambre de votre fils, ajoute-t-il, en avalant quelques quartiers de clémentines?

À contrecœur, Hakim conduit Duval jusqu'à la chambre de son fils. L'inspecteur examine les effets personnels de Tariq, emporte quelques objets susceptibles de permettre à la police de relever des empreintes digitales.

Sitôt l'inspecteur Duval parti, Hakim saute sur le téléphone, appelle la clinique médicale et ordonne à sa femme de rentrer immédiatement à la maison.

Fatima arrive dans l'heure.

Elle sait que quelque chose de mal, de terriblement mal, est arrivé à son fils.

Personne ne lui a rien dit.

Mais elle le sait.

On jurerait qu'ils se sont parlé hier. Trois ans pourtant se sont écoulés depuis que Jean a vu Guyanne pour la dernière fois. Une espèce de lourdeur emplit la pièce comme si le passé nageait encore dans des eaux troubles et qu'aucun des deux n'osait le faire émerger vers des lieux plus limpides.

La conversation qui va se poursuivre sera difficile, chacun le sent. Trop de non-dits sont restés en suspens depuis le départ précipité de Guyanne pour la France.

Jean laisse la poussière se déposer. Guyanne en profite pour revêtir son armure des grandes batailles.

— Tu le veux, ce café ?

— Un expresso, si tu en as.

Guyanne s'active, finit par déposer les deux expressos sur le comptoir-lunch. Avec un calme apparent, elle se juche sur un des tabourets, replace son bijou bien au centre de son décolleté plongeant, tout en étirant indûment ses longues jambes magnifiquement galbées. Jean la regarde et se dit qu'elle n'a pas vraiment changé depuis son adolescence. Toujours aussi éclatée, jouant habilement de son corps comme un violoniste de son archet. Elle est juste un peu plus âgée, un peu plus belle et, surtout, tellement plus femme.

— Comme ça, Élise n'est pas ici. C'est que moi, j'ai absolument besoin de la rejoindre, vois-tu ?

— Désolée, Jean. Je peux te tutoyer, n'est-ce pas, dit-elle avant d'enchaîner sans attendre sa permission. Désolée, mais je te l'ai déjà dit. Je n'ai pas la moindre idée de l'endroit où elle se trouve. Ni avec qui, ni ce qu'elle y fait !

— Tu ne sembles pas du tout saisir l'urgence de la situation, se presse d'ajouter Jean, visiblement impatient.

Guyanne respire à fond, fait tournoyer lentement le liquide dans sa minuscule tasse, essaie de contenir le plus longtemps possible une réponse qui lui brûle pourtant les lèvres. Elle finit par laisser sortir quelques paroles qu'elle retenait depuis fort longtemps.

— Si tu veux savoir, je crois surtout qu'Élise n'est plus une enfant et qu'elle a grandement besoin de se retrouver seule, sans surveillance. Sans mère ou beau-père sur les talons. Je ne dis pas ça pour vous juger, Ariane et toi, mais tu avoueras comme moi que sa mère la surprotège trop. Elle l'étouffe ! Élise vient à Paris pour se libérer un peu de tout ça et voilà que vous venez la relancer jusqu'ici ! Ça me choque. Élise... elle a grandement besoin de respirer, de voir le monde, de s'éclater. Puis... elle veut surtout vivre sa vie comme elle l'entend.

— Et ça signifie peut-être qu'elle devrait être aussi délurée que toi, répond Jean du tac au tac, vexé par les paroles de Guyanne qui se permet de leur faire la leçon.

Guyanne rougit à peine, plonge à nouveau le nez dans son expresso. Piquée au vif, elle reprend de plus belle.

— On croirait entendre Ariane ! Peut-être que je ne vis pas comme la docteure Dubé le souhaiterait, mais je sais mieux que personne que le charmant couple Dubé-Benoît n'avait pas, lui non plus, de leçons de vie à donner à personne !

— Que cherches-tu à insinuer ?

— À insinuer ? Rien du tout. Je cherche plutôt à affirmer !

— Ne jouons pas sur les mots, veux-tu ?

— Ah, Ariane Dubé ! La perfection même, n'est-ce pas ? La mère par excellence. L'épouse idéale. On se demande bien pourquoi son cher mari avait autant besoin d'aller voir ailleurs... Crois-moi, j'en sais quelque chose !

Jean se sait sur un terrain miné. Il ne tient pas du tout à emprunter cette direction et, surtout, il ne veut pas laisser Guyanne mener le jeu. Il se doit de retrouver Élise d'abord, quitte à revenir sur cette discussion dans un deuxième temps.

— Écoute Guyanne, poursuit-il, sur un ton plus conciliant, je crains qu'Élise se trouve piégée, sûrement à tort, dans une histoire sordide qui pourrait lui être fort préjudiciable. Et tout ce qu'on veut, sa mère et moi, c'est l'aider à prouver qu'elle est innocente et n'a rien du tout à voir dans une supposée sale affaire.

— Quelle affaire ? À t'entendre, on croirait qu'elle a commis un meurtre.

— Dans tous les cas, il y a plusieurs blessés et peut-être même qu'il y en aura... des morts !

Du coup, Guyanne se redresse. Au bout d'une minute de silence, elle descend de son piédestal, gagne le buffet en vitesse et sort une bouteille de Courvoisier.

— Je ne sais pas pour toi, mais moi, j'ai besoin de quelque chose de plus fort qu'un café !

La vie est truffée de bonnes et de mauvaises nouvelles. Les bonnes ne semblent jamais aussi bonnes que les mauvaises peuvent parfois l'être. Et surtout, il n'y a jamais de moments convenables pour les annoncer, ces affligeantes nouvelles.

Celles dont Duval s'apprête à assommer Ariane Dubé vont tenir la tête de cette femme sous l'eau pendant un long moment. Il connaît le *modus operandi*.

Ça commencera par une petite vague qui lui coupera momentanément la respiration. Au moment où elle finira par reprendre son souffle, il en viendra une autre, plus forte, plus longue, suivie d'une troisième et d'une quatrième jusqu'à la suffocation qui frôlera la noyade.

Quant à lui, il aura beau essayer de retenir la digue, une fois les déferlantes alignées les unes à la suite des autres, il ne pourra plus les empêcher d'atteindre Ariane.

Il tentera, bien sûr, de venir à son secours, essaiera de lui permettre de respirer un peu avant l'arrivée d'un autre déferlement de vagues qui la ramènera indubitablement sous l'eau. Après, tout dépendra d'elle, de sa force de caractère, de sa volonté de passer au travers, de ses expériences passées et même de sa génétique.

Tout n'est pas qu'une question d'émotions. Le physique y est également pour quelque chose. Ou elle se fracassera

les os sous la lame de fond ou elle se débattrait comme une damnée qui veut coûte que coûte remonter à la surface.

Mettant court à ses réflexions, Duval stationne sa voiture devant la résidence Dubé, prend une longue inspiration et attrape son cellulaire.

— Madame Dubé? Je suis juste devant votre maison, si vous êtes prête à me recevoir. C'est important, j'ai besoin de vous parler.

Ariane Dubé ouvre la porte.

— Entrez, je vous en prie, dit-elle, une certaine frustration dans le regard.

Cette scène ressemble trop à une autre qu'elle a vécue cinq ans plus tôt alors qu'elle avait cumulé coup sur coup les mauvaises nouvelles au sujet de son mari. Les policiers, les journalistes, les curieux de tout acabit étaient alors débarqués sans invitation dans sa vie. Un véritable cauchemar qu'elle n'avait pas du tout, mais vraiment pas du tout envie de revivre.

— On dirait que vous prenez l'habitude de venir prendre le café matinal en ma compagnie, tente-t-elle d'ironiser.

— J'avoue que cette habitude ne me déplairait pas, réplique poliment Duval, mais je crains malheureusement ne pas être de très agréable compagnie ce matin. Les nouvelles ne sont vraiment pas bonnes, madame Dubé.

Duval suit Ariane et prend place au bout de l'immense îlot, au centre de la cuisine. Un silence gênant emplit la pièce. Il songe à son enfant disparu et se surprend à souhaiter que cette femme ait plus de chance avec sa fille. Il la regarde s'affairer autour des armoires et de la cafetière. Les mains moites, une ride perceptible au front, Ariane tourne en rond. Elle ouvre une porte d'armoire, la referme, sort deux serviettes d'un tiroir, cherche des cuillères, le sucre

et la crème comme si elle se trouvait ailleurs que dans sa propre cuisine. On dirait qu'elle s'évertue à retarder le début de leur conversation, cherchant à étirer le temps, à gagner quelques minutes de répit pour mieux se bâtir une carapace, s'armer de munitions qui lui permettront de faire face à l'ennemi dont la venue semble imminente. Au bout de quelques minutes, elle finit par s'asseoir à son tour.

— Je vous écoute, inspecteur Duval, finit-elle par articuler.

— Nous craignons que votre fille Élise soit impliquée d'une manière quelconque dans l'attentat perpétré dans le métro.

— Pardon ?

Duval boit quelques gorgées de café, laissant à l'idée le temps de faire son chemin jusque dans la tête d'Ariane, mais celle-ci semble pressée de l'entendre dire que c'était juste une mauvaise blague.

— Et je vous en prie, expliquez-moi vite ce que voulez-vous dire par « d'une manière quelconque » ?

— C'est ce qui reste à déterminer avec plus de précisions, poursuit Duval, mais disons que notre enquête avance dans cette direction, et que tout porte à croire qu'Élise conduisait effectivement la BMW de votre conjoint le matin de l'explosion. Et qu'elle a fait monter à bord l'individu qui aurait posé la bombe.

La première vague frappe Ariane de plein fouet. Elle pâlit, disparaît un instant sous l'eau, remonte à la surface avant de manifester à nouveau son incrédulité.

— C'est ridicule ! Complètement insensé ! Vous faites sûrement erreur. Je connais ma fille. Elle est parfois excessive, étonnante même, dans sa façon de transmettre ses idées, mais je ne la crois aucunement capable de fomenter

des plans aussi horribles ! Vous vous trompez, inspecteur Duval, affirme-t-elle d'un ton sans équivoque.

Ariane ne peut soutenir le regard appuyé de Duval. Elle avale une gorgée de café, se souvenant soudain d'avoir prononcé sensiblement les mêmes mots lorsqu'elle avait entendu pour la première fois l'éventail des activités frauduleuses dans lesquelles trempait son mari. Elle avait alors compris que tout était possible, même ce à quoi elle ne se serait jamais attendu. Mais aujourd'hui, alors qu'il s'agit de sa fille, cette leçon déjà apprise ne lui semble plus d'aucune utilité.

— Saviez-vous que votre fille apprenait l'arabe ?

— L'arabe ? répète-t-elle, incrédule.

— Et que cette langue lui était enseignée par un de ses amis ?

— Un ami qui parle l'arabe ? Ma fille n'a jamais eu d'ami arabe... à ce que je sache, prend-elle soin d'ajouter.

— Tariq Taboury. Ça vous dit quelque chose ?

— Absolument pas !

— Votre fils Maxime dit que Taboury a passé quelques après-midi ici même, dans la chambre d'Élise.

— Vous voulez rire ?

— Non, madame Dubé. Je suis même très sérieux.

Ariane paraît encaisser ce premier choc avec un certain aplomb.

— Bon ! Peut-être que je n'étais pas au courant de... de ces choses, mais cela ne veut rien dire. Qu'on apprenne l'arabe ne vous permet pas de sauter à des conclusions comme vous semblez vouloir affirmer...

— Je ne semble pas vouloir affirmer, madame Dubé, j'affirme que votre fille était au volant d'une voiture stationnée devant le métro entre 7:02:29 et 7:04:20 le matin de l'attentat, que l'explosion a eu lieu à 7:04:18 et qu'à

cette heure précise, elle faisait monter à bord de la BMW de votre conjoint son ami, Tariq Taboury, l'individu que nous soupçonnons très fortement d'avoir posé la bombe.

Ariane sent sa gorge se nouer.

Elle résiste encore un peu, va puiser dans ses réserves d'oxygène pour ne pas éclater en morceaux. Elle n'y trouve que du noir, sauf peut-être une toute petite éclaircie au bout du tunnel, une miette d'accalmie.

Il lui reste encore l'espoir qu'une explication rationnelle vienne démentir les paroles de l'inspecteur. Aussi, attend-elle en silence qu'il poursuive.

— Madame Dubé, commence-t-il, je suis sincèrement désolé d'avoir à vous déballer tout ça. Je sais que ça peut vous sembler invraisemblable, mais croyez-moi, je ne vous aurais pas exposé ces hypothèses si nos enquêteurs n'avaient pas en main les preuves de tout ce que j'avance.

Plus Duval parle, plus le visage d'Ariane se décompose, plus son regard commence à virer à la tempête. L'inspecteur poursuit.

— Nous avons retrouvé l'individu à la bicyclette qui a tenté de vous mettre en garde dans le stationnement de l'hôpital. Ses informations nous ont permis de remonter jusqu'à un individu du nom de Tariq Taboury dont l'adresse nous a été fournie par la directrice du collège que fréquente votre fille. Les empreintes de Taboury et des échantillons d'ADN relevés chez ses parents nous ont indiqué que le bonnet noir retrouvé hier dans le coffre à gants de la BMW qui est stationnée dans votre garage a été portée par ce dernier. Et...

— Et quoi encore ? crie Ariane, voyant sa parcelle d'espoir s'amenuiser de seconde en seconde.

— Et... votre fille et Tariq Taboury ont pris ensemble le même vol pour Paris jeudi dernier. Nous pensons qu'ils pourraient être en route pour... pour une autre destination.

— Noooooon! C'est totalement absurde et grotesque, hurle Ariane, dans un cri qui se rapproche du rugissement déchirant d'un animal mortellement touché.

La vague de fond vient de l'atteindre. Ariane avale l'eau à grandes lampées. Elle va se noyer.

Duval se lève, fait quelques pas vers elle. Il voit ses yeux se mouiller, les larmes déborder de ses paupières, toutes ses défenses tomber comme les cendres au bout d'une cigarette. Il ne peut faire autrement que lui offrir ses bras qu'elle accepte comme s'ils étaient sa seule bouée de sauvetage. De gros sanglots secouent la poitrine d'Ariane, à chaque respiration, son corps tout entier se révolte. Elle commence vraiment à saisir toute l'horreur que ces révélations signifient.

Et la douleur arrive. Une souffrance d'une intensité brutale, si profonde, si déchirante qu'elle a l'impression de se désagréger en mille miettes.

La douleur cogne sur elle à grands coups de poing.

Duval ferme les yeux.

Il a déjà ressenti semblable désarroi.

Le matin où il a vu le corps de son fils.

Sans la moindre parcelle de vie.

Vlan! La main de Hakim atteint la joue de sa femme à la vitesse de l'éclair. Fatima vacille, tournoie sur elle-même, résiste, reste debout. Malgré la gifle, en dépit de la douleur, elle ose dévisager son mari. Aucune larme dans ses yeux, que de la haine. Elle a mal, mais elle n'a pas peur. Elle n'a plus peur. Du moins, plus comme avant. Et surtout, tout cela doit cesser. Il ne doit pas recommencer à lever la main sur elle, comme lorsqu'ils étaient en Algérie.

— Tu m'as menti, hurle-t-il! Tu savais très bien où était parti Tariq et tu m'as fait croire qu'il était allé à la pêche.

— C'est ce qu'il m'a dit. Je te le jure.

— Alors, tu ferais mieux de m'expliquer, et vite à part ça, pourquoi l'inspecteur de police, Alex Duval, vient de m'apprendre qu'il était rendu à Paris.

— À Paris? Tariq m'a pourtant laissé une note disant qu'il était parti dans les Laurentides avec un ami.

— Ah oui? Elle est où cette note?

— Je... je l'ai déchirée.

— menteuse!

Rouge de colère, il s'apprête à lever de nouveau la main sur elle lorsque la porte du magasin s'ouvre. Fatima profite de l'arrivée providentielle d'un client pour s'esquiver. Elle monte l'escalier en vitesse, se précipite sur le balcon arrière, y récupère le sac poubelle et en déverse le contenu sur le

plancher à la recherche des morceaux de papier déchirés correspondant au mot laissé par Tariq. Comme un casse-tête, elle reconstitue la note, colle le tout avec du ruban adhésif et se met à lire et à relire les courtes phrases griffonnées par son fils.

Maman,

J'ai décidé d'aller dans les Laurentides.

Avec un ami. Après tout, c'est les vacances!

T'inquiète pas. Je reviens dans quelques jours.

Tariq xxx

Fatima s'affaisse, se couvre le visage de ses mains, comprend que l'horrible scénario qu'elle a commencé à redouter est peut-être en train de devenir réalité. Elle sent la douleur lui piquer le cœur comme la pointe d'un couteau fouillant dans une plaie vive. Du cœur, le mal se répand en elle, pompé à grande vitesse dans toutes les artères de son corps.

Elle manque s'évanouir, se traîne péniblement jusqu'à l'évier et s'asperge le visage à grande eau.

Elle se doit de garder la tête froide, de vérifier ce qu'elle redoute terriblement avant d'en arriver trop vite aux conclusions. Et surtout, agir en ce sens avant que son mari ne remonte du magasin.

«Le policier Duval», a bel et bien mentionné Hakim.

Elle fouille sur *Google*, trouve le numéro du poste de police et demande à parler à un dénommé Duval. On finit par la mettre en communication avec l'inspecteur Alex Duval.

— Je suis la mère de... Tariq Taboury. J'ai besoin de vous parler.

— Pas de problème. Vous voulez passer au poste ? Sinon je peux être chez vous dans une petite demi-heure.

— Non. Pas ici...

— Je vois.

— Au café Méditerranée, rue Ontario. Sur la gauche, après la sortie du métro.

— D'accord. Je peux y être dans une vingtaine de minutes.

— Je... je porterai un voile bleu foncé.

— Ça va. Je vous reconnaîtrai.

Duval arrive en premier. Le café miteux est dans un état lamentable. Le mobilier a certes vu passer plus d'un client, le plancher craque sous ses pas et une lumière blafarde pénètre à travers les grands carreaux crasseux qui ornent la façade. Duval salue le tenancier d'un mouvement de tête, s'assoit sur un des tabourets recouverts de plastique déchiré qui entourent le comptoir et commande un expresso qu'il boit d'un trait. Du regard, il identifie l'endroit qui lui semble le plus privé, s'installe sur une banquette dont la propreté du tissu laisse à désirer et se met à lire ses courriels nouvellement affichés. Il clique sur le dernier message en provenance de Jack Gagné.

Selon les dernières informations reçues d'Europe, nos deux « voyageurs » sont descendus à Francfort. Avons vérifié la liste de tous les passagers en partance pour la Turquie. Leurs noms n'y figurent pas. Interpol tente de vérifier s'ils ne partiraient pas pour cette destination à partir d'une autre ville. Ou encore, s'ils ne voyageraient pas sous une fausse identité.

Je te tiens au courant.

Jack

Aux dix secondes, Duval jette un coup d'œil à l'extérieur. À travers la saleté des carreaux, il devine enfin les contours d'une femme à la tête voilée de bleu qui traverse la rue. Il la laisse entrer et, sans se lever, lui fait un signe discret.

— Inspecteur Alex Duval, dit-il, en lui tendant la main.

— Fatima, balbutie-t-elle, d'une voix à peine audible.

— Vous voulez boire quelque chose? Un café?

— Oui... peut-être. Merci.

Duval commande deux cafés, attend que le tenancier les dépose sur la table avant de reprendre la parole.

— Vous vouliez m'entretenir de quelque chose en particulier, madame Taboury?

— Oui, murmure-t-elle, de sa même petite voix chevrotante. Hakim, mon mari, m'a informée que vous croyez que notre fils Tariq est à Paris, mais j'ai... j'ai peut-être la preuve qu'il est ailleurs.

— Ah oui?

— Une note qu'il m'a laissée avant de partir, ajoute-t-elle, sans trop de conviction.

— Vous pouvez me la montrer, cette note?

Fatima fouille dans sa poche, défroisse le papier rapiécé et le présente à Duval qui l'examine attentivement.

— Je vois, finit-il par dire. Et quand vous a-t-il laissé ce message?

— Je l'ai trouvé jeudi matin, après le déjeuner.

— Madame Taboury, commence Duval, je ne voudrais pas vous contredire, mais se pourrait-il que votre fils vous ait écrit ce mot afin que vous ne vous inquiétiez pas à son sujet? Et cet ami, avec qui il dit être parti, vous le connaissez? Vous savez son nom?

— Mon fils ne m'a jamais menti. C'est un bon garçon, vous savez.

— Pour une mère, un fils est toujours un bon garçon, vous ne croyez pas ?

— Peut-être... Je ne sais pas avec qui il est parti, dit-elle, en baissant toujours la voix d'un cran.

— Je ne voudrais pas vous décevoir, mais nous avons la preuve que votre fils a pris un vol pour Paris, le jour même où il vous a laissé cette note. Et il est parti avec une fille nommée Élise Benoît. Vous la connaissez ?

— À Paris, avec une fille ? s'étonne Fatima.

— Vous la connaissez ?

— Non. Je n'ai jamais vu mon fils avec une fille.

— Il a l'âge pourtant, si je peux me permettre. Madame Taboury, pouvez-vous me parler des intérêts de votre fils, me dire à quoi il occupait son temps et me parler des amis qu'il fréquentait, m'informer des idées qu'il exprimait, par exemple ?

Fatima ramène discrètement son voile sur sa joue droite, mais Duval a le temps d'y apercevoir les rougeurs laissées par la gifle de Hakim.

— Madame Taboury, votre mari, il sait que vous êtes ici ?

— Non.

— Il est au courant de cette note laissée par Tariq ?

— Non. Enfin oui. Mais... je ne lui ai dit que tout à l'heure.

— Et il s'est fâché.

Elle baisse les yeux, ne répond pas d'emblée. Se ravisant aussitôt, elle lève un regard décidé et avoue.

— Oui. Et il m'a frappée au visage, dit-elle, d'une voix raffermie.

— Parce que vous lui avez caché cette note ou parce que votre fils est parti à Paris ?

— Les deux, je crois bien...

— Il vous a frappée, donc.

Fatima pose machinalement sa main sur sa joue, fixe Duval de ses yeux noirs et pétillants qui témoignent à la fois de son intelligence et de sa détermination.

— Oui.

— Vous savez que vous pouvez porter plainte, même s'il s'agit de votre mari.

— Je sais.

— Vous avez deux filles... j'ai cru l'entendre de la bouche de votre mari. Il les frappe, elles aussi ?

— Jamais je ne laisserai Hakim lever la main sur mes filles, s'insurge-t-elle, d'une voix maintenant devenue suraiguë.

— Bien. Vous n'avez pas à endurer de comportement inacceptable de la part de votre mari. Je connais quelqu'un qui pourrait vous aider à porter plainte si jamais vous décidiez de le faire.

Fatima acquiesce d'un mouvement de tête. Si Hakim récidive, sûrement qu'elle le fera. Mais pour l'instant, elle a l'esprit ailleurs. Elle replonge ses yeux vifs dans ceux de Duval et pose enfin la question qu'elle retient depuis son arrivée.

— Inspecteur Duval, je vous en prie, si vous le savez, dites-moi ce que mon fils est allé faire à Paris.

— Je ne le sais pas encore tout à fait, mais nous avons de sérieux doutes, prend-il soin d'ajouter. Et je souhaite vivement que vous puissiez nous aider à les dissiper... ou à les infirmer.

— Comment puis-je vous aider ?

— Il y a certaines choses que j'aimerais savoir au sujet de votre fils.

— Allez-y.

— Diriez-vous que Tariq pourrait être quelque peu extrémiste ?

Fatima tente de se faire petite. Comme si elle venait subitement d'être écrasée par le poids des sous-entendus. Elle replace une mèche de ses cheveux sous son foulard, tortille longuement ses mains avant de répondre.

— Peut-être, oui, finit-elle par acquiescer.

— Qu'il pourrait aller jusqu'à s'être... radicalisé ?

— Si je vous réponds honnêtement, est-ce que cela risque de nuire à mon fils ?

— Madame Taboury, ce que nous voulons tous, c'est l'aider, votre fils. Avant qu'il ne soit vraiment trop tard. Et à l'heure qu'il est, le décompte est déjà en marche. Nous devons agir au plus vite si nous voulons avoir la chance d'intervenir, croyez-moi.

— Ces derniers jours, balbutie Fatima qui vient de retrouver sa petite voix chétive, j'ai trouvé des choses dans sa chambre. Des choses qui m'ont fait frissonner, des livres, mais surtout des articles qui m'ont donné la chair de poule.

— Vous les avez avec vous ? Vous pourriez me les montrer ?

Fatima ouvre son sac et dépose une grande enveloppe sur la table.

— Promettez-moi que son contenu ne servira pas contre mon fils, le supplie-t-elle une seconde fois.

— Ce que je peux vous promettre, madame Taboury, c'est que je vais tout faire pour aider votre fils. En souhaitant qu'il veuille bien se laisser aider...

Une lueur de tristesse voile le regard de Duval. Il songe à un autre enfant qu'il n'a pas pu sauver, auprès duquel il

n'a, justement, pas su intervenir à temps. Il connaît très bien la tourmente d'un parent dont l'enfant bascule dans l'indicible, sans avoir vraiment vu le coup venir.

Et à cet instant même, il se fait une promesse.

Il fera tout en son possible pour retrouver Élise et Tariq.

Pour reconforter Ariane Dubé et Fatima Taboury.

Le jour n'est pas tout à fait levé. À peine le rose commence-t-il à croiser le rouge sur la ligne d'horizon. Par inadvertance, Jamil Daoud pousse encore une fois le fusil qui tombe lourdement sur le sol. Les yeux pleins de sommeil, il se retourne et essaie de se rendormir. Il respire lentement, une fois, deux fois, finit enfin par s'assoupir. Ses idées noires cessent de le tourmenter, ses pensées s'éteignent une à une.

Après quelques instants seulement, ils apparaissent.

Tous.

Chacun leur tour.

Sa grande sœur se pointe la première. Noor.

Celle qui l'a bercé quand il était petit, en lui chantant de si jolies mélodies. Celle qui lui a appris à aimer le chant des grillons, à admirer le vol des papillons, à compter les étoiles dans le ciel, à former de bien beaux bouquets de fleurs.

Puis ce sont ses deux frères qui viennent parader devant lui. Kamel et Khalid, les jumeaux.

Ceux qui ont partagé ses jeux, qui lui ont appris à faire tourner le cerf-volant sous les nuages, à attraper les poissons frétilants dans le ruisseau, à repérer les menus caméléons tapis dans l'ombre des rochers, à courir après les chevreaux cabriolant dans la plaine.

Enfin, c'est le tour de l'animal.

Le chacal.

Le malheureux chacal doré aux flancs rayés qui se pointe avec force.

La patte cassée, le rouge au flanc.

Une lueur étrange dans ses petits yeux perçants.

Jamil court vers lui, le prend dans ses bras, le porte jusqu'au ruisseau. Il nettoie sa plaie sur le flanc, bande la patte de l'animal, lui donne à boire dans la paume de ses mains. « Tu vas guérir, qu'il lui dit. Tu vas bientôt aller mieux. Je ne te quitterai pas tant que tu ne seras pas complètement remis. » Et le chacal boit avec avidité et en demande encore et encore. Jusqu'à ce que le cours d'eau soit complètement asséché. Jamil se met alors à supplier le ciel pour que la pluie vienne, pour que le ruisseau se remette à couler, et que le chacal puisse continuer à boire. Encore et encore, jusqu'à sa guérison.

Un vilain coup de pied dans les côtes le tire de son demi-sommeil.

— Le fusil, Jamil! Le fusil, bon sang! Je t'ai dit de toujours l'avoir à tes côtés. Même quand tu dors.

— Oui, Habib. Je sais. Je sais, répond Jamil, effaré.

Je dois toujours dormir avec le fusil.

Toujours!

Il y a des vérités qui ne sont jamais habillées pour sortir.

Pourtant, elles se pointent quand même à l'extérieur. Et se mettent à circuler par les rues, dans leurs haillons miteux, comme si elles étaient vêtues pour aller au bal.

La triste vérité qui va paraître sous peu, à la une de tous les médias, va tuer le moindre petit espoir — s'il en reste encore un — retranché au fin fond du cœur d'Ariane Dubé et de Fatima Taboury. Toute la ville, le pays, voire le monde entier va bientôt savoir que deux jeunes gens, Tariq Taboury et Élise Benoît, sont responsables de l'attentat perpétré dans le métro de Montréal et qu'ils ont maintenant pris la fuite et quitté le pays.

Les prochaines nouvelles qui risquent de circuler dans le temps de le dire vont être pires encore.

Tous vont apprendre que l'enquête va bon train et que tous les indices convergent vers la même conclusion. L'attentat est vraisemblablement lié à un groupe terroriste. Si c'est le cas, cela signifie que Tarik et Élise se sont radicalisés. Cela dit, le paradoxe n'en reste pas moins entier. Ils sont pourtant tous deux des enfants de bonne famille qui ont reçu une excellente éducation, ils sont intelligents, doués et promis à un bel avenir.

Et de ces tristes vérités qui vont bientôt circuler non-chalamment sur les médias sociaux vont surgir une multitude d'interrogations. Sans véritables réponses.

Comment diable pareille radicalisation a-t-elle pu se produire ?

Comment peut-on en arriver à tuer des innocents au nom d'une croyance ?

Pourquoi ces deux jeunes issus de bonne famille ont-ils choisi une voie aussi extrême ?

Qu'est-ce qui a déraillé ?

À quel moment le caillou s'est-il introduit dans l'engrenage ?

Et surtout, qu'est-ce qui aurait pu être fait pour prévenir pareil gâchis ?

C'est sur cette dernière question qu'Alex Duval bute, cette question qui relève directement de son travail. Il y a un bon moment déjà que l'inspecteur jongle avec ces tristes vérités et qu'il est en perpétuelle recherche de réponses aux questions qui en découlent. Son équipe et lui tentent de comprendre l'étrange phénomène de la radicalisation, surtout dans un pays comme le leur, où la guerre et les horreurs humaines n'ont rien de comparable aux atrocités quasi quotidiennes qui se déroulent ailleurs, en d'autres contrées.

Et voilà qu'aujourd'hui, l'ailleurs est rendu ici !

Dans son pays, dans sa ville.

Pourquoi ?

Même s'il est conscient que le terrorisme est désormais mondialisé, même s'il sait combien il est difficile de détecter à l'avance ce genre d'attentats, Duval s'en veut de n'avoir pas vu venir le coup. Une partie de son travail consiste justement à intervenir avant, ou encore pendant la

phase de radicalisation des individus. De toute évidence, il a raté la cible dans le cas Dubé-Taboury.

Et des réponses, il se doit d'en trouver, et le plus vite sera le mieux, car les questions commencent à pleuvoir de partout. Le ciel s'est déjà considérablement obscurci autour de lui, annonciateur du déluge d'interrogations qui vont inmanquablement s'abattre sur sa tête comme une pluie serrée, cinglante et glaciale.

Que va-t-il répondre à ses patrons ?

Qu'est-ce que ses patrons vont répondre aux élus ?

Qu'est-ce que les élus vont répondre à la population ?

Et lui, Alex Duval, que va-t-il répondre à Ariane Dubé et à Fatima Taboury ?

Par jour de grosse brume, il lui arrive de se dire qu'il est complètement ridicule qu'un dossier aussi complexe que celui de la radicalisation relève uniquement de leurs responsabilités, à lui et à son équipe. Il lui arrive aussi de penser que — comme dans bien d'autres domaines d'ailleurs — la population se lave peut-être un peu trop les mains des grands enjeux sociaux. Duval se met alors à rêver d'un monde idéal où tous se partageraient le travail de prévention : les parents, les éducateurs, les services sociaux et les policiers.

Il n'est pas encore huit heures que ces mille et une questions le taraudent déjà. Mais celles qui l'ont empêché de dormir cette nuit sont surtout les introuvables réponses aux questions qui vont bientôt lui être posées par les deux femmes qu'il vient tout juste d'assommer avec ses mauvaises nouvelles. Ariane Dubé et Fatima Taboury, qui lui ont pourtant paru être de bien bonnes mères.

Duval sait fort bien que les familles des jeunes endoctrinés comptent, elles aussi, parmi les victimes du terrorisme. Elles sont en quelque sorte considérées comme étant, en

partie du moins, « responsables » de la catastrophe sans avoir, dans la majorité des cas, rien eu à voir avec l'étrange choix de leurs enfants.

La sonnerie du téléphone le sort de sa réflexion et le nom d'Ariane Dubé s'affiche sur l'écran de son cellulaire.

— Oui, madame Dubé ?

— Si, euh, si vous aviez encore du temps... pour un café matinal, j'aurais une question précise à vous poser, articule difficilement Ariane, presque comme une supplication.

— Justement, madame Dubé, j'avais prévu aller vous voir ce matin même. Le temps de passer au bureau informer mon équipe des derniers développements et je suis chez vous.

— Merci, répond simplement Ariane, avec la voix angoissée d'une personne qui n'a pas dormi de la nuit et qui craint sûrement le pire.

*

Ariane vient à peine de raccrocher que son téléphone se met à sonner. C'est Jean, depuis Paris. Le cognac aidant, Guyanne s'est enfin délié la langue et Jean a fini par lui soutirer tout ce qu'elle sait au sujet d'Élise. Ce qui est bien peu, en vérité.

— Tu tiens le coup, Ariane ? Pas trop inquiète au sujet d'Élise ?

— Qu'est-ce que tu crois... bien sûr que je suis inquiète ! À vrai dire, je suis morte d'inquiétude. Je n'ai pas réussi à fermer l'œil de la nuit et je me suis même fait remplacer à l'hôpital pour quelques jours. Dis-moi, as-tu réussi à rejoindre Guyanne ? Est-ce qu'elle t'a dit où se

trouve Élise? Il faut absolument arriver à la joindre avant qu'il ne soit trop tard.

— Je crains ne pas en savoir beaucoup plus.

— Comment ça? Elle n'a rien voulu te dire? Et tu ne l'as pas cuisinée plus que ça? s'impatiente Ariane.

— Calme-toi un peu! Je sais que tu dois te morfondre d'inquiétude, mais sois assurée, j'ai fait tout ce que j'ai pu, mais vois-tu, Guyanne n'a pas pu me dire ce qu'elle ne sait pas elle-même.

— Et tu l'as crue? Elle t'a menti, Jean! Guyanne et Élise se disent tout. Elles n'ont jamais eu de secrets l'une pour l'autre! C'est qu'elle est ratoureuse, Guyanne. Tu la connais. Elle t'a sûrement raconté des balivernes, et tu t'en es même pas rendu compte!

— Elle ne sait rien. J'en suis convaincu. Élise lui a raconté qu'elle avait besoin d'air et qu'elle s'en allait à la rencontre... d'un homme. « Un homme hors de l'ordinaire », qu'elle a précisé.

— Où ça? Qu'est-ce que c'est que cette histoire d'homme « hors de l'ordinaire »?

— Je suis vraiment désolé, Ariane, mais on n'en sait rien. Ni Guyanne ni moi. Élise aurait supposément ajouté que cet « homme-là allait bientôt faire parler de lui ».

À bout de nerfs, Ariane éclate en sanglots.

— Je t'en prie, Ariane, n' imagine pas le pire, veux-tu? Je suis convaincu qu'Élise est partie sur un coup de tête et, même si elle était allée à la rencontre de quelqu'un, elle va sûrement te donner des nouvelles bientôt. Elle est intuitive et spontanée, mais elle a le cœur à la bonne place. Élise n'est pas du tout une mauvaise fille!

— Ce... ce n'est pas... tout à fait ce que croit Duval, balbutie Ariane.

— Qui? Duval?

— L'inspecteur de police qui enquête sur l'attentat dans le métro. Alex Duval. Il dit avoir des preuves que c'est Élise qui a conduit le... le fêlé qui a posé la bombe... avec ta voiture, s'il vous plaît!

— Quoi? s'indigne Jean à son tour.

— Et ce n'est pas tout...

— C'est déjà beaucoup! Que peut-il y avoir de pire?

— Ça s'peut pas, Jean... Ça s'peut tout simplement pas, sanglote Ariane.

— Ariane. Ariane. Calme-toi et dis-moi exactement ce que t'a dit Duval.

— Il... il a dit qu'Élise fréquente un... Arabe qui lui a appris sa langue et que c'est avec lui qu'elle s'est enfuie en Europe après l'explosion dans le métro.

— Ben voyons donc! Ça n'fait aucun sens. D'où sort-il, cet Arabe-là?

— Taboury. Tariq Taboury qu'il se nomme. Et imagine-toi que Maxime le connaît! Enfin, il a confirmé à Duval que ce Tariq a passé plusieurs après-midi ici... dans la chambre d'Élise à part ça! Tu t'imagines le reste? Dis-moi que ce n'est pas vrai. S'il te plaît, Jean, dis-moi que ce que j' imagine n'est pas vrai.

Jean prend quelques secondes pour absorber le choc avant d'ajouter :

— Je rentre à Montréal dès que je peux réserver un vol... D'ici là, tiens le coup. On va vite tirer tout cela au clair. Je te le jure!

*

Il est près de neuf heures lorsque Duval sonne à la porte, deux gobelets de café corsé à la main, plus de questions que

de réponses dans la tête. La vérité qui circule ce matin-là dans les bureaux de la Sûreté du Québec à Montréal n'est certes pas habillée pour sortir, mais elle a déjà fait un bon bout de chemin depuis l'Europe.

Duval a tourné et retourné le problème dans sa tête tout au long de la route le conduisant chez Dubé, il n'a pas encore trouvé de réponses satisfaisantes. Comment va-t-il annoncer la suite des choses à Ariane Dubé? Et à Fatima Taboury?

Il se surprend à souhaiter que ses nombreux sous-entendus leur aient déjà fait comprendre l'indicible.

Trois Turcs discutent autour d'une théière.

Le jour vient à peine de se lever sur Istanbul que le quartier du Grand Bazar grouille déjà d'animation. Autour des trois hommes, des centaines de commerçants s'affairent depuis l'aube, pressés d'exposer denrées et pacotilles à la vue des acheteurs : boutiques de tapis à dessins géométriques, échoppes garnies de faïence bleue et blanche, commerces d'antiquités, vraies ou fausses, étalages de joailleries d'or et d'argent montées de pierres précieuses. À travers toutes ces marchandises, des épiciers exposent, ici et là, leurs barils d'épices débordants de cumin, de poivre, de safran, de curry, d'origan et de piments rouges en paillettes, alors que d'autres vendeurs, venus de la campagne, alignent leurs échafaudages de légumes frais du jour et de fruits exotiques, empilés très haut comme autant d'offrandes au ciel.

Au milieu de tout ce bazar fleurant bon l'Orient, des milliers de touristes vont bientôt débarquer, tout à leur joie de s'adonner au magasinage dans la plus grande tradition du marchandage stambouliote. À coup sûr, ce lieu est le royaume de la discussion, de la feinte, de la simulation. L'endroit où le plus carnassier sera le seul à tirer de réels profits.

Les trois Turcs à la théière continuent de discuter ferme. Ils accordent bien peu d'attention à tous ces boutiquiers affairés aux alentours, trop occupés qu'ils sont à préparer méticuleusement leur journée. Pas plus d'ailleurs qu'ils ne font cas de leur voisin, un maigrichon à la barbichette soigneusement taillée qui fume le narghilé comme s'il pratiquait une religion, à demi prostré devant sa grande pipe à eau.

L'arrivée de nouveaux adeptes exige une stricte organisation. Aussi, l'emploi du temps de chacun doit être réglé à la minute près. La moindre défaillance dans le plan élaboré peut suffire à tout faire dérailler.

Le premier homme se rendra à l'aéroport.

Le second conduira les arrivants jusqu'aux passeurs.

Le dernier n'est que le pion de secours. Au cas où.

Une fois la théière vide, les trois hommes échangent une poignée de main et répètent l'un après l'autre :
Hadh saiid²!

2. Bonne chance.

Les yeux rougis, Ariane Dubé ouvre la porte avant même que Duval n'ait eu le temps de poser son doigt sur la sonnette. En la voyant, il sait qu'elle a tout compris.

Elle a assurément passé une partie de la nuit, plus probablement la nuit tout entière, à soupeser les variables, à jauger les diverses possibilités, à évaluer les évidences. Et comme il n'y en a pas mille, elle a fini par arriver à une hypothèse. Et si désagréable soit-elle, c'est pour confirmer ou infirmer cette idée qu'Ariane a téléphoné si tôt ce matin à l'inspecteur Duval.

« Tant mieux si elle a compris », se console-t-il.

Le silence dans lequel se drape Ariane vient confirmer la conclusion à laquelle en est venu Duval. Aucun mot n'est prononcé jusqu'à ce que l'air devienne complètement irrespirable. L'inspecteur profite du moment où Ariane sort de sa torpeur pour se hâter de prendre la parole.

— Madame Dubé, j'ai bien peur que les nouvelles de ce matin soient encore pires que les autres, déclare-t-il sur un ton qui ne laisse nulle place à l'équivoque.

— Je m'en doute bien, chuchote Ariane, d'un filet de voix.

Duval se gratte la tête. Il a beau l'avoir fait à maintes reprises, annoncer ce genre de chose est terriblement difficile. Pas question de s'habituer à matraquer les honnêtes

gens comme ça, à coup de paroles acides qui refusent de leur pénétrer dans le crâne.

— Tout porte à croire que votre fille Élise se soit réellement radicalisée, lâche-t-il, d'un trait. Et qu'elle soit fort probablement en route pour rejoindre un groupe d'extrémistes, en compagnie de Tariq Taboury.

Voilà! Le poison a été injecté sous la peau d'Ariane Dubé. Il fait lentement son chemin à travers son corps, remonte ses veines, atteindra bientôt l'organe vital. Même si, d'une certaine manière, elle s'attendait à recevoir cette injection, la dose sous-cutanée de cyanure que Duval vient de lui administrer l'achève.

Ariane Dubé laisse tomber son gobelet de café.

Son corps se liquéfie, coule le long du mur, se résorbe en une petite flaque sur le carrelage. La femme est sur le point de s'évaporer.

Recroquevillée sur elle-même, la tête renversée sur ses genoux, elle s'est vidée de toute substance.

Duval croit un instant qu'elle va se désagréger. Il vient près d'elle, fait alors des gestes et prononce des paroles qu'il n'a encore jamais dites. À personne.

Il s'accroupit à côté d'elle, prend sa main dans la sienne et la serre très fort.

— Ariane, commence-t-il. Ce que je vais vous dire, c'est la pure vérité. Je vous le dis parce que je l'ai vécu et parce que je pense surtout que cela pourrait peut-être vous aider à passer au travers. Lorsque j'ai vu mon fils, à la morgue, sans vie, je me suis dit que j'allais aller le rejoindre... que c'était la seule chose à faire pour un père qui n'avait pas su prévenir le suicide de son propre enfant. Je me sentais immensément coupable de n'avoir pas vu venir, de n'avoir pas perçu que mon fils était désespéré à ce point. Trop absorbé que j'étais par mon travail, par ceci,

par cela, par n'importe quoi... La culpabilité me rongait. J'avais été un mauvais père. Pourquoi est-ce que j'aurais eu le droit de vivre alors que lui, il était mort? J'ai commencé à boire, je suis même allé jusqu'à toucher à la drogue, pour tenter d'oublier. Et, par un jour de désespoir, je me suis rendu dans une forêt, mon pistolet dans la main. Et là, il s'est produit une chose fort étrange. J'ai été témoin d'une scène pour le moins inhabituelle. J'y ai vu une corneille foncer dans un nid de rouges-gorges, saisir un des oisillons naissants dans son bec et s'enfuir à grande volée sous les cris des parents désespérés. Le mâle s'est élancé en vain à la poursuite de l'ennemi qui volait déjà haut dans le ciel. Peu de temps après, la mère a cessé de piailler, s'est accroupie sur sa portée. Puis, j'ai vu le mâle revenir au nid, un ver dans le bec.

« C'est ainsi que fonctionne le monde, Ariane. Et je l'ai heureusement compris. Ils avaient été de bons parents pour leurs petits. L'un d'entre eux était mort. Il leur en restait deux autres dont ils devaient s'occuper. J'ai fini par remiser mon pistolet dans son étui et je suis rentré chez moi, m'occuper de ma fille, celle qu'il me restait. »

Duval ferme les yeux. Il sent la main d'Ariane serrer fort la sienne.

— Vous avez un jeune fils, Ariane. Et puis votre fille, elle est toujours vivante. Nous venons d'apprendre qu'après avoir passé par l'Allemagne, elle est en route vers la Turquie. Nos partenaires européens sont présentement à l'aéroport Atatürk, d'Istanbul où ils s'apprêtent à les intercepter, Taboury et elle, avant qu'ils ne réussissent probablement à se rendre encore plus loin.

Les mots se taisent. Le silence reprend ses droits le temps de quelques minutes.

— Duval, supplie enfin Ariane.

- Oui ?
— S'il vous plaît, inspecteur, dites-moi...
— Oui, madame Dubé ?
— Pourquoi ? Je vous en prie. Dites-moi pourquoi...
Et c'est là que les mots de Duval tarissent à leur source.

*

Il y a quarante-cinq minutes que Duval a quitté la résidence d'Ariane Dubé et qu'il se dirige vers celle des Taboury.

Les travailleurs ont déjà gagné leur destination. La circulation est limpide à cette heure de la journée. Duval roule lentement. Encore secoué par la réaction d'Ariane Dubé, il n'est pas pressé de recommencer à assommer d'autres bonnes gens avec ses mauvaises nouvelles. Il quitte l'autoroute et prend la sortie sud, même si cette voie allonge son trajet de quelques kilomètres. Il a besoin de ces minutes supplémentaires pour se refaire une carapace. Contrairement à son habitude, il se laisse dépasser par nombre de voitures. En effectuant son dernier virage, il se rappelle le jour du suicide de son fils. Il était dans son bureau lorsque le grand patron s'était pointé dans le chambranle de la porte, deux cafés en main, le visage livide, le regard fuyant. Duval l'avait regardé un instant, avait immédiatement senti que quelque chose venait de se produire, quelque chose de terrible.

Quant aux minutes qui avaient suivi, il les avait vécues dans une sorte de brouillard indéfinissable, ce genre de moment d'éternité où l'in vraisemblable et le réel se mélangent dans une infecte bouillie. Par automatisme ou par déformation professionnelle, il avait dit exactement les

mêmes paroles qu'il avait l'habitude de prononcer lorsqu'on lui annonçait des drames semblables dans le cadre de sa profession. « J'y vais. Je me rends sur les lieux du drame. »

Encore aujourd'hui, il en a la nausée rien que d'y penser. Il ne se rappelle plus qui, au cours des jours suivants, lui avait dit que « le souvenir des morts était le plus lourd des fardeaux ». Sur le moment, cette maxime ne l'avait pas particulièrement touché. Aujourd'hui, quelques années plus tard, il sait à quel point cela est vrai.

Arrivé sur le pas de la porte des Taboury, Duval retarde le moment de sonner. Lorsqu'il le fait, c'est une jeune fille au visage bouleversé qui lui ouvre.

— Inspecteur Duval, dit-il, je suis attendu par tes parents.

— Je sais, répond Nawal. Ils sont au magasin. Si vous voulez vous asseoir, je leur demande de monter.

— Tu es la sœur de Tariq, je suppose ?

— Oui.

— Si je peux me permettre, vous vous entendez bien, tous les deux ?

— Oui.

— Et tu... le savais, qu'il allait partir ?

— Je... je ferais mieux d'aller chercher mes parents, bredouille Nawal.

Duval en déduit qu'elle savait. Tout au moins qu'elle s'en doutait.

Fatima arrive en premier, encore une mince lueur d'espoir dans les yeux. Son mari se pointe aussitôt, le front plissé, le regard extrêmement contrarié. Il prend les devants.

— Nawal, ordonne-t-il, tu vas dans ta chambre et tu fermes la porte. Dis à ta sœur de rester dans la sienne. Et toi, dit-il, en jetant un regard glacial à Fatima, va nous préparer du thé.

À la façon dont Nawal et Fatima disparaissent, Duval comprend qui est le patron dans cette famille. Il tend la main à Taboury qui lui fait plutôt signe de se rasseoir.

— Que me vaut cette seconde visite ? commence Hakim d'un ton qui n'a rien d'amical.

— Il serait préférable que nous attendions votre femme, ne pensez-vous pas ?

— Je suis le maître de la maison. Parlez, je vous en prie.

— Il est important que je m'adresse aux deux parents de Tariq, répond Duval en appuyant fermement sur le mot « deux ». Aussi, je vais attendre le retour de madame Taboury.

Hakim, qui n'aime pas qu'on le contredise, aime encore moins perdre la face. Comme il a compris que Duval ne dira pas un mot avant que Fatima ne revienne, il n'insiste pas davantage. Il s'assoit à son tour et évite de croiser le regard de Duval. Le silence prend toute la place. Seul le ventilateur ronronnant au plafond ose émettre un murmure régulier et monotone. Au bout de quelques minutes, Fatima revient, portant un cabaret lourd d'une théière en faïence de style oriental et de trois tasses. Duval n'aime pas vraiment le thé, mais celui à la menthe adouci d'un soupçon de miel que vient de lui verser Fatima a quelque chose de réconfortant qui lui plaît particulièrement.

— Alors ? s'impatiente Hakim.

— L'enquête au sujet de l'explosion dans le métro avance et je crains que les nouvelles ne soient pas bonnes. Votre fils serait celui qui aurait posé cette bombe, lance Duval d'un seul trait.

Le front de Hakim se pare d'une ride supplémentaire. Les yeux de Fatima se voilent.

— Il aurait ou il a posé cet engin? questionne brusquement Hakim.

— Les preuves indiquent que c'est votre fils, Tariq, qui a posé la bombe. Une fille nommée Élise Benoît l'attendait dans une voiture à la sortie du métro. Vous la connaissez, cette fille?

— Quelles preuves? Nous ne connaissons pas cette fille.

— Les caméras de surveillance nous ont permis d'identifier votre fils et nous avons aussi des empreintes digitales et des relevés d'ADN qui sont venus confirmer le tout.

Le regard affolé, Fatima se met à trembler, laissant quelques gouttes de thé s'échapper de sa tasse. Elle la pose aussitôt dans sa soucoupe tout en essuyant la larme qui se profile au coin de ses paupières. Duval boit, quant à lui, le reste de sa tasse d'un trait avant d'asséner son coup fatal.

— Selon nos informations, à l'heure qu'il est, votre fils et Élise Benoît seraient en route vers la Turquie après être passés par Paris, Francfort et Munich. Nos collaborateurs en Europe sont présentement à l'aéroport d'Istanbul pour tenter de les intercepter. J'ai le regret de vous dire que nous avons toutes les raisons de croire que Tariq s'est radicalisé et que la fille et lui sont en route pour rejoindre un groupe d'extrémistes. De terroristes, ajoute finalement Duval.

— Quoi? aboie Hakim en se levant, tous ses mécanismes de défense désormais tombés.

Le coup ultime a frappé dur. Fatima lance un cri bouleversant qu'elle ne peut rattraper même en posant ses deux mains devant sa bouche. Dans un accès subit de colère, Hakim hurle des paroles en arabe à l'endroit de sa femme. Les yeux en feu, il se retient de la frapper et Duval peut sentir la tension se profiler sur le visage convulsionné de

l'homme qui pose soudainement une main sur sa poitrine, comme si son cœur allait le lâcher. Duval se doit de trouver un moyen de désamorcer la crise.

— Vos filles sont juste à côté, monsieur Taboury. Il faudrait songer à leur présenter la situation avec... doigté.

— Oui, oui, bredouille Fatima, entre deux sanglots. Nous allons faire comme vous le dites, n'est-ce pas, Hakim ?

Tout à sa colère, l'homme gesticule démesurément, puis cesse de vociférer. Pris d'un second malaise, il titube, la main sur le cœur, s'écrase dans le fauteuil. Duval se précipite à son secours, toutefois Hakim trouve la force de le repousser de son bras. S'efforçant de reprendre ses sens, il saute sur sa tasse de thé et la vide d'un trait. Blême, comme si son corps s'était soudainement vidé de tout son sang, il se lève en chancelant et quitte la pièce. Fatima prend aussitôt le relais et reconduit poliment Duval jusqu'à la porte.

— Je suis vraiment désolé, madame Taboury. Tout ceci est très bouleversant. Il faudra prendre soin de vous.

— Oui, oui, balbutie-t-elle.

*

Duval vient à peine de quitter les Taboury que son cellulaire sonne.

C'est le bureau.

Décidément, une mauvaise nouvelle n'attend pas l'autre!

Ariane Dubé nage en plein cauchemar. Un mauvais scénario semblable à celui qu'elle a déjà vécu semble en passe de se reproduire.

Il y a cinq ans, alors qu'elle était au volant de sa voiture, elle avait entendu cette affreuse nouvelle à la radio, concernant son mari. Une fois le premier choc encaissé, elle avait fait demi-tour et s'était précipitée à l'école en catastrophe pour en avertir ses enfants avant qu'ils ne l'apprennent par d'autres bouches. Et aujourd'hui, voilà que tout recommence. Encore une fois, elle se doit d'avertir son fils dans les plus brefs délais. Connaissant la vitesse avec laquelle les nouvelles inondent maintenant les réseaux sociaux, elle se met à craindre de ne pas avoir le temps de se rendre à l'école avant que Maxime ne jette un coup d'œil à son cellulaire. Du coup, elle communique avec l'école, demande à parler au psychologue scolaire et le prie de retenir son fils dans son bureau jusqu'à ce qu'elle vienne l'y chercher.

Maxime était très jeune lors des événements d'il y a cinq ans. Il avait plutôt bien réagi, dans les circonstances. Qu'en sera-t-il aujourd'hui, maintenant qu'il est adolescent ?

Et qu'advient-il d'Élise, si jamais on la retrouve et qu'on la lui ramène à la maison vivante ? Quel sort la justice lui réservera-t-elle ? Si sa fille a effectivement conduit celui qui a posé une bombe, ce n'est pas un acte banal. Si

elle était réellement consciente de ce que Tariq Taboury était en train de faire, elle sera fort probablement considérée comme sa complice. Et si elle s'est vraiment enfuie avec l'intention de se joindre à un groupe de terroristes, sûrement que sa peine sera très sévère.

Ariane ne peut s'empêcher de penser au passé. À Romain. Comme si elle revivait le même scénario d'horreur.

Pour elle, il s'agit d'une seconde éclaboussure.

Tout aussi salissante que la première!

*

Fatima Taboury est aux abois.

Hakim n'est pas revenu. Il a quitté le magasin après avoir placé l'écriteau affichant « Fermé » dans la grande vitrine. Elle se met à craindre pour le cœur de son mari qui n'en est pas à ses premiers ratés. Ses deux filles, Nawal et Soumia, attendent que l'orage passe, toujours cantonnées dans leurs chambres.

Fatima a besoin de parler à quelqu'un. Il lui faut confier cette nouvelle qui est en train de chambouler leur vie, partager le poids de ce drame beaucoup trop lourd à porter seule. Par hasard ou par une sorte de télépathie, la sonnerie du téléphone retentit. C'est Bachar qui s'inquiète de son retard au travail.

— Je suis désolée, bredouille Fatima. Il nous arrive un grand malheur, Bachar. Et je crois que je vais avoir besoin de quelques jours de congé.

— Un accident? questionne l'homme.

— Non. C'est... c'est Tariq. Il est parti.

— Il a quitté la maison familiale? Une fugue? Ou peut-être que Hakim l'a...

— Il s'est radicalisé, éclate Fatima, dans un long sanglot déchirant.

Il y a un interminable silence au bout du fil avant que Bachar ne finisse par répondre.

— Ce que tu dis est extrêmement sérieux. Tu es certaine de ce que tu avances, Fatima?

— Un inspecteur de police est passé à la maison ce matin. Ils ont des preuves... enfin, c'est ce qu'ils disent.

— Il doit sûrement s'agir d'une erreur. Vous ne croyez quand même pas cela possible, n'est-ce pas?

— Paraît qu'il est impliqué dans l'explosion de cette bombe dans le métro.

— Hein? Ça me semble absolument invraisemblable. Je... je peux passer te... vous voir?

— Non! Surtout pas. Hakim ne doit pas se douter que... que... Hakim ne doit pas savoir que nous nous entendons si bien, tous les deux. Il m'interdirait de retourner au travail. Et ça, je ne pourrais pas le supporter.

— Alors on pourrait se rencontrer ailleurs, si tu veux. Dans un café?

— Demain, peut-être. Ou après-demain. Je te rappelle aussitôt que je peux. Merci, merci, Bachar.

Fatima raccroche, lève les yeux au ciel, à la recherche d'une explication quelconque.

Un bruit infime la fait se retourner.

Appuyées contre le chambranle de la porte, ses deux filles, postées là depuis un moment la regardent...

On dit que la plus grande victoire, c'est d'accepter la défaite. Après quoi, on peut recommencer à bâtir.

Il y a des années qu'Ariane Dubé répète cette maxime aux internes en médecine, lorsqu'ils échouent à un examen. Mais entre dire et faire, il y a un monde, et ces mots ne semblent plus du tout valables maintenant qu'il s'agit d'elle. Ariane est une perfectionniste. Pour elle, l'échec n'est pas une option envisageable. Depuis toujours, elle a cheminé avec le succès : médaillée du gouverneur général au secondaire, première de sa promotion en médecine, chef de son département à l'hôpital. Tout semble lui réussir. « Tout, sauf ma vie familiale », constate-t-elle.

Son mariage s'est terminé par un immense fiasco. Quant à sa façon d'élever ses enfants, il est évident que sa fille, Élise, ne sera pas le modèle à suivre. « Pourvu que Maxime ne commence pas à dérapier à son tour... et que mes amours avec Jean ne se mettent pas non plus à tourner au vinaigre. »

La journée ne fait que commencer. Ariane sait déjà qu'elle sera longue et pénible. Elle donnerait des millions pour avoir quelqu'un à ses côtés sur qui s'appuyer. Une âme sœur avec qui partager son désarroi.

Jean, son amoureux, qui sait si bien trouver les mots pour la reconforter. Plus que jamais, elle a besoin de lui à

ses côtés. Il saurait l'aider à retrouver son chemin à travers ce labyrinthe apocalyptique. Mais un océan les sépare

Reno, son unique frère, qui a été le premier à prendre l'avion depuis l'Afrique pour venir la reconforter, alors qu'elle était au plus creux de la vague avec Romain. Il est toujours de si bon conseil. Mais ce n'est pas vrai qu'elle va le faire revenir de l'autre bout du monde une deuxième fois à cause de ses échecs.

Hélène, son amie de toujours, dont elle était inséparable lorsqu'elles vivaient tout près l'une de l'autre, dans le Bas-du-Fleuve. Hélène qui réussit toujours à la faire rire, même dans les moments les plus sombres. Elles se voient de moins en moins depuis qu'elle a emménagé ici.

Clément et Clara, ses parents. Loin, eux aussi. Dans la maison familiale, à l'Île. À plus de mille kilomètres de distance. Il faudra bien qu'elle se décide à communiquer avec eux, ne serait-ce que pour les informer du désastre dans lequel elle est encore plongée. Bon sang! Qu'ils vont avoir honte d'elle! Ce n'est pas tant pour son père qu'elle s'en fait. Il l'a toujours aimée de manière inconditionnelle, encouragée, soutenue lors des déboires de Romain. C'est plutôt Clara qui va mourir de honte. Encore une fois! Sa mère qui l'avait alors inondée de reproches, qui lui avait répété sur tous les tons combien elle était humiliée que sa fille ait épousé un vaurien comme Romain.

Ils sont si loin.

Tous!

Ariane broie du noir. En l'absence de tous les siens, elle éprouve un profond besoin de parler à quelqu'un. Une personne susceptible de l'aider à voir clair dans tout ça. Des pensées accablantes se bousculent dans son cerveau. Tant de questions, si peu de réponses. Elle voudrait tant comprendre ce qu'elle a fait — ou peut-être ce qu'elle n'a

pas fait — pour que sa fille déraile de la sorte. En tant que mère, elle a pourtant l'impression d'avoir agi de son mieux. Elle a tenté d'apprendre à ses enfants à nuancer, à voir les deux côtés de la médaille, à analyser avant de porter un jugement, à réfléchir aux conséquences avant de faire un geste. Qu'Élise soit révoltée par les injustices sociales, qu'elle soit horripilée par les inégalités de ce monde, elle peut comprendre ça. Mais que les convictions de sa fille soient devenues absolues au point de basculer de l'autre côté, d'en arriver à se joindre à un groupe d'extrémistes, cela, elle ne le comprend vraiment pas. Le pire, c'est qu'elle n'a absolument rien vu venir. Du moins, rien d'une telle ampleur. Déjà que tout ce phénomène entourant la radicalisation des jeunes dépasse complètement son entendement. Comment peut-on se targuer de défendre une bonne cause en tuant des innocents ?

De fil en aiguille, elle se met à penser à l'autre mère, celle du garçon. Ce Tariq Taboury qui est parti avec sa fille. Est-ce qu'elle a quelque chose à se reprocher, cette mère-là ? A-t-elle également raté son coup avec son fils ? Est-ce qu'elle est une mauvaise mère ou, au contraire, est-ce qu'elle se pose les mêmes questions, se fait les mêmes reproches, s'évertue elle aussi à comprendre l'incompréhensible ?

D'un œil distrait, Ariane attrape le journal, en feuillette machinalement les pages lorsqu'un article lui saute aux yeux. On y parle de radicalisation, d'extrémisme, en citant une parole de la ministre des Communications du Cameroun : « L'organisation terroriste tue les hommes, enlève les femmes et les enfants, les endoctrine, les met en esclavage... et plusieurs nous reviennent en porteurs de bombes. »

Ariane peut arriver à s'imaginer que de telles atrocités puissent se produire là-bas, en d'autres contrées où l'horreur est du domaine du quotidien, mais elle a beau se creuser la tête, elle n'arrive pas à comprendre comment des enfants nés ici, dans un contexte sociopolitique stable, peuvent en arriver eux aussi à se transformer en poseurs de bombes. Qu'Élise ait pu concevoir pareille idée, qu'elle ait pu déconnecter de la réalité au point de croire que faire exploser des gens soit la chose à faire, tout ça dépasse son entendement. Pareilles idées n'ont pas pu venir de sa fille, germer dans la tête de son propre enfant. Impossible! Élise est une idéaliste, mais elle est aussi une fille intelligente, une personne sensée, qui sait distinguer le bien du mal.

Ariane replonge dans le journal, lit et relit les mots « enlève les enfants, les endoctrine... et plusieurs nous reviennent en porteurs de bombes ».

Elle allume.

Quelqu'un lui a, en quelque sorte, enlevé sa fille, l'a endoctrinée et elle est en instance de revenir en porteuse de bombes. Si ce n'est déjà fait!

Qui?

Qui a fait ça?

Qui est responsable de la radicalisation de sa fille?

« L'Arabe! Ça ne peut être que lui. » Règle générale, elle éviterait un tel amalgame mais, en ce moment, elle ne voit plus clair. Et surtout, elle cherche un responsable, un coupable.

Ariane sent une bouffée de colère lui monter du ventre, gagner son cœur et poursuivre sa trajectoire jusque dans sa tête. S'ensuit une montée d'adrénaline nourrie par le désarroi qui la fait se lever d'un bond. Sans plus réfléchir, elle se dirige vers la commode, consulte précipitamment l'annuaire. Des Taboury, il ne doit pas y en avoir des

milliers à Montréal. Du doigt, elle parcourt les pages sous la lettre T, ne trouve que trois individus portant ce nom, dont l'un, Hakim Taboury, est suivi du mot « épicier ». En mode automatique, Ariane note l'adresse sur un bout de papier, met son manteau et sort.

*

Deux regards se croisent, sur le pas d'une porte.

Deux regards angoissés, assombris, attristés.

Celui de Fatima Taboury qui sort du dépanneur et celui d'Ariane Dubé qui s'apprête à y entrer.

Il se lit une telle détresse dans les yeux de la femme voilée qu'Ariane n'a aucun doute.

— Excusez-moi, dit-elle, est-ce que vous ne seriez pas madame Taboury, la mère de... de Tariq Taboury?

Fatima croit d'abord qu'il s'agit d'une de ces journalistes qu'elle s'attend à voir débarquer chez elle à tout moment. Elle perçoit à son tour un désespoir en tout point semblable au sien, bien installé au fond des yeux de cette femme qu'elle ne connaît pas, figée sur le pas de sa porte.

— C'est moi, laisse-t-elle tomber. Et... vous êtes... madame Dubé!

*

La théière a été abandonnée au centre de la table.

En ce matin de juillet, mêmes les chauds rayons du soleil estival ne réussissent pas à percer les carreaux crasseux du Café Méditerranée, pas plus qu'ils n'arrivent à réchauffer les cœurs frigorifiés d'Ariane Dubé et de Fatima Taboury.

Assises l'une en face de l'autre, les deux femmes semblent tétanisées devant leur tasse vide. Pâles comme des zombies, tristes comme des cerfs-volants quand le vent les a quittés. Elles ne bougent pas, ne parlent plus.

Immobiles devant l'ampleur du drame qui les a anéanties.

Muettes devant le malheur qui les a dépouillées de tous leurs mots.

L'aéroport est bondé. Des milliers de voyageurs passent par Istanbul en cette période de haute saison touristique. Rien pour faciliter la tâche aux policiers turcs dépêchés expressément sur les lieux pour intercepter les deux passagers canadiens, avant qu'ils ne prennent le prochain avion pour Ankara. Les autorités turques savent qu'il ne sera pas facile de les repérer parmi cette foule dense agglutinée aux portes d'arrivée et de départ. D'autant plus que la filature risque de se compliquer davantage si jamais les individus en question ont eu la brillante idée de voyager sous de fausses identités, ou encore de se camoufler sous d'amples vêtements, comme en portent toujours bon nombre de passagers musulmans déambulant dans cet aéroport.

Le ciel est clair. Le vol est à l'heure. L'avion roule déjà sur le tarmac en direction de sa porte d'arrêt.

Tous les agents de sécurité sont en place. Deux d'entre eux sont postés dans l'aire sécurisée des voyageurs en partance sur le même avion. Depuis le corridor vitré, ils ont une excellente vue sur tous les passagers sortant de l'avion par l'étroit couloir accordéon leur donnant accès à l'aérogare. Un troisième agent surveille le carrousel à bagages, même si les deux arrivants voyagent probablement sans valises enregistrées. Quatre autres policiers sont dispersés aux alentours des portes donnant accès à la

zone des passagers en transit. C'est là, précisément dans cette zone contingentée, que le tout doit se jouer. Élise Benoît et Tariq Taboury doivent être interceptés dans cet étroit corridor que tous les passagers en attente d'un autre vol ont l'obligation d'emprunter. Enfin, par mesure de précaution, d'autres agents ont été affectés à la porte d'embarquement du vol 138 en partance pour Ankara, destination la plus souvent prisée par les terroristes après avoir atterri à Istanbul. Si, par hasard, les premiers agents échouent à arrêter les fuyards à l'endroit prévu, les seconds leur mettraient la main au collet avant qu'ils n'embarquent sur leur prochain vol.

Plusieurs minutes s'écoulent. Aucun signe de la présence des deux jeunes fugitifs dans les lieux hautement surveillés. À quelques pas de là, fort bien déguisés, Élise Benoît et Tariq Taboury se dirigent vers le corridor les menant à la sortie de l'aéroport au lieu de prendre celui des voyageurs en transit vers Ankara.

Noyés dans la foule bigarrée, ils deviennent impossibles à repérer.

L'intervention policière est ratée.

En direct de l'aéroport Atatürk d'Istanbul, les forces de l'ordre ne tardent pas à communiquer la mauvaise nouvelle aux autorités canadiennes. Ni Élise Benoît, ni Tariq Taboury ne se sont présentés dans la zone des passagers en transit. Pas plus qu'ils ne se sont pointés à la porte d'embarquement du vol en direction d'Ankara. De toute évidence, le trajet qu'ils devaient emprunter et sur lequel la police avait réussi à mettre la main n'était qu'un leurre. Les organisateurs de cette fuite ont bien mené leur jeu et l'intervention policière a été un échec sur toute la ligne.

L'inspecteur Duval peste. Il avait pourtant émis le souhait de se déplacer, de se rendre là-bas avec un collègue ou deux et de mettre lui-même la main au collet des deux jeunes. Jouer profil bas au lieu de laisser les agents turcs se pointer en troupeau à l'aéroport! Mais ça se passait ailleurs que sur son terrain. Il avait fallu respecter les ententes internationales. Il n'avait pas eu gain de cause, pas plus que ses supérieurs, d'ailleurs. Les ordres étaient venus de plus haut. Et voilà les résultats. Un total fiasco!

« Complètement raté, Jack! maugrée Duval. À l'heure qu'il est, je suis prêt à parier que nos deux jeunes sont déjà loin de l'aéroport, en route vers la destination que l'on sait! »

Gagné secoue rageusement la tête. Duval jette son gobelet de café aux poubelles, poussant quelques jurons du même coup.

* *
*

Un soleil ardent plombe.

La chaleur ambiante est à la limite du supportable. Des milliers de Turcs déambulent pourtant dans les rues comme si de rien n'était. Et, marchant l'un derrière l'autre, deux étrangers. Un jeune homme, à la barbe éparse et au teint foncé, et une femme plus jeune encore, aux yeux bleu ciel et à la peau blanche. Tous deux sont vêtus d'une longue djellaba, sandales aux pieds et sacs en bandoulière. Leur contact ne doit pas tarder à arriver. Le lieu de la rencontre a bien été précisé. Le mot de passe, clairement indiqué.

Le vieux quartier surpeuplé n'est qu'une suite d'échoppes agglutinées le long des rues bondées : quincaillers, ferrailleurs, cordonniers, barbiers, cireurs de souliers, tisserands

de tapis, vendeurs de sandales et marchands de fleurs. Une cacophonie de sons, une myriade d'articles hétéroclites, une variété infinie d'odeurs décuplées par l'étalage au soleil de mille et un produits qui nécessiteraient un brin de réfrigération.

Élise marche en retrait, quelques pas derrière Tariq. Elle a eu l'occasion de voyager avec ses parents, mais n'a encore jamais rien vu d'aussi exotique. Elle voudrait prendre son temps, regarder tout ce bazar qui a quelque chose de la caserne d'Ali Baba. Mais on les a bien avertis de se fondre dans la foule, d'éviter d'attirer l'attention et, en aucun cas, de jouer les touristes. Sous ses larges lunettes fumées, les yeux d'Élise ne peuvent s'empêcher de lorgner à gauche et à droite. Accroupi devant un étal de poissons, un vieil homme édenté bourre sa pipe; derrière un paravent, une femme, au visage plus craquelé qu'une vieille faïence, trie des pistaches. À gauche, un amoncellement de fruits qui tient par miracle en équilibre sur la tête d'une jeune femme aux vêtements étriqués.

Élise dégouline de sueur, s'essuie le front, s'efforce de ne pas laisser voir qu'elle a immensément chaud. Une charrette bancale débordant de cartons empilés manque la renverser. Elle pousse un léger cri que Tariq n'approuve guère, vu le regard courroucé qu'il lui lance. Élise se remet à marcher droit sans toutefois se priver complètement d'examiner quelque peu les alentours.

De l'autre côté de la rue, elle remarque trois femmes drapées de noir de la tête aux pieds, seuls leurs mains et leurs yeux encerclés de khôl exposés aux regards des autres. Tout à côté de ces scènes d'une autre époque, elle remarque un groupe de jeunes, bruyants à souhait, cellulaires en main, corps tatoués de dessins stylisés, cintrés dans leurs t-shirts bariolés et leurs jeans délavés.

Toujours l'un derrière l'autre, le couple avance prudemment au milieu de ce capharnaüm lorsqu'un homme en tunique foncée les approche, murmurant deux mots au passage. Élise et Tariq alignent aussitôt leurs pas sur les siens. Quelque cent mètres plus loin, le trio disparaît subitement derrière un rideau donnant sur l'arrière-boutique d'un ferrailleur.

— À partir de maintenant, vous voyagerez séparément, jusqu'à la frontière.

L'homme, un costaud à la barbe longue et au ventre saillant, ne s'adresse qu'à Tariq, ignorant totalement la fille. Il sort un sac de jute et le donne à Tariq.

— La fille doit enfiler ces nouveaux vêtements, bien se couvrir la tête du tchador et ne pas dire un mot jusqu'à son arrivée aux frontières. Surtout qu'elle continue de cacher ses yeux bleus derrière ses lunettes fumées.

— D'accord, répond Tariq.

Le barbu costaud tient un discours hachuré au ferrailleur, lui glisse quelques pièces de monnaie dans la main avant de lui asséner une solide tape sur l'épaule.

— Toi, tu viens avec moi, ordonne-t-il à Tariq. Et elle...

— Élise. Elle s'appelle Élise, précise Tariq.

— Il n'y a plus d'Élise pour le moment, elle se nommera Douria. Et elle voyagera avec ce paysan. Une fois à la frontière, un autre homme vous fera traverser de l'autre côté. Vous partez immédiatement. La route sera longue... et risque d'être difficile.

— Et qu'est-ce qu'on fera une fois passé de l'autre côté? s'informe Tariq.

— À compter de maintenant, plus de questions. Moins vous en saurez, mieux ça vaudra. Vous n'aurez qu'à suivre ceux qui vous guideront. Compris?

— Compris, murmure Tariq qui est du genre à donner les ordres plutôt que d'en recevoir.

«*Allahou Akbar*», dit le barbu.

«*Allahou Akbar*», répond Tariq.

Élise ne dit mot. Du coin de l'œil, elle regarde Tariq s'éloigner avec l'autre passeur. Au bout de quelques secondes, il se retourne vers elle.

— Sois forte!

— Je le serai.

Ce n'est qu'après avoir déambulé dans les rues étroites de la vieille ville pendant une bonne quinzaine de minutes que le paysan se retourne enfin vers Élise. De ses petits yeux de belette, il l'examine comme une marchandise dont on ne sait trop si l'on en a envie ou non. Lorsqu'il ouvre enfin la bouche, Élise aperçoit une rangée de dents étroites et jaunies, hume son haleine qui sent fort un étrange mélange d'ail et de tabac. Il lui adresse quelques mots dans un dialecte qui n'a rien à voir avec les quelques notions d'arabe que Tariq lui a apprises. Puis, l'homme lui pointe du doigt leur prochain moyen de locomotion, une camionnette déglinguée dont l'apparence lui fait douter qu'elle puisse jamais se rendre à destination. L'homme la fait monter dans la boîte arrière où elle rejoint ceux qui s'y trouvent déjà : une personne difficile à identifier tant elle est dissimulée sous d'amples couches de vêtements, mais qu'elle devine être la femme du paysan. Une chèvre aux pis gonflés qui nourrit deux petites boules velues. Dans un cageot, trois poulets maigrichons et un coq au plumage vif. Au milieu de tout ça, une montagne de légumes fraîchement cueillis pour le marché. Dans une boîte en carton, les denrées pour la route : deux bidons d'eau, des

rondelles de pain empilées les unes sur les autres, un sac de pistaches, une bonne grappe de raisins et quelques poignées de dattes et d'olives. Juste à côté, dans un seau, du grain pour les animaux.

Au lieu de rejoindre son mari sur la banquette, la paysanne s'est installée à l'arrière, assise en tailleur dans un des coins de la boîte de la camionnette. Élise lui sourit, mais la femme l'ignore. Élise fait comme elle et s'installe à son tour dans un autre coin. Le moteur récalcitrant hoquette un coup avant de se mettre à ronfler bruyamment, puis le véhicule se met en branle. Les passagers roulent ainsi pendant des kilomètres sur des routes qui se rétrécissent au fur et à mesure qu'ils avancent. Au bout de trois heures, ils empruntent un chemin si cahoteux qu'Élise n'arrive plus à trouver de position confortable. Quant à la paysanne, elle a fermé les yeux depuis longtemps, sa tête appuyée sur le ventre rebondi de la chèvre, les deux chevreaux naissants bien blottis sous les larges pans de son vêtement.

Élise tente en vain de dormir. Rien pour s'appuyer la tête, pas de couverture pour se mettre à l'abri du soleil. Au bout d'un moment, l'un des chevreaux s'extirpe d'entre les plis du vêtement de la paysanne pour venir flairer de son côté. Elle le prend sur elle et se met à caresser son pelage tout neuf, doux comme de la soie. Le nouveau-né se niche au creux de ses bras, et tous les deux finissent par s'assoupir. Élise a l'impression d'avoir reculé d'un siècle, d'avoir été transportée dans un autre monde.

Un moment d'intemporalité, frisant l'irréel.

Que diable fait-elle là, au milieu de nulle part, dans ce pays étranger ?

Pourquoi a-t-elle tout abandonné derrière elle, sa famille, ses amis, ses études, ses avoirs, son confort ?

Et surtout, pourquoi se sent-elle mieux ici, dans ce pays étranger, en compagnie de parfaits inconnus? Assise dans la boîte de la camionnette, un chevreau naissant dans les bras.

Perdue dans ses réflexions, elle sursaute lorsqu'elle sent deux mains se poser sur elle. Ce ne sont pas celles de l'Asiatique, ni de quelque autre ami de Romain! Juste celles de la paysanne qui la recouvre d'un vieux châle en pointant du doigt le chaud soleil. Leurs yeux se croisent un instant, puis la femme regagne son coin. Le chevreau se repositionne dans le creux du tissu, pose son museau rose et mouillé sur le bras d'Élise. Tous les deux sombrent à nouveau dans leur semi-léthargie, assommés par la chaleur écrasante du midi, bercés par les interminables roulis cadencés de la camionnette sur la chaussée défoncée et caillouteuse.

Élise refait le tour des raisons qui l'ont conduite jusqu'ici. Depuis longtemps, un étrange besoin de combler un vide la hante. Un besoin tenace qui, ces derniers temps, s'est accentué jusqu'à devenir envahissant, impératif, quasi obsessionnel. Elle s'est donc mise à la recherche d'un projet qui soit en résonance avec ses préoccupations profondes.

Et sa rencontre avec Tariq est arrivée à point nommé. Il l'a mise en contact avec ceux qui avaient la réponse qu'elle cherchait, avec ceux qui avaient une réponse à lui apporter. Toutes les pièces se sont alors alignées sur l'échiquier de sa vie. Élise a enfin trouvé une cause.

Et ceux qui prêchent pour cette cause sont intelligents, efficaces, charismatiques et incroyablement bien organisés!

Dans le temps de le dire, ils ont été capables de prendre en charge les moindres aspects de sa vie et de celles de leurs nouvelles recrues. Que ce soit par Internet ou par contact

direct. Et, point non négligeable, ils ont les moyens financiers pour arriver à leurs fins.

Élise a adhéré à ce projet avec toute la fougue qui l'anime, elle s'y est engagée corps et âme. Elle est prête à prendre tous les moyens, même les plus extrêmes, pour arriver aux fins poursuivies par son nouveau groupe. Car faire partie d'un groupe a quelque chose d'enivrant. Pour Élise, militer devient un formidable moyen de socialisation. En compagnie de ses alliés, elle peut enfin vivre des moments forts.

Tous ensemble contre les autres! Contre ceux qui vivent trop en individualistes et selon les normes du monde démocratique occidental. Contre les mécréants, comme ils disent. Pour Élise comme pour des centaines d'autres jeunes en mal d'être, c'est cette appartenance inconditionnelle à un groupe, les liens forts qu'ils tissent, les objectifs qu'ils atteignent qui tiennent lieu de réponse à leur ultime quête.

Le véhicule se met à râler tant la montée est abrupte. Élise se réveille en sursaut, le chevreau lui glisse des bras, emportant avec lui le châle dans lequel ils étaient tous deux si bien drapés. Une fois le sommet de la côte atteint, la camionnette s'immobilise et Élise peut admirer la beauté aride de l'immense étendue du paysage en contrebas.

Tous descendent. Tous s'étirent longuement. Tous mangent et boivent. Derrière un arbre, les voyageurs se soulagent. Au bout d'une vingtaine de minutes, tous remontent en voiture et le voyage se poursuit pendant plusieurs heures encore. Juste avant la tombée du jour, Élise commence à entrevoir la ligne bleutée des montagnes à

l'horizon. « Enfin la frontière ! » se dit-elle, courbaturée de la tête aux orteils.

Encore lui faut-il la traverser.

Le véhicule finit par s'arrêter pour de bon. Le paysan maugrée quelques paroles à l'endroit de sa femme, aide Élise à descendre de la camionnette et lui remet son maigre bagage. La femme enveloppe un pain pita, des olives et quelques dattes dans un morceau de papier brun et les lui tend sans un regard. Une fois son mari éloigné, la paysanne revient sur ses pas. Elle s'approche d'Élise, ancre ses yeux noirs comme du jais dans les prunelles bleues d'Élise, et lui dit d'une voix bien appuyée : « *Inch' Allah* ³ ! »

Élise soupire.

Il lui tarde de voir Tariq réapparaître.

* *
*

Il ne lui en a pas encore glissé mot.

Non pas par lâcheté, car il n'a rien d'un peureux. Non. C'est plutôt par crainte de sa réaction que Tariq ne lui a pas dit que leur route allait se séparer à partir d'Istanbul. Lorsqu'il a récupéré les faux passeports à Paris, l'homme à la voix de baryton lui avait précisé que les plans qui lui étaient réservés différaient de ceux prévus pour Élise.

— On a quelque chose d'intéressant pour un gars qui a du caractère comme toi. Quant à la fille, on va la diriger vers un autre camp.

— Je pensais que... puisqu'on était venus ensemble, on resterait peut-être ensemble...

3. Comme il plaît à Dieu.

— Ce n'est plus toi qui penses, Taboury. C'est l'organisation. Toi, tu exécutes!

Tariq s'était tu. Mais l'idée ne lui avait pas plu du tout.

Il ne cesse d'y jongler depuis. Pourquoi faut-il qu'ils se séparent? Va-t-il annoncer la nouvelle à Élise ou doit-il la tenir dans l'ignorance? Pourquoi ne l'a-t-on pas informé des rôles exacts qu'on leur réserve?

Mille et une questions se succèdent dans sa tête, mais il y en a une plus tenace que les autres.

Une fois sorti de Turquie, va-t-il jamais revoir Élise Benoît?

Les yeux. Ce sont toujours les yeux qui parlent en premier.

D'un pas rapide, Jean va au-devant d'Ariane qui l'attend dans l'aire de débarquement. Avant même qu'ils échangent la moindre parole, il a déjà tout compris. Dès l'instant où il la regarde dans les yeux, il peut lire toute la profondeur de son désarroi inscrit au fond de ses prunelles effarées.

Toute parole est superflue. Ils se fondent l'un dans l'autre, demeurent ainsi, sans bouger, pendant un bon moment. Ariane n'arrive pas à s'extraire des bras de son conjoint. Elle a les yeux cernés, le visage émâcié, les traits tirés. Depuis trois heures qu'elle poireaute à l'aéroport. Un violent orage nourri d'éclairs et de roulements de tonnerre a fortement perturbé le trafic. Tous les vols ont été retardés, certains même ont carrément été annulés.

— Viens, sortons d'ici, lui murmure Jean à l'oreille.

Ils se ruent vers l'extérieur, pressés de se retrouver seuls, avec leur histoire d'horreur.

Jean prend le volant, se faufile dans la voie d'évitement afin d'échapper à la longue file de taxis à qui le mauvais temps profite. C'est par des regards, des gestes, des soupirs que s'amorce leur échange. On dirait leurs mots empêtrés dans un épais brouillard qui doit se dissiper avant d'être en mesure de circuler librement.

— Ariane, commence-t-il, je suis là, maintenant. Tu peux compter sur moi, et c'est ensemble que nous allons traverser cette mauvaise passe.

— Merci. Merci d'être revenu, d'avoir annulé tes conférences, d'avoir laissé tes collègues en plein milieu de vos présentations là-bas. Je sais combien tout cela était important pour toi, pour eux. Je suis tellement désolée, je... je...

— Chut, chut! Tu aurais été la première à faire la même chose pour moi. Maintenant, on va reprendre depuis le début et tu vas tout me raconter dans les moindres détails.

— Je me sens tellement stupide de n'avoir rien appréhendé, rien vu venir, rien senti. Tu ne peux pas savoir combien je me sens responsable des actions de ma fille.

Ariane a encore plus besoin d'exprimer ses émotions que de raconter les faits. Aussi, la laisse-t-il s'exprimer sans chercher à l'interrompre. Pendant toute la durée du trajet, elle ne cesse de parler. Un flot de paroles intarissable remplit l'habitacle. C'est seulement au moment où il amorce le virage dans leur entrée que tout chavire. La crise éclate pour de bon. C'est l'orage, la grêle, le déluge.

Jean coupe le moteur, prend sa conjointe dans ses bras et laisse passer la tempête, essuyant les coups de poing d'Ariane tambourinant contre sa poitrine. Elle hoquette, tremble, hurle.

— Dis-moi que c'est pas vrai, Jean! Dis-moi que tout ça n'est qu'un abominable cauchemar. Je veux revoir ma fille! Je veux qu'on me ramène ma petite fille. Et qu'on me la ramène vivante!

*

On dit que la nuit porte conseil, surtout une nuit blanche comme celle qu'Ariane et Jean viennent de passer.

Un fort vent d'ouest a partiellement dégagé le ciel de ses mouchetures laissant place à quelques éclaircies. La tempête s'est également calmée dans la tête d'Ariane. Mais la peine, la tristesse et le désarroi sont toujours présents. La culpabilité aussi.

Au déjeuner, ils décident d'aller rencontrer l'inspecteur Duval. Ariane a noté ses nombreuses questions. Jean en a lui aussi plein la tête. Ça tombe pile, les enquêteurs veulent également le rencontrer, compte tenu de l'implication de sa voiture dans l'attentat du métro. Le rendez-vous est fixé pour le début de l'après-midi.

Duval fait les cent pas devant sa fenêtre de bureau lorsque sa secrétaire vient lui annoncer l'arrivée du couple. Il se surprend alors à penser à sa femme, à ses deux enfants, à la famille qu'ils ont formée autrefois. Aux moments de bonheur qu'ils ont partagés, aux épreuves que la vie les a amenés à traverser et auxquelles leur couple n'a pas survécu.

Le suicide.

La séparation suivie du divorce.

La garde partagée de l'unique enfant restant.

Il se questionne. Qu'auraient-ils pu faire autrement? Cela aurait-il eu un impact sur la mort de leur fils? Sur la durée de leur mariage? Il n'en est pas certain. Ses nombreuses absences, ses soirées passées au bureau, ses nuits à poireauter sur des scènes de crime, son esprit trop souvent ailleurs toujours en train de résoudre des énigmes, sûrement que tout cela n'avait rien fait pour aider leur vie de couple. Et sa femme, Anna, qui se faisait de jour en jour moins compréhensive, qui insistait pour qu'il change d'emploi, qui ne semblait pas comprendre qu'ils avaient deux jeunes adolescents avides de se dissocier de

leurs parents. Rien d'extrêmement grave comme situation. Rien qui n'aurait pu se résoudre avec un peu de volonté. Le point de bascule avait été atteint le matin où on leur avait annoncé la mort de leur fils. La déchirure irréparable de leur union était venue avec le suicide et, pour eux, cela avait été le début de la fin. Ils n'avaient pas su passer au travers de la crise. Le tragique événement avait sonné le glas de leur relation de couple.

Duval se demande si le couple qu'il s'apprête à rencontrer fera mieux, si Ariane Dubé et Jean Dussault auront la force d'escalader ensemble la montagne vertigineuse dressée à pic devant eux. Poursuivant sa réflexion, il se dit que son fils à lui est mort. Dans des circonstances qui ne s'oublieront certes jamais. Pour lui, il y aura toujours de la place pour les questionnements, les remords et la culpabilité. Mais, chose certaine, son enfant ne reviendra jamais plus. La situation est irréparable, irréversible, définitive. Sa plaie et celle de sa femme sont toujours visibles, mais le temps faisant son œuvre, elle se cicatrise tant bien que mal. Ils n'oublieront jamais, mais ils peuvent passer à autre chose, en tentant de faire mieux.

Quant à Ariane, sa fille à elle n'est pas morte. Du moins pas encore. Mais elle est partie. On ne sait trop où. Reviendra-t-elle? Si oui, dans combien de jours, de mois, d'années? Si jamais elle revient, dans quel état physique et psychologique sera-t-elle? On lui fera sans aucun doute un procès où juge et avocats seront loin d'être tendres. Et si elle mourait, est-ce qu'elle le saurait jamais? Pendant tout ce temps, la plaie d'Ariane restera ouverte, béante, sans possibilité de cicatrisation.

Duval se gratte la tête. Vaut-il mieux avoir un enfant mort — même par suicide — que d'en avoir un embrigadé dans une radicalisation de fou et ne jamais savoir où il est,

ni ce qu'il fait ? L'inspecteur a résolu bien des énigmes dans sa vie, a trouvé réponses à mille et une questions difficiles, mais ne trouve guère de réponse à celle-ci. Il range quelque peu ses dossiers, demande qu'on apporte trois cafés et fait signe à sa secrétaire de laisser entrer Ariane Dubé et Jean Dussault.

Jean prend les devants et insiste pour régler les détails entourant la présence de sa voiture devant le métro le matin de l'explosion. Duval fait venir Jack Gagné et, après un interrogatoire serré, il est clairement établi que Dussault n'a rien à voir dans cette affaire. Élise a pris sa voiture à son insu pour accomplir son méfait. Le bonnet noir ne lui appartenait pas non plus. Ariane, qui n'a dit mot pendant ces vérifications techniques, prend aussitôt le relais.

— Jean et moi, nous avons passé la nuit à examiner la situation sous toutes ses coutures en tentant de comprendre ce qui avait bien pu arriver à notre... à Élise. On ne parvient tout simplement pas à croire qu'elle en soit arrivée là.

— Vous savez, répond Duval, il n'existe pas de profil type des personnes qui se radicalisent, mais disons que la majorité de ceux qui le font sont jeunes, ont un fort sens de la justice sociale et sont sensibles à l'extrême aux inégalités et à l'oppression. Diriez-vous que cette description pourrait correspondre à l'image que vous vous faites d'Élise ?

— Peut-être, oui. Mais n'est-ce pas là l'apanage d'une bonne majorité de nos adolescents ? rétorque Jean.

— J'en conviens, réplique Duval, mais la plupart des adolescents trouvent un autre exécutoire que celui de la radicalisation comme moyen d'action pour changer les choses. Ceux qui en arrivent à cette solution sont des

jeunes en mal de repères, des individus qui sont en contradiction avec les valeurs individualistes de notre société et qui cherchent des moyens d'agir plus radicaux.

— Élise est... elle a des idées fortes, j'en conviens, mais c'est une fille intelligente. Elle sait faire la part des choses même si elle peut parfois sembler intransigeante dans ses propos. Je ne crois pas que ma fille en soit arrivée à se radicaliser à ce point.

Duval se tait un instant. Il peut comprendre l'incrédulité de ce couple. Lorsqu'il s'agit de nos propres enfants, on voit parfois avec une lunette à forte capacité de distorsion.

— Si vous voulez bien vous prêter à un exercice, madame Dubé, vous serez peut-être plus en mesure de saisir le profil type des jeunes qui grossissent les rangs des djihadistes. Je vous pose quelques questions et il s'agit pour vous d'essayer d'y répondre le plus spontanément possible.

— D'accord. Je veux bien essayer.

— Votre fille traversait-elle une période difficile marquée par la solitude ?

— Euh... oui, peut-être.

— Exprimait-elle plus souvent qu'à l'habitude de la frustration ? De l'intolérance ?

— Oui. Beaucoup, même.

— Y aurait-il lieu de dire qu'elle pourrait souffrir d'une certaine fragilité affective ?

— Oui. Surtout depuis la mort de son père.

— Dernièrement, aurait-elle fait le vide autour d'elle ? Peu d'amis aux alentours ?

— Oui. On pourrait dire ça.

— Ignoriez-vous qu'elle se soit fait de nouveaux amis qu'elle ne vous a jamais présentés ?

— Oui.

— Votre fille démontrait-elle des signes évidents de rejet de la société occidentale? Non seulement dans ses propos, mais également dans certains de ses comportements?

— Dans ses propos, sûrement. Dans ses comportements aussi, même si c'était moins évident à première vue.

— Avez-vous des raisons de croire qu'elle se serait intéressée à l'Islam récemment?

— Oui. Je ne le savais pas mais... maintenant, je pense qu'elle s'y intéressait. À cause de «l'Arabe» dont j'ignorais l'existence dans la vie de ma fille...

Duval hoche la tête et cesse de questionner. Ariane baisse les yeux, à la fois triste et honteuse de toute cette situation. Jean regarde par la fenêtre, avec une forte envie de prendre une bonne bouffée d'air frais. Duval, quant à lui, plonge le nez dans son café refroidi, cherchant quelques paroles réconfortantes à prononcer dans les circonstances.

— Je ne suis pas psychologue, finit par articuler Duval, mais ce sont là des signes précurseurs qui annoncent un état d'esprit susceptible de mener à la radicalisation.

— Si ma fille en est vraiment rendue là, quelqu'un a dû la convaincre, l'endoctriner. Il y a sûrement quelqu'un derrière une telle organisation. Vous avez des suspects?

— Vous avez probablement raison, madame Dubé. Dans la majorité des cas, les jeunes qui se radicalisent ne sont pas des loups solitaires. Et croyez-moi, avec l'omniprésence d'Internet, les idéologues, les gourous et les recruteurs ont la tâche plutôt facile.

— Mais nous ne sommes pas des musulmans, s'insurge Ariane. Ces recruteurs ne se tournent-ils pas vers des personnes absolument extrémistes dans leurs croyances?

Duval se lève et ouvre l'un des tiroirs du classeur situé derrière lui. Il en sort un dossier, fouille parmi le lot de

feuilles qu'il contient jusqu'à ce qu'il trouve celle qu'il cherche. Il la leur tend.

— Jetez un coup d'œil à ces statistiques. Comme la plupart des gens, vous serez sans doute surpris des conclusions de cette étude.

Les statistiques du Centre de prévention de France ont montré les visages diversifiés de la radicalisation en suivant 325 familles :

- *59 % des familles sont issues de la classe moyenne (la radicalisation n'est pas seulement l'affaire des classes défavorisées).*
- *60 % des familles ne sont pas issues de l'immigration récente. Le rapport à l'exil ou à l'immigration n'est pas déterminant dans le profil des jeunes interpellés par le discours radical.*
- *40 % des familles sont catholiques et 40 % sont athées. Les familles musulmanes ne représentent que 19 % de l'échantillon. La radicalisation n'est pas l'apanage d'une religion.*
- *69 % des jeunes à risque étaient âgés de 15 à 21 ans. Les embrigadés de plus de 30 ans sont une rareté.*

Ariane et Jean se regardent, visiblement étonnés des résultats de cette recherche. Duval reprend la feuille, la dépose dans le dossier qu'il range à nouveau dans le tiroir du classeur. D'un air compatissant, il ajoute :

— Ne soyez pas trop sévères envers vous-même parce que vous n'avez rien vu venir. Une règle bien observée par les recruteurs, c'est que ce passage vers la radicalisation doit se faire dans la clandestinité. Ils insistent pour que leurs

jeunes recrues conservent le secret au sujet de leurs nouvelles activités et que tout se passe à l'insu de leurs proches.

Ariane se détend quelque peu et, dans un soupir, reprend :

— Le moins qu'on puisse dire, c'est qu'ils ont parfaitement réussi sur ce point !

— J'ai beau m'efforcer, ajoute Jean en hochant la tête, je n'arrive pas à saisir comment des gens sensés peuvent se laisser embrigader par de tels recruteurs, et je comprends encore moins pourquoi certaines personnes d'ici en viennent à se radicaliser de la sorte.

— En effet, réplique Duval, avec toutes les informations dont les gens disposent de nos jours, on serait porté à croire qu'ils seraient en mesure de prendre des décisions plus éclairées que par le passé. Hélas, les comportements humains sont un peu plus complexes. On a trop tendance à sous-estimer, par exemple, combien une bonne part d'intuition entre en jeu dans nos prises de décision.

— En tant que médecins, on devrait pourtant être bien placés pour savoir tout ça, enchaîne Ariane tout en jetant un regard perplexe à son conjoint.

— À tout hasard, l'autre jour, mentionne Duval, je suis tombé sur un article de la Banque mondiale qui disait quelque chose de fort intéressant dans son *Rapport sur le développement dans le monde*. En résumé, on y disait que « les personnes sont des animaux sociaux influencés par leurs liens et leurs valeurs communes avec les autres, et que beaucoup préfèrent l'équité, la réciprocité et l'esprit de coopération ».

— C'est sûrement de ça qu'il s'agit quand on pense aux gens qui se radicalisent, mentionne Jean.

— Mais la partie qui m'a le plus frappé, poursuit Duval, c'est la conclusion de cet article qui disait que « cela

devient carrément exaspérant quand on voit comment on peut en venir à s'auto-aveugler lorsque les faits viennent contredire les opinions du groupe, du parti politique, de l'idéologie, etc. auquel on s'identifie».

Aveugle. Aveuglement. Auto-aveuglement.

Les mots résonnent dans le cerveau d'Ariane Dubé.

Comme l'écho d'un cri sans fin dans la montagne.

Encore une fois, Jamil rate sa cible. C'en est devenu gênant. Chaque fois qu'il prend sa mire, il ne voit plus qu'une chose : le chacal.

La bête se substitue maintenant à toute image apparaissant dans la lunette de sa carabine. Furieux, Habib déverse sa colère sur Jamil. Au début, il se contentait de l'engueuler, mais les deux dernières fois, il a agressé physiquement sa jeune recrue. La semaine dernière, il lui a même planté sa crosse de fusil dans les côtes. Cette fois-ci, c'est son bras puissant qui vient s'abattre derrière la tête de Jamil au point où ce dernier doit faire tous les efforts du monde pour rester sur ses pieds.

— Bon à rien ! T'es qu'un peureux, tu vaux pas la moitié de la fille qui vient d'arriver.

— J'suis désolé. Excuse-moi, Habib. J'arrive pas à voir la cible. Dès que je touche à la gâchette, tout s'embrouille.

— Des excuses, toujours des excuses. C'est pas avec ça qu'on va accomplir notre mission !

Habib renifle bruyamment, s'essuie le nez du revers de sa manche. Honteux, Jamil baisse la tête, de plus en plus convaincu qu'il ne sera jamais capable de tuer.

Ni une bête.

Ni un homme.

Encore moins des femmes et des enfants.

— Je vais voir le chef, enchaîne Habib, plus déterminé que jamais.

— Non, Habib. S'il te plaît, fais pas ça. Laisse-moi une autre chance.

— La fille fera l'affaire!

— C'est pas à elle d'y aller. C'est pas sa mission, c'est la mienne!

— La tienne, la tienne, on dirait pas que t'as vu ta famille se faire écorcher vivante, Jamil.

— Cette fille n'est pas des nôtres. Elle ne prie pas le même Dieu que nous...

— Il n'y a qu'un Dieu, je te l'ai dit cent fois. Il n'y a pas d'autre Dieu que le nôtre. Allah est le plus grand! Répète après moi, Jamil. *Allahou Akbar!*

— *Allahou Akbar, Allahou Akbar, Allahou Akbar*, répète sans fin Jamil.

Un vent soudain venant du nord se lève et le sable se met à tourbillonner, formant de multiples cônes qui courent dans tous les sens sur la plaine aride. Habib et Jamil remontent leur capuchon et hâtent le pas en direction du camp. Chemin faisant, Jamil se dit qu'il faut à tout prix qu'il lui parle, à cette fille qui vient de débarquer dans leur camp. Une fille au teint pâle, avec un regard d'acier. Douria, qu'elle s'appelle. Mais, l'autre jour, il a surpris quelqu'un qui l'a nommée autrement.

«Élise», qu'il a dit.

Le point de bascule. Quand Élise a-t-elle traversé ce moment crucial, cet instant précis où une masse critique est atteinte au point de tout faire basculer de l'autre côté?

Ariane pose la question à Jean entre deux bouchées de céréales, mais la réponse semble passablement plus complexe que la question.

— Crois-tu possible que ce lamentable épisode des déboires de son père a pu avoir un effet aussi important sur Élise? Au point de la faire dérailler de la sorte?

— J'en sais franchement rien. Peut-être que nous avons sous-estimé la gravité des évènements qui se sont produits...

Jean met deux tranches de pain à griller, sort le pot de beurre d'arachides et se verse un second café. Sa récente conversation avec Guyanne au sujet des comportements atypiques de Romain n'a cessé de lui tourner dans la tête depuis son retour au pays.

— Dis-moi donc, Ariane, est-ce que tu es parfaitement certaine de ce qui s'est réellement passé entre Romain et Élise?

— Qu'est-ce que tu veux dire? riposte aussitôt Ariane, interloquée. Élise m'a juré que... enfin qu'il ne s'était rien passé d'inacceptable entre son père et elle.

— On dirait que tu as peur des mots. Est-ce que tu as carrément demandé à Élise si Romain... ou ses acolytes n'avaient pas abusé d'elle? Abuser sexuellement, on s'entend?

Ariane devient livide. Elle pousse son bol de céréales, cache son visage dans ses mains et se met à sangloter. Jean lui entoure les épaules de ses bras.

— Excuse-moi, Ariane. Je ne voudrais surtout pas te peiner davantage, mais...

— Mais... mais quoi? crie pratiquement Ariane, les pupilles démesurément dilatées.

— Lors de ma visite chez elle, Guyanne m'a dit, à mots à peine couverts, que Romain avait les mains bien longues. Je suis certain qu'elle pourrait nous en dire plus long sur ce qui s'est réellement passé.

— Élise m'a assurée que ce n'était pas son père... mais bien l'avocat de Romain, de connivence avec un dénommé Chong, qui prenait des photos d'elles en petite tenue et qui les avait même forcées à se déshabiller. Elle m'a juré que... que... ce n'était pas son père!

— Reste à savoir... Peut-être que ces deux merdes ont abusé d'elles et peut-être... qu'Élise t'a caché la vérité. Ou une partie de la vérité.

— Pourquoi aurait-elle fait ça?

— Pour te protéger de la triste vérité, peut-être. Ou pour se protéger elle-même. Ou parce qu'elle avait honte, je ne sais trop... Tu sais, Ariane, on cache toujours au fin fond de soi un petit personnage, un peu menteur, un peu tricheur, auquel on fait appel lorsqu'on est trop lourdement blessé...

Le soleil darde ses rayons dans la cuisine, traçant un chemin étroit de la fenêtre au comptoir. Ariane inspire longuement, remonte les manches de son chandail juste

au-dessus du coude, exposant ses avant-bras au soleil. Elle a besoin de se réchauffer.

— Si... Si jamais Élise finit par revenir, je te jure que j'en aurai le cœur net, finit-elle par conclure.

— Sûrement. Pour répondre à ta question, c'est certain que les actions de Romain n'ont pas aidé Élise. Et si jamais... en plus de tout ça, quelqu'un a abusé d'elle, il est fort probable qu'il lui en soit resté des séquelles importantes.

Incapable de faire face à cette éventualité, Ariane se lève d'un bond, s'active démesurément dans la cuisine. Pour la troisième fois, elle lave le dessus du comptoir, n'en finit plus de frotter les ustensiles, d'astiquer frénétiquement les verres et les assiettes. Elle se surprend à imaginer le coup de fil de Clara, sa mère, qui ne saurait guère tarder. Par-dessus tout, elle entend déjà le discours désobligeant qu'elle lui tiendra assurément sur la façon d'élever ses enfants, sur la honte qu'elle lui inflige, sur le déshonneur qui retentit sur toute leur famille. Ce même discours qu'elle a déjà entendu à mille reprises lors des frasques de son mari.

D'abord Romain.

Et maintenant, Élise!

Peut-être bien que sa mère a raison. Peut-être qu'elle n'est bonne qu'à faire honte à tout le monde!

Le déjeuner s'achève dans un silence absolu. Même les ronronnements de Chopin enroulé sur le fauteuil s'estompent peu à peu, laissant place à un vide insoutenable.

— Tu n'iras pas!

— Alors ce sera qui?

— Moi.

— Toi?

— Oui, moi.

— T'es juste un enfant, Jamil. T'as à peine l'âge de mon p'tit frère.

— Un enfant, tu dis? Il y a longtemps que je ne sais plus ce que c'est que d'être un enfant. Dans ce pays, vois-tu, on sort bien vite de l'enfance.

Élise l'écoute d'une oreille distraite, frustrée de ne pas avoir été choisie.

— Je suis venue ici pour ça. Pas vrai que j'ai fait tout ce parcours pour rien. C'est qui, le chef? J'vais aller lui parler.

Jamil secoue la tête. Cette fille a du cran.

— Faut pas faire ça. Faut surtout pas t'approcher du chef, Élise. Jamais!

— Pourquoi? J'ai pas peur.

— Personne ne parle au chef.

— Moi, je le ferai.

— Ils te laisseront pas l'approcher. Et puis, la mission, t'as aucune raison de la faire.

— Si, j'en ai. Je suis venue jusqu'ici pour me joindre à la cause. Je suis l'une des vôtres, maintenant. Comprends-tu ça ?

— Je te le répète, toi, t'as aucune raison de la faire. Moi, si. Cette mission me revient. Je dois y aller, tu comprends ?

— Non. Je ne comprends pas.

Jamil attrape le bras d'Élise, le serre très fort et, de la tête, lui fait signe que non. Il préférerait se taire, mais si elle continue de s'entêter comme ça, peut-être qu'il sera forcé de lui dire qu'elle a peut-être fait toute cette route pour rien. Sans même avoir l'occasion d'accomplir aucune mission. Enfin qu'elle servira probablement des fins tout autres que celles auxquelles elle s'attendait. Si cette fille ose s'opposer aux décisions du chef, si elle tente seulement de l'approcher pour en discuter, Jamil sait qu'ils n'hésiteront aucunement à se débarrasser d'elle.

Élise se dégage le bras et se met à suivre des yeux les petits lézards qui courent dans toutes les directions, à la recherche du moindre monticule susceptible de leur fournir une parcelle d'ombre. La chaleur semble les incommoder autant qu'elle. Elle se baisse, prend une poignée de terre dans sa main. Le sable chaud lui brûle les doigts. Elle se met à le transvaser d'une paume à l'autre, en laissant s'échapper quelques grains à chaque fois. Lorsque tout le sable a fini de couler entre ses doigts, elle en prend une nouvelle poignée et recommence son petit manège. Jamil vient près d'elle, se baisse à son tour et commence à l'imiter. Longtemps, ils restent là, à transvaser des poignées de sable d'une main à l'autre. Sans mot dire.

Jamil l'aime bien, cette fille à la peau claire. Mais elle a la tête trop dure. Elle ne comprend pas. Elle n'a pas la moindre idée. Il voudrait lui taire son histoire. Peut-être qu'il sera obligé de lui raconter les événements. D'abord

ceux de la nuit du grand massacre. Tout ce qu'il a vu, entre les planches de sa cachette.

Les balles sifflantes, ricochant de tout côté, la longue lame rougie de sang, la dague pointue. Et lui faire part de tous les cris d'horreurs qu'il a entendus, ceux de son père, de ses grands-parents, les derniers râlements de sa sœur et les gémissements de sa mère, brisée par mille mains d'hommes.

Peut-être alors qu'elle comprendra qu'il n'est plus un enfant. Et que cette mission, lui, il a une véritable raison de l'accomplir.

— Suis-moi, dit soudainement Jamil, en la prenant par la main.

— Où ça ?

— Chez mon oncle.

— Pourquoi ?

— Je veux que tu rencontres ma mère.

*

Oleya Daoud n'est qu'un fantôme qui se déplace dans l'espace et le temps sans se rendre compte qu'elle existe vraiment.

Jamil s'approche de sa mère et la touche à l'épaule.

— C'est moi, maman. C'est Jamil.

La femme sursaute, susurre quelque chose d'incompréhensible et continue de se balancer, le haut de son corps oscillant d'avant en arrière, dans un mouvement répétitif.

Jamil s'approche de la femme, commence à lui caresser les cheveux. Oleya se met alors à le fixer d'un regard étrange et se calme aussitôt.

— C'est ce qu'il reste de ma mère, dit Jamil en toisant Élise. Et elle est tout ce qu'il me reste de ma famille. Ils... ils ont massacré tous les autres. Tu comprends pourquoi, maintenant? Tu comprends pourquoi c'est moi qui dois y aller, à la montagne?

— Nous pourrions peut-être... y aller ensemble. La faire à deux, cette mission, s'adoucit Élise.

Jamil ne répond pas. Il laisse Élise auprès de sa mère et sort parler à son oncle qui besogne aux champs.

— C'est qui, cette fille?

— Une recrue, répond Jamil.

— Elle est d'où?

— Du Canada.

— Elle n'est pas des nôtres. Qu'est-ce qu'elle fait ici?

— C'est pour partager notre cause qu'elle est ici, mais ils ne l'ont pas choisie.

— Jamais elle ne comprendra notre cause, qu'elle s'en retourne d'où elle vient!

— Elle est brave. Ils vont la tuer si elle tente de repartir. Et dans son pays, ils vont l'emprisonner pour avoir tenté de se joindre à nous. J'aimerais... je voudrais l'aider à sortir d'ici.

— Pour qu'ils te tuent à ton tour si tu l'aides?

— Je n'ai pas pu sauver ma famille mais elle, peut-être que je pourrais faire quelque chose pour la sauver. Moi, de toute manière, moi... je vais mourir bientôt.

— T'as pas à faire tout ça, Jamil. Et ta famille, tu pouvais rien faire pour la sauver, t'étais qu'un enfant.

— Mais je ne le suis plus, murmure Jamil.

L'oncle Salam lisse sa longue barbe et se met à réfléchir à voix haute.

— Elle a l'âge que ta sœur avait, la fille.

— Oui. À peu près.

— C'est pour ça que tu veux essayer de la sauver, elle ?

Jamil ne répond pas. Il a un plan en tête. Il en fait part à Salam.

— C'est un très long voyage. Et c'est beaucoup risqué. Pour tout le monde. Tant pour la fille que pour mon frère, dit enfin Salam.

— Fais-le pour moi, s'il te plaît. C'est la dernière chose que je te demande. La dernière chose... de ma vie!

Salam lisse à nouveau sa barbe, prend sa bêche et se remet à tourner la terre.

Il n'a pas dit non.

*

Sur le chemin du retour au camp, Élise fait part de sa décision à Jamil.

— Je sais que tu m'as parlé de ta famille, que tu m'as emmenée voir ta mère rien que pour me convaincre de renoncer à cette mission, Jamil. Mais je veux te dire que je suis solidaire avec toi, avec ta famille, avec tous les tiens. Je te le répète. Si je suis venue jusqu'ici, c'est pour partager votre cause, la tienne. Je le ferai pour toi. Avec toi.

— Tu ne dois pas... s'étouffer Jamil! De toute manière, tu ne pourras pas!

— Mais si, je n'ai pas peur. Je suis décidée à aller jusqu'au bout. Même à sacrifier ma vie, s'il le faut.

— Tu ne comprends rien, crie Jamil, excédé. Ce n'est pas de ta vie qu'ils veulent! Tu ne l'as pas encore compris?

— Compris quoi?

— À la façon dont ils te regardent, qu'ils te reluquent...

— Quoi? s'insurge Élise, les joues en feu.

— J'en suis certain, Élise. Je te le jure sur la tête de ma mère. Je les ai entendus. Et j'ai honte pour eux! Les projets qu'ils ont en tête sont indignes de notre groupe, de notre mission.

— Tu dis ça pour me faire changer d'idée, mais ça ne fonctionnera pas, Jamil Daoud, tu m'entends? Ça marchera pas ton petit manège.

Élise est en colère. Elle se met à courir en direction du camp, laissant Jamil derrière.

— Attends-moi, crie Jamil. Je te le dis, tu vas servir de *sabaya*, Élise! De fille qu'on offre aux combattants pour les gratifier... sexuellement.

— Quoi?

— Je les ai entendus, j'te dis. L'autre nuit. Caché derrière la toile de leur tente. Habib qui disait au chef, de son gros rire gras : « Avec ses beaux gros nichons et son p'tit derrière mignon, elle servira bien mieux à récompenser nos hommes qu'à finir déchiquetée avec les légumes du marché. »

— menteur! Tu n'es qu'un sale menteur, hurle Élise, complètement démolie.

Au bout de dix secondes d'ahurissement, elle stoppe net sa course et pousse un cri déchirant qui jaillit de ses entrailles, monte en elle et s'élève jusqu'au sommet des montagnes. Un cri qui se termine en une plainte rauque, saccadée, étouffée.

Puis elle se laisse tomber à genoux, la tête inclinée, les deux mains dans la sale terre aride de ce pays qu'elle a cru salvateur. Élise Benoît se cabre, se révolte, se met à lancer désespérément des poignées de cailloux en hurlant :

— Tous des pareils! Ils ne valent pas mieux que les gens de mon pays!

Jamil s'agenouille près d'elle.

Glisse ses doigts dans les fins cheveux de la fille, aussi
soyeux que ceux de sa sœur.

« Je ne les laisserai pas faire! Pas une autre fois!

Je vais t'aider, Noor.

Ma si belle Noor. »

Fatima traverse la rue, ouvre prestement la porte du café et se faufile à l'intérieur en catimini. Bachar a choisi un bistrot peu fréquenté, loin du quartier où vivent les Taboury. Il s'est installé à une petite table en retrait, coincée entre un paravent japonais et un buffet ancien qui sert uniquement de décor. Sitôt qu'il aperçoit Fatima, il lui fait un signe discret de la main. Le propriétaire s'approche aussitôt, heureux d'avoir enfin quelqu'un à servir. Mais ses deux nouveaux clients n'ont pas le moindre appétit et se contentent de commander deux thés à la menthe.

— Je suis tellement désolé, commence Bachar.

— Je n'arrive pas à y croire, balbutie Fatima, les yeux rouges d'avoir trop pleuré.

Il voudrait lui tenir la main, la réconforter, mais Bachar sait que ces choses-là ne se font pas en public. En souhaitant que son regard suffise à lui transmettre toute son empathie, il se contente de la regarder longuement. Amoureusement. Sait-elle qu'il l'aime ? Depuis le tout premier jour où il l'a vue ? Même s'il ne le lui a jamais avoué, il croit bien que oui. Et à la façon dont elle se comporte, il en a pratiquement conclu qu'elle partage ses sentiments. Sinon, que ferait-elle ici, avec lui, en cachette de Hakim ?

— Fatima, dit-il, est-ce qu'il y a quoi que ce soit que je puisse faire pour toi ?

— Rien que ta présence, Bachar. Être présent. C'est ce que tu peux faire de mieux pour l'instant.

— Tu as eu d'autres nouvelles de ton fils?

— Rien que des mauvaises. Toutes plus affligeantes les unes que les autres.

— Est-ce qu'ils savent où il se trouve?

— En Turquie!

— Je vois.

— Et ils n'ont pas pu l'intercepter à l'aéroport.

— Ah, bon!

— Et ça, c'est bien mauvais signe, comme tu peux le deviner.

— Il ne faut pas perdre espoir, Fatima.

— Et on fait ça comment? Peux-tu me le dire? laisse tomber Fatima, les yeux roulant dans l'eau

Leurs tasses pleines n'ont pas été entamées. Le thé a refroidi. Toutes les dix minutes, le serveur se pointe inutilement pour leur en proposer une autre tasse.

— Tu réussis à dormir un peu, quand même? Je t'ai apporté quelques cachets, au cas.

— Merci. C'est très attentionné de ta part.

— C'est la moindre des choses. J'aimerais... je souhaiterais tellement pouvoir faire davantage. Tu sais combien tu comptes, à mes yeux, n'est-ce pas, Fatima?

— Je sais.

— Crois-tu qu'un jour...

— Je le crois. Oui. Un jour.

— J'attendrai, Fatima. J'attendrai le temps qu'il faudra.

Épingler des terroristes en action peut sembler plus facile que de détecter des terroristes en devenir.

C'est cette phrase qu'on peut lire à la une du journal que Jean Dussault vient tout juste de ramasser sur le pas de la porte.

— Ariane, crie-t-il, viens vite lire ça. Il paraît que les policiers ont arrêté des présumés coupables.

Encore sous la douche, Ariane ferme vite le jet d'eau. Le visage ruisselant, sa chevelure mouillée enroulée dans une serviette de bain, elle se pointe en coup de vent dans la cuisine et se met à lire à haute voix.

Épingler des terroristes en action peut sembler plus facile que de détecter des terroristes en devenir. En effet, si Alex Duval et ses coéquipiers n'ont pas encore réussi à épingler les deux jeunes présumés coupables de l'attentat perpétré dans le métro de Montréal, ils viennent, par contre, de réaliser un beau coup de filet. Ces derniers jours, les policiers ont mené une opération serrée qui les ont conduits à l'arrestation d'un dénommé Barouk Abbadie, l'instigateur présumé de l'attentat du métro. De fil en aiguille, les enquêteurs ont pu remonter la filière jusqu'à un recruteur djihadiste qui œuvre supposément auprès de certains jeunes étudiants en perte de

repères qui fréquenteraient le même collège que Tarik Taboury et Élise Benoît.

— J'espère qu'ils vont les enfermer à double tour ces deux abrutis, s'insurge Jean.

— C'est certain. Mais c'est pas fini, laisse-moi continuer.

Les spécialistes en matière de terrorisme affirment que des liens étroits relient différentes cellules alors que de petits réseaux viennent donner un coup de main aux plus gros créant du coup un genre de réseau multi-couches aux ramifications étendues.

C'est exactement ce qui semble s'être produit ici même, dans le cas de l'explosion perpétrée dans le métro de Montréal. Si on en croit les propos tenus hier en conférence de presse par l'enquêteur en chef, Alex Duval, il appert que Barouk Abbadie et le recruteur seraient tous deux membres d'une cellule locale faisant partie d'un réseau organisé de terroristes. Alors que la décision serait venue des plus hautes instances, les attentats auraient été orchestrés localement par ces deux individus qui se seraient servis de leurs jeunes recrues pour poser l'engin explosif dans le métro. En plus d'être méconnus des services policiers, ces jeunes constituaient de bons exécuteurs interchangeables que le réseau aurait aidés à disparaître à l'étranger après leur crime.

Il semble que le degré de réussite de ces jeunes recrues est souvent tributaire de leur capacité à monter plus haut dans la hiérarchie de l'organisation terroriste.

Estomaquée, Ariane Dubé cesse du coup sa lecture et jette brusquement le journal sur la table. La dernière phrase ne lui a pas plu, mais vraiment pas plu du tout.

* *

*

Il fait beau. C'est dimanche.

Alex Duval a besoin de respirer un bon coup. Ces dernières semaines ont été exécrables et il doit trouver un moyen de décompresser. Il enfle son vieux jeans, attrape ses clés de voiture, roule d'abord sans destination précise, bifurque finalement en direction du pont Jacques-Cartier. Il sort de la ville, prend la sortie est et file vers le mont Saint-Hilaire. Peut-être y trouvera-t-il l'oxygène dont il a besoin. La montagne, c'est salubre à ce qu'on dit.

Son équipe et lui ont quand même réussi à faire du bon boulot. Ils ont identifié les coupables de l'attentat dans le métro. Ils ont mis la main au collet de deux importants terroristes, dont un recruteur. Ils ont même découvert un groupe de jeunes en passe de se faire radicaliser par ceux qui ont planifié cet attentat. Sa plus grande déception dans toute l'affaire, c'est d'avoir perdu la trace d'Élise Benoît et de Tariq Taboury. Mais il n'a pas du tout abandonné l'idée de les retrouver. Vivants, si possible!

Il le fera pour Ariane Dubé et pour Fatima Taboury. Il le fera surtout en souvenir du fils qui n'a pas pu lui être rendu. Pour lui, en sa mémoire, il fera tout son possible pour remettre ces enfants aux deux femmes courageuses qu'il a rencontrées.

Duval a également décidé de s'engager auprès du Centre de prévention de la radicalisation de Montréal. Il le fait pour tenter de mieux comprendre les enjeux fort complexes de cet épineux dossier dont il a la responsabilité. Il apporte sa contribution aux dirigeants du centre en les conseillant sur l'élaboration de divers services aptes à

venir en aide aux familles et aux jeunes radicalisés ou en voie de l'être.

Il en est venu à prendre cette décision après être tombé sur les mots de Cécile Rousseau, professeure de psychiatrie à l'université McGill. Des mots qui l'ont beaucoup interpellé et auxquels il se réfère souvent : « On doit parler de ce que vivent les immigrants, de cette souffrance de vivre ensemble, des difficultés qu'ils traversent. Plus il y a des moyens de dire l'injustice, moins il y a de risques qu'un jeune pense que la seule option possible est de se faire exploser. »

Perdu dans ses pensées, Duval constate qu'il est rendu au sentier menant au sommet du mont Saint-Hilaire. Il entreprend de l'escalader. Il a besoin de se retrouver en pleine nature, de s'abreuver à une autre source que la ville avec ses drames et ses vicissitudes. Il s'efforce de s'imprégner de l'odeur de la forêt, se laisse chatouiller l'oreille par la musique des rigoles qui dégringolent en cascades le long du sentier. Une fois au sommet, ce sont ses yeux qui s'émerveillent à la vue du panorama qui s'ouvre à lui. Et là, tout en admirant les beautés de la nature, il prend une décision. En octobre, il le fera ce voyage à Londres.

Il passera du temps avec sa fille.

L'oisillon vivant resté au nid.

Ce sont souvent de très petites choses qui rendent supportable ce qui ne l'est pas. C'est exactement ce qu'Élise Benoît est en mesure de constater depuis qu'elle se trouve enfermée au fin fond d'une cale infecte.

Le rafiot sur lequel on l'a embarquée n'a rien à voir avec un paquebot de croisière. En plus, le poids de l'épaisse bâche sous laquelle on l'a cachée la force à se recroqueviller dans une position inconfortable. Sa peau devient vite meurtrie par la rugosité du bois non équarri qui tapisse le fond de sa planque.

Au fil des jours, la chaleur déjà étouffante devient carrément torride. Cette toile rugueuse l'empêche pratiquement de respirer. Lorsqu'elle parvient enfin à s'emplier les poumons, c'est d'un air vicié charriant une odeur fétide émanant des filets de pêche qui ont été jetés tout à côté de sa cachette.

Les interminables nuits se succèdent. Élise n'arrive plus à les distinguer du jour tant il fait sombre dans sa misérable cachette. La peur et l'angoisse la submergent. Tout bruit est devenu synonyme de danger. Elle finit par développer une sorte d'anxiété proche de la paranoïa qui la fait sursauter au moindre son, paniquer chaque fois qu'elle perçoit des mouvements suspects aux alentours. Par-dessus tout, elle redoute le pire si l'équipage, composé entière-

ment d'hommes, en venait à découvrir la présence d'une jeune femme à bord.

C'est avec des haut-le-cœur quasi permanents, un mal de tête carabiné et d'incessantes douleurs musculaires qu'Élise effectue son long périple en mer. Une toute petite chose, cependant, l'aide dans sa traversée du désert. Un être minuscule qui vient lui tenir compagnie. Tous les jours, sitôt la nuit venue, au moment où on lui sert sa pitance, un minuscule mulot tout gris, surgi de nulle part, trotte aux alentours et vient grignoter avec elle quelques miettes du maigre repas qu'on a jeté sous sa bâche. Chaque soir, elle attend sa venue, se met à espérer le partage de ce frugal repas avec un autre être vivant, si étrange et si menu soit-il.

À demi aveuglée dans le noir, immobilisée à longueur de jour, Élise en perd presque le fil du temps. Un beau matin, après avoir vomi tout son fiel, après avoir oublié qu'elle a des jambes, elle s'éveille au son d'une musique nouvelle. Elle vient d'entendre l'espoir claironner dans le chant des oiseaux, signe qu'ils vont bientôt toucher terre. Le surlendemain, elle voit la lumière, scrute le ciel bleu, hume de l'oxygène enfin devenu respirable.

* *

*

Reno Dubé a de la glaise jusqu'aux genoux.

Mais c'est une bonne nouvelle.

S'il y a autre chose que du sable dans ce bled perdu, c'est qu'il y a aussi de l'eau, quelque part en dessous. Et c'est sa tâche de la faire jaillir de terre et de s'organiser pour qu'elle soit transportée jusque dans la bouche des milliers

d'enfants assoiffés qui dépérissent dans ces villages désolés de Somalie.

Pieds nus, le gamin crépu qui lui sert de messager court jusqu'à lui et le tire par la manche.

— Monsieur, monsieur, téléphone. Venez vite.

À voir l'empressement du garçon, Reno croit d'abord à l'effondrement de l'aqueduc en construction, aux blessés susceptibles de se trouver écrasés dessous, à une de ces catastrophes fréquentes lors de ces travaux réalisés avec les moyens du bord.

— Une fille, continue le gamin, un sourire tout blanc accroché au milieu de son visage ébène. Une fille qui vous demande.

Reno respire. Ce doit être la responsable de l'aide humanitaire qui l'appelle depuis le Canada pour l'aviser d'un autre genre d'urgence. Il s'extirpe de son trou, secoue ses bottes crottées de glaise et marche jusqu'à la baraque de fortune qui leur sert de bureau, de cuisine, de dortoir.

La voix au bout du fil n'est pas du tout celle à laquelle il s'attendait.

— C'est Élise. Je suis à Djibouti. Il faut que tu viennes me chercher tout de suite.

— Élise? Mais qu'est-ce que tu fais à Djibouti? Ta mère m'a dit que tu passais un bout de temps à Paris, mais elle ne m'a jamais mentionné que tu venais en Afrique!

— Maman n'a aucune idée où je suis et je t'interdis de le lui dire.

— Ah bon! Et pourrais-je savoir pourquoi je suis interdit de parole? s'étonne Reno.

— C'est long... sérieux et surtout très compliqué. Mais s'il te plaît, Reno, pas un mot à personne avant que je t'aie expliqué. Promis?

Reno connaît sa nièce, sait qu'elle est tout, sauf une fille ordinaire. Mais de toute évidence, il n'est pas au bout de ses surprises.

— Commence par me dire où tu es exactement, et j'enverrai quelqu'un te chercher. Djibouti, c'est assez loin de Mogadiscio, quand même.

— Non, Reno. Tu dois venir me chercher en personne... avec de l'argent.

— De l'argent ?

— Passablement d'argent. Pour payer ceux qui m'ont emmenée jusqu'ici.

— Mais qu'est-ce que c'est que cette histoire ? As-tu été kidnappée, Élise ? questionne Reno, un brin de panique dans la voix. Ils veulent une rançon, c'est ça ?

— Non, non, non. Rien de tout ça. Je suis ici de mon plein gré, sois rassuré. Mais... disons que je suis plutôt... recherchée.

— Bon, bon, bon ! Tu t'es encore mis les pieds dans les plats bien d'aplomb, et tu comptes sur ton parrain pour te sortir de là ! J'ai deviné juste ?

— On pourrait dire ça, oui.

— J'appelle la police. Ce sera sûrement mieux.

— Non. Je t'en supplie, oncle Reno !

Rien que par le ton de la voix de sa nièce, Reno saisit la gravité de la situation.

— Dis-moi exactement où tu es, Élise. Et tiens bon ! Je fais tout pour arriver le plus rapidement possible.

Il fait nuit lorsque Reno atteint Djibouti. La baraque en bord de mer où il retrouve sa nièce est tenue par des pêcheurs qui n'ont aucune envie de faire la conversation. Ils ne prononcent pas un traître mot, empochent l'argent

qu'il leur donne, pointent du doigt une autre planque où se cache Élise et disparaissent dans la nuit. L'état lamentable dans laquelle Reno Dubé trouve sa nièce le laisse complètement abasourdi.

— Bon sang, Élise, veux-tu bien me dire ce qu'ils t'ont fait ?

— Ils m'ont sauvé la vie, Reno. Ils m'ont sauvé la vie, répète-t-elle, libérant un petit mulot de sa poche avant de sauter dans les bras de son oncle.

Jamil a eu la permission de passer la dernière nuit de sa vie chez son oncle en compagnie de sa mère. Il en a profité pour y conduire Élise vers le chemin de la liberté. Toute la nuit, ils se sont tenus par la main, couchés dans le foin près de l'enclos des chèvres.

— Tu vas vraiment le faire, Jamil? murmure Élise.

— Je vais le faire.

— Ça te fait peur de savoir que tu vas mourir demain?

— Non.

— Tu es si brave!

— Je suis rien, Élise. Rien du tout.

Élise a envie de pleurer. Mais elle sait qu'il ne le faut pas. Jamil se montre si fort, lui.

— Tu le fais pour ta famille?

— Je le fais parce qu'il faut que je le fasse. C'est tout.

— Je comprends.

— Non. Je pense pas que tu puisses jamais comprendre.

Les mots se font rares, ne suffisent plus à traduire leurs pensées ni leurs émotions. Dans les circonstances, il vaut mieux se taire. Élise serre la main de Jamil, pose sa tête sur son épaule, love son corps contre le sien. Et la nuit les emporte ailleurs.

Seuls les grillons strident dans la nuit chaude et noire comme le destin de Jamil Daoud.

*

Le jour s'allume.

C'est le neuvième jour du ramadan.

À l'instant même où Salam conduit Élise jusqu'au bateau de son frère, son neveu, Jamil, marche en direction du marché, sa ceinture fortement lestée d'explosifs. Il échappe aisément à la vigilance des gardiens, se faufile sous les fils barbelés, met le doigt sur le bouton et regarde sa montre.

Plus que trois minutes vingt-deux secondes.

Trois minutes vingt-deux secondes à revoir sa sœur Noor courir dans un champ de fleurs.

Ses frères jumeaux, lancer leurs cerfs-volants dans le ciel azuré.

Son père, le soulever à bout de bras en riant aux éclats.

Sa grand-mère, regarder tendrement son grand-père.

Sa mère, Oleya, afficher son ravissant sourire d'autrefois.

Puis le jour s'éteint.

ÉPILOGUE

TARIQ

Tarik hurle déjà ses commandements.

Il n'a plus ni père, ni mère,
n'est pas non plus fils ou frère.

Il est terroriste,
un homme dénué d'âme,
devenu robot,
une machine à tuer.

Tariq n'a plus rien d'un humain,
aucun sentiment, aucune envie,
sauf, peut-être, une étrange habitude
lorsqu'il lui arrive de passer par le marché.

Toujours il s'arrête et sourit,
en humant de petits pots de confitures de roses.

ÉLISE

Son procès est terminé.
Le verdict, tombé :
une sentence aussi lourde que son crime.

Mais elle a compris.
Une fois sa peine purgée,
elle s'investira auprès des jeunes à risque
au Centre de déradicalisation de la jeunesse.

Une autre cause dans sa mire,
une mission nouvelle vers quoi se tourner :
canaliser ses énergies dans l'humanitaire,
sauver des vies plutôt que d'en détruire.

JAMIL

Jamil n'est plus.

Il était jeune,
il était sensible,
le jeune kamikaze.

Son nom ?
Oublié, déjà !

Autour du marché dévasté,
un chacal blessé flaire,
s'approche en boitillant,
saisit un os entre ses dents
et s'enfuit en courant.

ARIANE

L'épreuve a été difficile,
la douleur, cuisante,
l'éclaboussure, indélébile.

Mais il y a de meilleures nouvelles.
Sa fille Élise est revenue,
vivante.
Maxime son fils a gagné son concours
aujourd'hui.
Jean emménage chez elle
demain.
Son jeune patient a survécu
hier.

Le vent a tourné.
Enfin !

FATIMA

Fatima est sur le pont
où le diable s'entête à la poursuivre.

Son fils est au fin fond de l'enfer,
son mari n'est plus de ce monde.

Appuyée contre le parapet
elle hésite... entre partir ou rester.

Elle prend finalement sa décision
pour l'amour de Nawal et Soumia.

Elle enlève son voile, se déleste de son passé,
les laisse tous deux partir au vent.

Et court rejoindre celui qui l'attend
Bachar
qui n'a rien d'un diable.

OLEYA

Oleya a le regard éteint,
la tête vide, le cœur broyé.

Un nouveau cauchemar
s'est ajouté à sa panoplie de malheurs.

Une explosion.
Des morts.
Beaucoup trop de morts!

Mais où donc est passé Jamil
son enfant, son petit ?
Et quelle est cette étrange bête
à mi-chemin entre chacal et loup
qui rôde toujours aux alentours ?

REMERCIEMENTS

Mes sincères remerciements à tous ceux et celles qui m'ont encouragée et soutenue durant la rédaction de cet ouvrage, en particulier Jean-Pierre Parent, pour ses judicieux conseils.

Merci également aux nombreuses personnes dont les ouvrages traitant de radicalisation et de terrorisme ont grandement contribué à parfaire mes connaissances sur ces sujets.

VOIX NARRATIVES

Collection dirigée par Marie-Anne Blaquière

- BÉLANGER, Gaétan. *Le jeu ultime*, 2001. Épuisé.
- BÉRUBÉ, Sophie. *Car la nuit est longue*, 2015.
- BLAQUIÈRE, Nathalie. *Boules d'ambiance et kalachnikovs. Chronique d'une journaliste au Congo*, 2013.
- BOULÉ, Claire. *Sortir du cadre*, 2010.
- BRUNET, Jacques. *Messe grise* ou *La fesse cachée du Bon Dieu*, 2000.
- BRUNET, Jacques. *Ab...sh*t! Agaceries*, 1996. Épuisé.
- CANCIANI, Katia. *178 secondes*, 2009.
- CANCIANI, Katia. *Un jardin en Espagne. Retour au Généralife*, 2006. Épuisé (réédité en Format Poche).
- CHICOINE, Francine. *Carnets du minuscule*, 2005.
- CHRISTENSEN, Andrée. *La mémoire de l'aile*, 2010.
- CHRISTENSEN, Andrée. *Depuis toujours, j'entendais la mer*, 2007. Épuisé (réédité en Format Poche).
- COUTURIER, Anne-Marie. *Dans le regard de Flavie Plourde*, 2017.
- COUTURIER, Anne-Marie. *Le clan Plourde. De Kamouraska à Madoueskak*, 2012.
- COUTURIER, Anne-Marie. *L'étonnant destin de René Plourde. Pionnier de la Nouvelle-France*, 2008.
- COUTURIER, Gracia. *L'ombre de Chacal*, 2016.
- COUTURIER, Gracia. *Chacal, mon frère*, 2010. Épuisé (réédité en Format Poche).
- CRÉPEAU, Pierre. *Madame Iris et autres dérives de la raison*, 2007.
- CRÉPEAU, Pierre et Mgr Aloys BIGIRUMWAMI, *Paroles du soir. Contes du Rwanda*, 2000. Épuisé.
- CRÉPEAU, Pierre. *Kami. Mémoires d'une bergère teutonne*, 1999. Épuisé.
- DONOVAN, Marie-Andrée. *Fantômier*, 2005.
- DONOVAN, Marie-Andrée. *Les soleils incendiés*, 2004.
- DONOVAN, Marie-Andrée. *Mademoiselle Cassie*, 2^e éd., 2003.

- DONOVAN, Marie-Andrée. *Les bernaches en voyage*, 2001.
- DONOVAN, Marie-Andrée. *L'harmonica*, 2000.
- DONOVAN, Marie-Andrée. *Mademoiselle Cassie*, 1999. Épuisé.
- DONOVAN, Marie-Andrée. *L'envers de toi*, 1997.
- DONOVAN, Marie-Andrée. *Nouvelles volantes*, 1994. Épuisé.
- DUBOIS, Gilles. *L'homme aux yeux de loup*, 2005.
- DUCASSE, Claudine. *Cloître d'octobre*, 2005.
- DUHAIME, André. *Pour quelques rêves*, 1995. Épuisé.
- FAUQUET, Ginette. *La chaîne d'alliance*, en coédition avec les Éditions La Vouivre (France), 2004.
- FLAMAND, Jacques. *Mezzo tinto*, 2001. Épuisé.
- FLUTSZTEJN-GRUDA, Ilona. *L'äieule*, 2004.
- FORAND, Claude. *R.I.P. Histoires mourantes*, 2009.
- FORAND, Claude. *Ainsi parle le Saigneur*, 2006.
- GAGNON, Suzanne. *Passeport rouge*, 2009.
- GRAVEL, Claudette. *Fruits de la passion*, 2002.
- HARBEK, Hélène. *Chambre 503*, 2009. Épuisé (réédité en Format Poche).
- HAUY, Monique. *C'est fou ce que les gens peuvent perdre*, 2007.
- HENRIE, Maurice. *Petites pierres blanches*, 2012.
- JACK, Marie. *Mariana et Milcza*, 2015.
- JACQUOT, Martine L. *Les oiseaux de nuit finissent aussi par s'endormir*, 2014.
- JEANSONNE, Lorraine M. M. *L'occasion rêvée... Cette course de chevaux sur le lac Témiscamingue*, 2001. Épuisé.
- L'ALLIER, Louis. *Nikolaos, le copiste*, 2016.
- LAMONTAGNE, André. *Dans la mémoire de Québec. Les escaliers*, 2015.
- LAMONTAGNE, André. *Dans la mémoire de Québec. Les fossoyeurs*, 2010.
- LAMONTAGNE, André. *Le tribunal parallèle*, 2006.
- LANDRY, Jacqueline. *Terreur dans le Downtown Eastside. Le cri du West Coast Express*, 2013.
- LEPAGE, Françoise. *Soudain l'étrangeté*, 2010.

- LÉVESQUE, Geneviève. *La maison habitée*, 2014.
- MALLET-PARENT, Jocelyne. *Basculer dans l'enfer*, 2017.
- MALLET-PARENT, Jocelyne. *Celle qui reste*, 2011.
- MALLET-PARENT, Jocelyne. *Dans la tourmente afghane*, 2009.
- MARCHILDON, Daniel. *Le sortilège de Louisbourg*, 2014.
- MARCHILDON, Daniel. *L'eau de vie (Uisge beatha)*, 2008. Épuisé (réédité en Format Poche).
- MARTIN, Marie-Josée. *Un jour, ils entendront mes silences*, 2012.
- MAZIGH, Monia. *Du pain et du jasmin*, 2015.
- MUIR, Michel. *Carnets intimes. 1993-1994, 1995*. Épuisé.
- OLSEN, Karen. *La bonne de Chagall*, 2017.
- PIUZE, Simone. *La femme-homme*, 2006.
- RESCH, Aurélie. *Pars, Ntangu!*, 2011.
- RESCH, Aurélie. *La dernière allumette*, 2011.
- RICHARD, Martine. *Les sept vies de François Olivier*, 2006.
- ROBITAILLE, Patrice. *Le cartel des volcans*, 2013.
- ROSSIGNOL, Dany. *Impostures. Le journal de Boris*, 2007.
- ROSSIGNOL, Dany. *L'angélus*, 2004.
- THÉRIAULT, Annie-Claude. *Quelque chose comme une odeur de printemps*, 2012.
- TREMBLAY, Micheline. *La fille du concierge*, 2008.
- TREMBLAY, Rose-Hélène. *Les trois sœurs*, 2012.
- VICKERS, Nancy. *Maldoror*, 2016.
- VICKERS, Nancy. *La petite vieille aux poupées*, 2002.
- YOUNES, Mila. *Nomade*, 2008.
- YOUNES, Mila. *Ma mère, ma fille, ma sœur*, 2003.

Imprimé sur papier Enviro^{MC} 100
Contient 100 % de fibres postconsommation certifiées FSC®
Certifié ÉcoLogo, Procédé sans chlore et FSC® Recyclé
Fabriqué à partir d'énergie biogaz

Carton couverture 30 % de fibres postconsommation
Certifié FSC®
Fabriqué à l'aide d'énergie renouvelable
sans chlore élémentaire, sans acide

Couverture : *Station de métro Frontenac*, Montréal.
©2014 André Vandal — www.avdezn.ca
Maquette et mise en pages : Anne-Marie Berthiaume
Révision : Frédélin Leroux

ACHEVÉ D'IMPRIMER EN JUILLET 2017
SUR LES PRESSES DE L'IMPRIMERIE GAUVIN
GATINEAU (QUÉBEC) CANADA

Qu'est-ce qui pousse des jeunes Occidentaux à faire une guerre qui n'est pas la leur? Pourquoi se laisser embrigader au point de risquer, voire de donner, sa vie pour une cause telle que le djihad? Au nom de quoi, au nom de qui ces jeunes s'impliquent-ils aussi aveuglément?

Ce sont ces questions qui traversent l'esprit d'Ariane le jour où elle découvre que sa fille, Élise, est soupçonnée d'avoir participé à un attentat terroriste dans le métro. Plus l'enquête menée avec intelligence et délicatesse par l'inspecteur Alex Duval avance, plus elle est obsédée par le comment et le pourquoi. Tout comme Fatima et Oleya, deux autres mères dont les fils, Tariq et Jamil, se sont aussi radicalisés. Chacune se demande ce qu'elle a bien pu faire pour que son enfant en soit arrivé là.

***Basculer dans l'enfer*, un thriller des plus actuels, mettant en scène trois familles ordinaires qui sont devenues, bien malgré elles, des victimes du terrorisme.**

D'origine acadienne, Jocelyne Mallet-Parent vit aujourd'hui en Gaspésie. Après une brillante carrière dans le monde de l'éducation au Nouveau-Brunswick, elle a publié cinq romans dont le premier, *Sous le même soleil*, lui a valu le prix France-Acadie 2007. Son plus récent livre, *Le silence de la Restigouche*, a figuré en 2016 sur la liste des « Incontournables de Radio-Canada ».